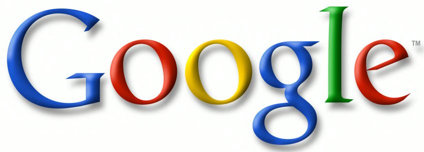
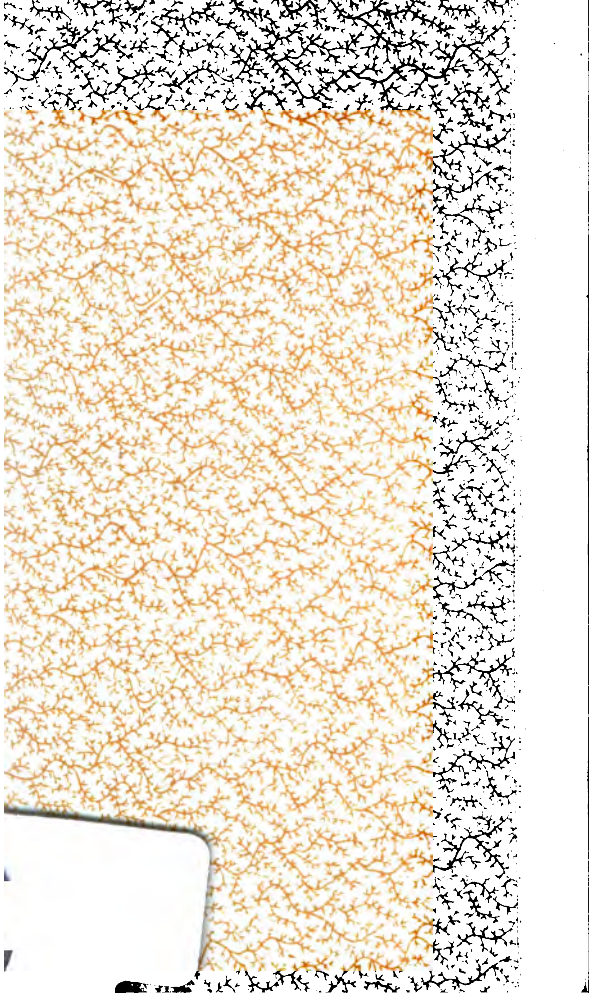
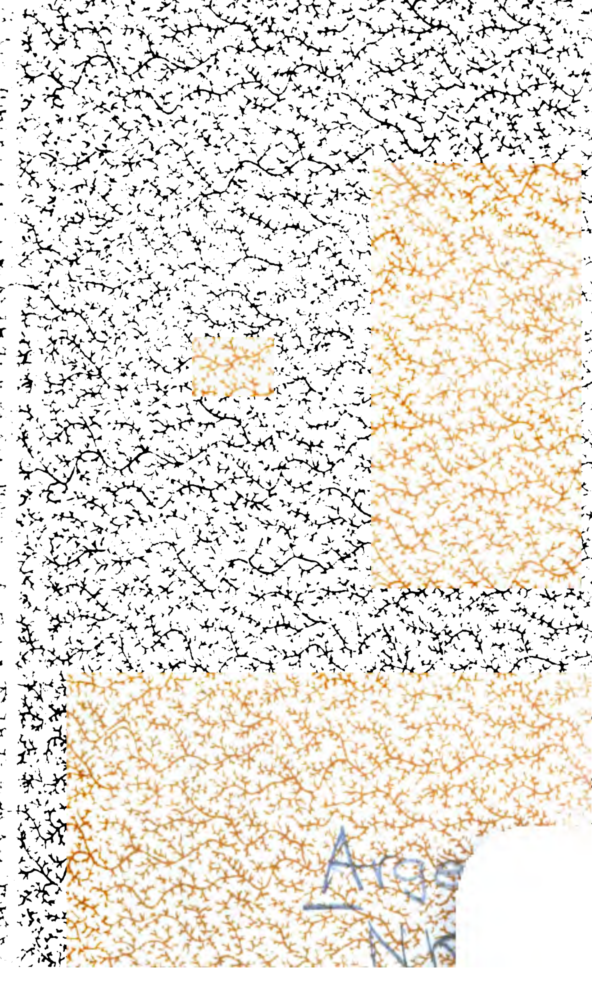



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07584431 0







Argens
NKW

N° 5.

Marquis d'Argens.

7 vol. [illegible]

LETTRES
CABALISTIQUES.

TOME PREMIER.

LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre deux Cabalistes, divers Esprits élémentaires, & le Seigneur Astaroth.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de quantité de Remarques.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LXVII.



PRÉFACE
GÉNÉRALE.

LES trois éditions que le Libraire a faites de ces Lettres en feuilles périodiques, ayant été vendues preſque auſſi-tôt qu'elles ont été achevées, j'ai cru que je ne pouvois mieux témoigner ma reconnoiſſance au Public, qu'en rendant cette quatrieme édition beaucoup plus correcte que les précédentes ; & en l'augmentant conſidérablement.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ſouvent ailleurs, au ſujet du rapport & de la connexion qu'ont ces Lettres avec les *Lettres Juives* & avec les *Chinoiſes*. Ces trois Ouvrages n'en font réellement qu'un ſeul,

qu'on peut, & qu'on doit même réunir ſous le nom général de *Correſpondance Philoſophique, Hiſtorique & Critique* qu'ils portent également tous les trois. Voulant donner une Critique générale des mœurs & des coutumes des Peuples anciens & modernes, je formai l'idée de faire voyager un Juif dans toute l'Europe & dans les principales parties de l'Afrique, un Chinois dans l'Aſie & dans les pays Septentrionaux ; mais il me ſembloit que quant à ce qui regardoit les uſages des Anciens & le caractere des grands hommes, morts depuis pluſieurs années, je pourrois donner plus de vivacité & plus d'enjouement à ce que j'en dirois, ſi je les introduiſois eux-mêmes ſur la ſcene, & les faiſois parler les uns avec les autres comme s'ils avoient été vivants. L'idée de deux Cabaliſtes qui ſont en relation avec des Eſprits terreſtres, aëriens, &c. s'offrit à mon eſprit ; j'en profitai d'autant plus volontiers, que je compris

qu'elle me fourniroit aisément, toutes les fois que je le souhaiterois, le moyen de faire des Dialogues dans le goût de ceux de *Lucien*. Ce projet m'a réussi heureusement, & quatre éditions considérables que l'on a faites dans deux ans des *Lettres Cabalistiques*, semblent devoir m'assurer qu'elles ont trouvé plusieurs Lecteurs auxquels elles n'ont pas déplu.

Je n'ai point cherché dans cet Ouvrage à critiquer, ni les Personnes, ni les Ecrits par le plaisir de médire; j'ose protester que l'amour de la vérité m'a conduit uniquement. Je puis m'être trompé dans les jugements que j'ai faits; si cela est, on doit attribuer mes fautes à tout autre motif qu'à celui d'avoir voulu flétrir l'innocence. J'ai été si craintif dans mes critiques, que j'ai même épargné les gens contre lesquels il semble que j'ai écrit le plus vivement. Il n'a pas tenu aux Révérends Peres Jésuites & à leurs Secretaires les Journalistes de

Trévoux, qu'on ne me regardât comme l'homme du monde le plus dangereux, parce que j'ai fait parler dans quelques Dialogues deux ou trois de leurs Peres un peu trop naturellement, & un peu trop véritablement. Cependant, sans vouloir ici rapporter tout ce qui pourroit pleinement me justifier, je dirai seulement qu'au gré de bien des Savants j'ai été trop retenu sur le compte des Jésuites dont j'ai parlé dans cet Ouvrage. Qu'il me soit permis de placer ici le jugement qu'a porté un des plus illustres Savants de l'Europe, *des Lettres Cabalistiques* dans la Préface de son dernier Ouvrage; non pas que je prétende tirer vanité des louanges qu'il a eu la complaisance de me donner, mais pour montrer que j'ai été taxé de trop ménager les personnes contre lesquelles j'ai étendu le plus loin la liberté de la critique. Voici ce que dit M. *de la Croze* au sujet de ce que j'ai écrit du Pere *Hardouin* (1).

[1] La Croze, *Hist. du Christianisme d'Ethiopie*, Préf.

L'Auteur poli & ingénieux des Lettres Cabalistiques a fait voir, dans le troisieme volume de cet Ouvrage, l'absurdité & la folie des entreprises de ces Novateurs. Je voudrois qu'il en eût fait voir la malice, personne n'en est plus capable que lui. C'est-là un certificat bien authentique que je n'ai point songé, en critiquant les fautes, à relever le principe criminel qui les avoit causées. Je n'ai jamais cherché à blâmer personne, qu'autant qu'il étoit nécessaire de le faire pour défendre la vérité, & pour empêcher le Public de n'être la dupe de l'imposture, de la mauvaise foi, de l'hypocrisie & de la superstition.

J'ai tâché, autant que j'ai pu, de rendre cet Ouvrage utile à tout le monde, & sur-tout aux personnes, qui par leur état sont obligées de vivre différemment que le commun des Savants. Il y a un nombre infini de gens, qui, quoiqu'ils fassent profession d'un métier qui paroît entiérement opposé à l'étude, aiment cependant les Sciences &

les cultivent dans les moments que leurs occupations leur laissent. Ils sont bien aises de s'instruire ; mais souvent le temps leur manque. C'est donc pour leur éviter la peine d'aller vérifier les faits que j'avançois, & de fuilleter beaucoup d'Auteurs, que j'ai rapporté exactement tous les passages qui autorisoient mes sentiments.

Il est encore une autre espece de Lecteurs que j'ai eue souvent en vue. L'expérience m'a appris combien il y a de jeunes Officiers, de Gentilshommes, de Seigneurs qui ont infiniment de l'esprit, & auxquels il ne manque, pour savoir autant que bien des Savants, qu'un peu d'amour pour l'étude. Je me suis efforcé de leur donner du goût pour approfondir certaines matieres, en les exposant à leurs yeux de la maniere la moins pédantesque & la plus enjouée qu'il m'a été possible. C'est cette envie d'être utile à mes anciens Camarades & à tous les Militaires, qui m'a fait insérer

dans ces *Lettres* les RÉFLEXIONS SUR LE CARACTERE D'UN OFFICIER. J'ignore qui en est l'Auteur, je ne sais pas même si elles n'ont jamais été imprimées; mais les ayant lues dans un manuscrit qu'un de mes amis m'avoit prêté, je crus ne pouvoir rien faire de plus utile pour toute la jeune Noblesse que de les publier. J'espere qu'en faveur de mon intention on ne me condamnera pas d'avoir grossi cet Ouvrage d'un petit écrit de quatre ou cinq pages, auquel je n'ai aucune part, non plus qu'aux quinze *Lettres*, renfermées dans cet Ouvrage, que je n'ai pu achever. Ce n'est pas que je ne fusse disposé à remplir mon engagement envers le Public : mais l'intérêt du Libraire ne lui permettant pas d'attendre mon retour, il a cru devoir suppléer au défaut par une plume étrangere.

En travaillant pour la commodité de mes Lecteurs, j'ai aussi eu en vue d'arrêter les reproches des Critiques de mauvaise foi, dont la

République des Lettres n'eſt que trop remplie. On n'auroit pas manqué de dire que j'avançois des faits ſans aucun fondement, que je prêtois des opinions à bien des gens qu'ils n'avoient jamais ſoutenues. Il eſt aiſé de voir par les citations, placées au bas des pages, que je n'ai rien dit qu'avec des preuves; ſi je me ſuis trompé, ce ſont mes témoins qu'on doit accuſer de mauvaiſe foi, non pas moi, qui n'ai fait que juger ſur leurs dépoſitions. On pourroit objecter à cela qu'un bon Juge doit ſavoir diſcerner le degré de croyance qu'il doit donner à la dépoſition des témoins ſur la foi deſquels il prononce ſes arrêts. Je réponds à cela qu'il eſt difficile d'agir ſur cet article avec plus de précaution que je l'ai fait: car ordinairement je ne juge d'une perſonne que ſur les actions qu'elle a faites, ou ſur les Ecrits qu'elle a publiés. Je ne penſe pas qu'on puiſſe paſſer pour condamner aiſément les gens, lorſqu'on ne les con-

damne que sur leur propre aveu, & qu'on a soin de mettre dans l'arrêt un extrait exact de cet aveu.

Je n'ai jamais interrompu le texte de mon Ouvrage par aucune citation Grecque ou Latine, parce qu'il est à présupposer que les trois quarts des Lecteurs n'entendent pas ces Langues. Cette bigarure rebute ordinairement les personnes qui ne se soucient guere de savoir où l'on prend ce qu'on leur dit, & qui ne sont ni assez savantes, ni assez critiques pour vouloir discuter certains faits. D'ailleurs, il est certain que c'est à ce mêlange confus de Grec, de Latin & François qu'on doit attribuer ce dégoût que l'on avoit pris en France tout-à-coup pour tout ce qui sentoit l'érudition; cela n'étoit pas étonnant dans un pays où l'amour de la bagatelle tient son empire, & où un Roman trouve bien plus de Lecteurs que *Cicéron* & *Patru*. Il a fallu que Bayle, l'enjoué Bayle, ce génie universel qui savoit si bien mettre à la portée de tout le

monde les matieres les plus abstraites, ramenât le goût de la bonne & véritable érudition, & prouvât par l'expérience que des *in-folio*, remplis de Grec, de Latin, & de la Philosophie la plus subtile & la plus sublime, pouvoient être lus avec autant de plaisir par les femmes & par les Petits-maîtres, que les œuvres de Madame *des Houlieres* & les Lettres de la Marquise de *Sevigné*. Actuellement la critique & l'érudition sont le partage de plusieurs Savants Académiciens, & tel qui auroit rougi autrefois de jetter les yeux sur un Commentateur, parle avec éloge de l'illustre Président *Bouhier*, & rend au mérite de ce savant Magistrat toute la justice qu'il mérite.

Il est assez surprenant qu'aujourd'hui que le goût pour la bagatelle semble vouloir diminuer en France, & qu'on commence de nouveau à suivre les traces des *Scaliger*, des *de Thou*, des *Menage*, ceux qui devroient favoriser cet heureux

changement, semblent au contraire prendre à tâche de décrier & de tourner en ridicule tous ceux qui veulent chercher dans les bons Auteurs anciens, & dans les modernes qui les ont expliqués, de quoi perfectionner leurs connoissances. Les uns agissent aussi pitoyablement, pour ne pas dire aussi iniquement, parce que certaines gens qu'ils n'aiment point, ou qu'ils n'ont point aimés, ont été partisans des Anciens: ils haïssent *Horace*, *Homere*, *Pindare*, parce qu'ils ont eu quelques démêlés avec *Despreaux*, *Racine*, &c. Les autres se figurent qu'il est du bel air de traiter de haut en bas les Savants les plus respectables: ils esperent apparemment que le Public, voyant le ton décisif avec lequel ils condamnent les plus grands hommes, jugera qu'il faut qu'ils soient infiniment au-dessus de ces grands hommes: ils se trompent bien, s'ils pensent de même.

Ce qu'il y a de plus étonnant,

c'eſt que parmi ces gens qui jugent ſi peu équitablement, il y en a quelques-uns qui ont véritablement un mérite diſtingué, & qui condamnent au fond du cœur ce qu'ils diſent autrement. Qui pourroit croire qu'un homme, tel que Monſieur *de Fontenelle*, qu'un homme qui fait autant d'honneur à la France que *Newton* à l'Angleterre, fût perſuadé qu'il eſt inutile de lire les Auteurs anciens, même les meilleurs? Perſonne à coup sûr, excepté qu'il ne ſoit privé du ſens commun, ne ſe figurera que Monſieur *de Fontenelle*, un des plus grands génies qu'il y ait aujourd'hui en Europe, & ſans contredit le plus univerſel, ait pu penſer une pareille abſurdité. Cependant il l'inſinue clairement dans vingt endroits de ſes Ouvrages; & ſans parler ici de ſa digreſſion ſur les Anciens & les Modernes, je rapporterai ce qu'il dit dans l'éloge du Pere *Mallebranche* (1). *Il avoit aſſez peu lu, & cepen-*

[1] Eloges des Académiciens, &c. *Tom. I. pag.* 347. *Edit. de la Haye.*

étant beaucoup appris. Il retranchoit de ses lectures celles qui ne sont que de pure érudition, un insecte le touchoit plus que toute l'Histoire Greque ou Romaine, & en effet un grand génie voit d'un coup d'œil beaucoup d'Histoires dans une seule réflexion d'une certaine espece. Il méprisoit aussi cette espece de Philosophie, qui ne consiste qu'à apprendre les sentiments de differents Philosophes : on peut savoir l'Histoire des pensées des hommes sans penser. Aprés cela, on ne sera pas surpris qu'il n'eût jamais pu lire dix Vers de suite sans dégoût. Il méditoit assidument, & même avec certaines précautions, comme de fermer ses fenêtres.

Monsieur *de Fontenelle* y pensoit-il lorsqu'il tenoit un pareil discours, qu'il louoit & qu'il approuvoit l'exemple du Pere *Mallebranche* ? Et que sauroit un homme, qui sauroit aujourd'hui ce qu'avoit appris cet ennemi de l'érudition avec tant de peine & tant de méditation? *Que nous ne savons point si nous avons des*

corps : que nous ignorons si le Monde dans lequel nous existons, n'est point une chimere, un fantôme, que nous voyons tout en Dieu, & qu'une Courtisanne y voit les infamies dont elle se souille comme le Saint les vertus qu'il exerce, que Montaigne *n'est qu'un pédant.* S'il y a de la science à apprendre des opinions ridicules & fausses, il faut tâcher d'augmenter cette science ; & les opinions des Philosophes anciens le fussent-elles autant que celles du Pere *Mallebranche*, on gagneroit toujours à les savoir, puisque l'on pourroit mieux juger des travers où l'esprit humain peut donner. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet dont j'ai déja parlé dans deux endroits différents, j'y renvoie mes Lecteurs (1).

Puisque j'ai osé dire avec liberté mon sentiment sur un aussi grand homme que M. *de Fontenelle*, pour lequel je proteste d'avoir non-seule-

[1] Dans la Préf. de la Philos. du bon-sens, *nouvelle Edit.*

ment un profond respect, mais même de la vénération, je crois pouvoir m'expliquer avec la même ingénuité sur le compte d'un illustre Poëte, dont les qualités du cœur égalent celles de l'esprit. Tout le monde sait assez l'estime & l'amitié que j'ai pour lui. Hé! quel est le galant homme qui puisse s'empêcher de l'aimer? Laissant à part son caractere personnel, il a tant de talents différents, qu'un seul suffit pour former un grand homme. Avec tant de génie n'est-il pas surprenant qu'il ait décidé quelquefois si mal & si partialement de la bonté de certains Ouvrages? Quel est l'homme de Lettres qui ne soit surpris, en lui entendant dire (1):

> Là j'apperçus les Dacier, les Saumaises,
> Gens hérissés de savantes fadaises.

Juste Dieu! quel pitoyable jugement! Il est si mauvais, que dans la même page M. *de Voltaire* l'a démenti lui-même. Il dit, en par-

(1) Dans le Temple du Goût.

lant de Dacier : *Son Livre eſt plein de recherches utiles, & on loue ſon travail en voyant ſon peu de génie.* Et comment un Livre peut-il être plein de recherches utiles, & plein de fadaiſes? N'eſt-ce pas ici le lieu de dire que de même que l'infini exclut tout autre être, de même la plénitude ne permet plus d'augmentation? Si un Livre eſt plein de recherches utiles, où ſeront les fadaiſes? Sur les couvertures? qu'on les attribue donc au Relieur. Quant à *Saumaiſe*, M. *de Voltaire* a été obligé de faire auſſi une eſpece de rétractation. *Saumaiſe*, dit-il, *eſt un Auteur ſavant qu'on ne lit guere plus.* Tant pis pour ceux qui ne le liſent plus. Eſt-ce la faute d'un bon Ecrivain, ſi une foule de ſots mépriſe ſes Ouvrages, & lui préfere quelques miſérables Romans, & quelques rapſodies écrites dans le goût de celles de l'Abbé *des Fontaines*? Mais où eſt-ce que M. *de Voltaire* a trouvé qu'on *ne lit plus guere Saumaiſe?* Qu'il conſulte les *la Croze*, les

les *Leibnitz*, les *Beausobre* dans leurs Ouvrages : qu'il interroge les Savants qui vivent en Hollande, en Allemagne, & même en France, il verra s'ils ne le lisent plus. Il verra encore que bien loin que l'estime qu'on a eue pour *Menage*, soit diminuée, elle augmente tous les jours, & que six pages du Commentaire de cet Auteur sur *Diogene Laërce*, valent mieux & sont plus utiles, que les trois quarts des Ouvrages qu'on a faits en France depuis vingt ans. L'*Anti-Baillet* de *Menage* est un des plus excellents morceaux de critique que nous ayions. M. *de la Monnoie* en a jugé de même.



PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

L'ATTENTION que j'ai pour le Public, la bonté avec laquelle il a reçu jusques ici les Ouvrages que j'ai donnés, ne me permettent pas de l'ennuyer de l'inutile récit des cabales & des efforts que quelques Ecrivains subalternes ont faits pour s'opposer au cours de cet Ouvrage : mais ils ont réussi de la même maniere que dans les critiques prétendues qu'ils ont publiées contre les *Lettres Juives*.

Lorsque je commençois les *Lettres Cabalistiques*, deux autres feuilles périodiques parurent dans le même-temps. Leurs Auteurs crurent que leur réussite dépendoit de la chûte de mon Ouvrage : ils se déclarerent dès leur premiere feuille

L'un annonça ſix Volumes de *Critiques* ; l'autre promit un Livre, auſſi excellent qu'il prétendoit que le mien étoit mépriſable. Les pauvres gens ont éprouvé un ſort aſſez dur : les unes de ces feuillès périodiques ont ceſſé dès la neuvieme ; les Auteurs des autres, dès le commencement du ſecond Volume, ont eu ſoin d'aſſurer le Public qu'ils ne l'aſſommeroient point, ainſi qu'ils l'en avoient menacé, de ſix Volumes, & qu'ils finiroient dès que ce tome ſeroit achevé.

On ne ſauroit prier plus poliment les gens de vouloir bien ſacrifier une trentaine de ſous à acheter quelque plate rapſodie, leur promettant qu'on ne les importuneroit pas davantage à l'avenir : mais le Public a été aſſez cruel & aſſez avare pour laiſſer pourrir en paix cet Ouvrage, annoncé avec tant de pompe.

Ces ſages & ſenſés Ecrivains qui s'étoient promis d'acquérir une gloire immortelle, voyant qu'il falloit renoncer aux belles eſpérances dont

ils s'étoient flattés, ont voulu soulager leurs chagrins en vomissant contre moi, qu'ils regardent comme le principal sujet de leurs infortunes, les injures les plus grossieres. Je les ai si fort méprisées, qu'il a fallu que quelques personnes de mes amis m'aient fait violence, pour ainsi dire, pour y répondre. J'avois si peu à craindre qu'elles pussent prévenir les honnêtes gens contre moi, qu'il est encore des moments où je me repens d'y avoir fait la moindre attention.

Quelqu'un de mes Lecteurs sera peut-être curieux de voir un échantillon de ces impertinences; & comme il n'y a pas apparence qu'il veuille se donner la peine de les chercher dans le Livre où elles se trouvent, je veux bien en rappeller ici deux, dont l'une regarde mes Ouvrages, & l'autre mon style.

Dans la *Préface* un de ces sages & éloquents Ecrivains me reproche d'écrire comme un *Porte-faix* & un *Crocheteur* : dans un autre en-

droit il prétend que mes Ecrits *moisissent dans la boutique de mon Libraire.* On s'attend peut-être que je vais, pour détruire ces faux reproches, parler des différentes Editions que l'on a faites des *Lettres Juives*, des Traductions qu'on en a données en Anglois, en Allemand & en Hollandois. Je ne dirai pas un mot de tout cela. Je n'aurai recours pour ma justification qu'à la premiere feuille de mes Censeurs. *Depuis le temps*, y disent-ils (1), *qu'on répand dans toutes les parties de l'Europe les* Lettres Juives *avec tant de succès.*

Il faut avouer que le bon sens & la justesse dans le raisonnement sont le partage de mes Critiques. Que peut penser, je ne dis pas un homme de goût, mais un homme qui n'est pas entiérement privé de la raison, lorsqu'il voit de pareilles contradictions? Après cet endroit sur le débit des *Lettres Juives*, suit un éloge pompeux de mon style,

(1) *Lettres I. Corresp. &c. pour servir de Réponse aux* Lettres Juives.

de ma morale, & de mes critiques; en voici les termes originaux. *Je ne doute point, mon cher Lisandre, que les* Lettres Juives *ne soient tombées entre vos mains. Ces Lettres, toutes pleines d'esprit, écrites dans un style séducteur, ne vous ont-elles point fait d'impression? Ma crainte est légitime, par conséquent excusable.*

Les Lecteurs qui ont eu le plus de complaisance pour mes Ouvrages, trouveront peut-être ces éloges outrés. Ils auront raison: mais ils seront encore bien plus surpris lorsqu'ils apprendront que mon Critique, dans une autre rapsodie qu'il a composée (1), m'a élevé *au-dessus de Pascal & d'Erasme*, & qu'il a préféré les *Lettres Juives* aux *Provinciales*. Je conviens qu'un pareil jugement est digne de sa pénétration; & c'est ce jugement ridicule qui est la cause des injures qu'il a vomies contre moi dans les suites. Honteux qu'on voulût m'honorer aux dépens des deux plus grands génies dans

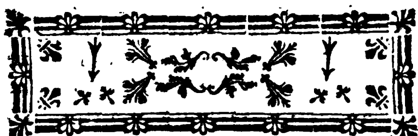
(1) *Anecdotes Historiques, Littéraires & Galantes.*

leur genre que la Nature ait produits, je plaisantai sur les éloges de mon Panégyriste ; & malheureusement, comme je savois qu'avant d'être Médecin & Auteur, il avoit été *Frater* & Vendeur d'Orviétan ; je m'avisai, croyant rendre un service considérable à la République des Lettres, de l'exhorter amicalement à reprendre son ancien métier. Ce conseil charitable émut sa bile, il regarda mes avis comme d'odieuses vérités. Dès ce moment il annonça au Public qu'il avoit cru jusques alors les *Lettres Juives* excellentes, mais qu'il avoit été convaincu du depuis qu'un homme qui l'osoit accuser d'avoir été Charlatan, & de suivre toujours les anciennes pratiques de son premier métier, étoit incapable de rien écrire de bon & de sensé. Le pauvre Garçon, s'il avoit su qu'on eût payé ses éloges de tant d'ingratitude, il se seroit bien gardé de les prodiguer.

Je reviens aux *Lettres Cabalistiques*. Mes prétendus Critiques, mal-

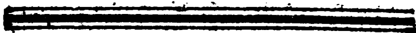
gré tous leurs efforts, n'ont pu les décréditer. Leur destin a semblé au commencement devoir être moins heureux que celui des *Lettres Juives*; mais elles ont vaincu leurs ennemis; elles ont eu le bonheur de plaire à ces mêmes personnes, auprès de qui Aaron Monceca & Jacob Brito avoient trouvé quelque grace, & j'ose dire quelqu'estime. En dépit des envieux, elles auront le même sort que leurs Sœurs aînées; déja on les traduit en Anglois. Quel coup pour mes adversaires, qu'une Nation des plus savantes, des plus polies & des plus judicieuses de l'Europe, ne dédaigne point de lire & de s'approprier un Ouvrage qui leur déplaît! S'ils doutoient par hazard de ce que je leur dis, ils n'ont qu'à voir le *Wotsweri*, *Journal* du mois de Décembre, & ils y trouveront les *Dialogues de Diogene & de Girard*, *de Cartouche & de Guignard*, *d'Hypparchia & de Marie l'Egyptienne*, &c.

LETTRES



LETTRES CABALISTIQUES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre deux Cabalistes, divers Esprits élémentaires, & le Seigneur Astaroth.



LETTRE PREMIERE.

Le Gnome Salmankar, *au sage Cabaliste* Abukibak.

TOUJOURS attentif, mon cher Abukibak, à t'instruire de ce qui se passe

dans nos demeures souterreines, je croirois manquer à mon devoir, si je ne t'apprenois une aventure qui a causé pendant quelques jours des troubles très-considérables.

Un Gnome, qui s'étoit laissé toucher par les charmes d'une jeune Parisienne, résolut de se rendre visible à la belle qui l'avoit charmé. Mais croyant qu'il devoit auparavant examiner sous quelle forme il seroit plus certain de lui plaire, il étudia le caractere de sa Maîtresse, & découvrit sans aucune peine que son cœur renfermoit toutes les passions; l'ambition & l'avarice dominant néanmoins sur toutes les autres. Le Gnome en fut surpris, & resta fort embarrassé. „ Si je m'offre, dit-il, à la belle Lucinde, (c'étoit le nom de la Parisienne) „ sous la figure d'un jeune Seigneur, sa „ vanité sera flattée; mais je ne pourrois contenter son avarice, sans sortir „ du caractere que je veux feindre. Rarement un Duc & un Marquis payent „ bien chérement les faveurs de l'amour : ma profusion, ou mes riches „ présens pourroient faire douter de la „ grandeur de ma naissance. Si j'em-

„ prunte la ressemblance d'un Fermier
„ général, Lucinde rougira des biens
„ dont je la comble; sa fierté sera blessée
„ que ses faveurs ne soient payées que
„ par des trésors arrachés à des peuples
„ infortunés. „

Dans cet embarras, le Gnome perdoit déja l'espérance de pouvoir réunir sous la figure d'un seul homme tout ce qui pouvoit remplir les desirs de sa Maîtresse, lorsqu'il résolut enfin de s'offrir à elle sous la figure d'un riche Abbé.
„ C'est-là, dit-il, la seule avec laquelle
„ je sois assuré de réussir : & je réunirai
„ par-là toutes les qualités qu'il faut
„ pour plaire à ma belle Parisienne. Le
„ faste d'un Abbé de condition, aura
„ des charmes pour sa vanité. Les reve-
„ nus d'un grand nombre de Bénéfices
„ autoriseront mes largesses; & elles
„ seront d'autant mieux reçues, que ma
„ discrétion, attachée nécessairement
„ à mon caractere, sera un garant
„ assuré qu'elles ne seront jamais con-
„ nues dans le public. „

Le Gnome, satisfait de son dessein, ne songea plus qu'à l'exécuter. Il s'établit à Paris, prit un grand nombre de

Domestiques, & loua un hôtel superbe. Tout aussi-tôt, beaucoup d'Abbés, attirés par l'odeur de sa cuisine, s'empresserent de lui faire la cour : les Poëtes composerent des Vers à sa louange, & plusieurs Membres de l'Académie Françoise lui offrirent leur voix pour le nommer à la premiere place qui vaqueroit parmi eux. Le Gnome remercia ces Messieurs de leurs offres, & répondit qu'il ne croyoit point mériter cet honneur, ni posséder les talents qui convenoient à un Académicien. Les fils d'Apollon lui firent comprendre qu'on étoit toujours assez savant, lorsqu'on étoit excessivement riche. Quelques-uns même allerent plus loin. Ils lui représenterent qu'il en étoit des Académiciens ainsi que des Magistrats ; qu'il falloit qu'il y en eût plusieurs des premiers qui n'assistassent non plus aux assemblées de l'Académie, que quelques-uns des derniers aux instructions des procès, afin que les jettons aussi-bien que les épices, fussent moins divisés, & partagés en moins de portions.

Tous ces discours ne firent aucune impression sur le Gnome. Il n'avoit pas

fixé son séjour à Paris pour s'amuser à décider de la durée d'un mot : *il vouloit des actions & non pas des paroles.* C'étoit Lucinde qu'il cherchoit & non pas de vains honneurs qui lui eussent été à charge. Il pensa donc sérieusement à s'introduire auprès d'elle, & à lui déclarer sa passion. La chose étoit assez embarrassante ; car, le *Decorum* attaché à son état l'obligeoit à mille bienséances gênantes. Si un Abbé a de grands avantages pour réduire un coeur lorsqu'il peut s'expliquer librement, il a aussi bien des peines à essuyer avant de parvenir à ce point. Le Gnome n'osoit aller rendre visite à Lucinde, n'ayant aucun prétexte pour autoriser une pareille démarche. Il ne savoit comment s'y prendre pour la prier de venir chez lui. De quelle excuse eût-il pu se servir ? sa belle auroit peut-être été piquée qu'il l'eût regardée comme une de ces beautés faciles, chez qui le rendez-vous précede la déclaration.

Dans cette fâcheuse situation, il eut recours à un Abbé sur lequel la bonne chere de sa table lui avoit acquis un pouvoir absolu. » Je veux, lui dit-il,

„ vous confier un secret. Je fais plus :
„ j'exige que vous me serviez dans un
„ dessein que j'ai formé. Aussi vous
„ promets-je que vos soins seront am-
„ plement récompensés, & que ma
„ libéralité surpassera vos espérances. „
A ce discours, l'avide Abbé sentit une
joie inexprimable, & crut être déja
nanti de quatre ou cinq bénéfices.
„ Monsieur, dit-il, n'a qu'à parler. Il
„ doit être persuadé que je suis toujours
„ prêt à exécuter ses ordres. „ Le
Gnome, rassuré par cette protestation,
n'hésita plus à lui découvrir son secret.
„ Vous ne pouviez, lui répondit le
„ nouveau Confident, vous adresser à
„ quelqu'un qui fût plus capable de
„ faire réussir vos projets ; car j'ai de
„ merveilleux talents pour bien rem-
„ plir l'emploi dont vous me chargez.
„ Si j'avois vécu sous un autre regne, je
„ n'aurois pas désespéré de parvenir aux
„ plus hautes dignités. Malheureuse-
„ ment, nous sommes dans une mau-
„ dite conjoncture, où l'art de conduire
„ adroitement un intrigue amoureuse,
„ donne à peine de quoi subsister à ceux
„ qui s'en mêlent. Hélas ! que sont de-

„ venus ces temps heureux, où des
„ qualités bien moindres que les mien-
„ nes, élevoient un Cuistre de College
„ au rang le plus distingué, & le ren-
„ doient digne d'être honoré de la
„ Pourpre Romaine ? Mais je dois met-
„ tre fin à mes regrets, puisqu'enfin la
„ fortune me procure le bonheur de
„ vous être utile. Laissez-moi faire :
„ vous serez heureux dans peu de
„ jours. „ L'Abbé tint sa parole, &
manœuvra si prudemment, que le
Gnome fut possesseur de sa chere Lu-
cinde.

Je crois t'avoir déja dit, sage & savant
Abukibak, que cette belle étoit extrê-
mement avare. Le Gnome la combla
de richesses ; & les diamants les plus pré-
cieux que nous gardions dans nos de-
meures, en étoient tirés pour conten-
ter l'avidité de Lucinde. Pendant quel-
ques mois, le Gnome jouit d'une féli-
cité parfaite : il espéroit qu'elle dure-
roit encore long-temps, lorsque tout-
à-coup sa fortune changea. Sa Maîtresse
devint inconstante : dès que son avarice
fut rassasiée par les trésors, elle se dé-
goûta d'un amant qu'elle n'avoit écouté

que pour s'enrichir. Le Gnome fut d'abord fâché de la perte d'un cœur qui lui avoit été précieux : mais il prit dans la suite son parti ; & content d'avoir joui pendant quelque temps de sa Maîtresse, il retourna dans le séjour de ses confreres.

En y arrivant, il fit le récit de ses aventures : plusieurs ames attentives à son récit, les trouverent assez singulieres. Entr'autres, celle du P.... C.... VII. condamné à rester jusqu'au jour du jugement dans nos sombres retraites, voulut plaisanter le Gnome sur le mauvais usage qu'il avoit fait de ses richesses. „ Vraiment, lui dit-elle, vous „ avez parfaitement bien fait d'aban„ donner Paris : & c'est un bonheur „ pour tous les Gnomes que Lucinde „ vous ait donné votre congé. Si votre „ tendresse eût continué encore deux „ ans, vous eussiez épuisé tous les tré„ sors que la terre renferme dans son „ sein. Les feux que vous inspirez, ne „ doivent pas beaucoup vous flatter. „ Vous les allumez par l'or que vous „ prodiguez ; & vous n'êtes redevable „ de votre bonheur qu'à l'avarice. „

Le Gnome piqué de la plaisanterie de cette ame, lui répondit avec beaucoup d'aigreur. Il vous sied bien de condamner l'avarice, après que vous & vos prédécesseurs avez mis toute l'Europe en feu pour contenter votre avidité. Par quel autre motif L.....X. faisoit-il prêcher par toute l'Allemagne une foule de vagabonds & de fainéants, qui vendoient aux imbécilles de prétendues Indulgences, qui avoient selon eux cent fois plus de vertus que les prieres les plus ferventes des cœurs, les plus justes & les plus innocents? Ces infâmes Fermiers, pour faire valoir leurs denrées, publioient des choses dignes d'exciter l'indignation de tous les honnêtes gens. J'ai lu dans Sleidan, qu'un de ces Prédicateurs assuroit que la vertu de ses Indulgences étoit si grande, que si un homme avoit même engrossé la bienheureuse Vierge Marie, il en obtiendroit par leur moyen le pardon. Qui doit-on accuser des maux qu'ont causés ces discours, si ce n'est l'avarice sordide de vos Prédécesseurs? Répondez C.... Si sous le prétexte de vouloir ramasser de l'argent pour faire la guerre

aux Turcs, L.... X. n'eût point fait prêcher cette foule de Moines mandiants, jamais Luther ne se fût élevé contre l'avarice de l'Eglise Romaine. Les maux que ce P.... a faits au pouvoir Pontifical, sont absolument inguérissables; au lieu que les trésors que j'ai ôtés des minieres, seront bientôt réparés, la nature travaillant sans cesse à en reproduire d'autres. Vos successeurs seroient heureux s'ils avoient le même espoir, & s'ils pouvoient se flatter de voir guérir peu-à-peu les blessures que l'avarice a faites au P.... Mais à leur grand dommage, elles vont toujours de mal en pis.

„Vous mentez impudemment, répliqua au Gnome l'ame du P.... R...: „On ne peut sans injustice accuser „L.... X. d'avoir été la cause du Schisme qui commença sous son P.... Ses „intentions étoient bonnes: il vouloit „ramasser de l'argent pour s'opposer „effectivement au progrès des Turcs: „& si les Prédicateurs des Indulgences „allerent trop loin, & sortirent de la „décence qu'ils devoient conserver en „les publiant, ce n'étoit pas sa faute. „Etant à Rome pouvoit-il deviner ce

» qui se passoit à Wittemberg? » Hé! pourquoi, répondit le Gnome, lorsque vous fûtes parvenu au P.... après la mort d'A.... VI. pour réparer les maux qu'avoit causés sous L.... X. la prédication des Indulgences, ne fîtes-vous pas assembler un Concile National que l'Allemagne entiere vous demandoit avec instance? Loin d'acquiescer à ces desirs, vous envoyâtes Pietro-Paolo Vergerio en qualité de Nonce auprès du Roi des Romains, & vous le chargeâtes d'empêcher par toutes sortes de voies la tenue de ce Concile que vous appréhendiez très-fort. Vous aviez peur apparemment qu'on n'y découvrit les friponneries de la Cour de Rome, & qu'on n'y exposât ses larcins au grand jour.

„ Vous êtes un plaisant marmouset, » répondit C.... VII. d'oser parler aussi » insolemment à l'ame d'un P....! » Convient-il bien au compagnon » d'une Taupe de vouloir pénétrer dans » les raisons qui empêchent un Sou» verain P.... de s'opposer à l'assem» blée d'un Concile? Vous auriez dû » apprendre dans le séjour que vous

„ avez fait à Paris, qu'il n'y a que
„ des Hérétiques, & qui pis est, des
„ Jansénistes, qui osent soutenir l'uti-
„ lité de pareilles assemblées. On voit
„ bien petit Guichetier de Minieres,
„ que vous ne connoissez guere les in-
„ térêts de la Cour de Rome. Appre-
„ nez donc que chaque Concile géné-
„ ral lui arrache quelque chose de son
„ autorité, & sachez que trois assem-
„ blées, telles que celle de Constance,
„ feroient autant de mal que Luther à
„ la Papauté. Ce Concile a décidé qu'il
„ étoit au-dessus du Pape. Un second
„ prononceroit peut-être que les déci-
„ sions du Pontife Romain ne peuvent
„ jamais établir des articles de foi; cas
„ qui pourroit arriver très-aisément, si
„ les Evêques s'assembloient aujour-
„ d'hui, & qu'ils se déclarassent pour
„ le sentiment de Saint Augustin sur les
„ matieres de la grace. Le troisieme
„ enfin pourroit s'aviser de réformer le
„ luxe & le faste de la Cour de Rome;
„ & que deviendroit alors la splendeur
„ de la Papauté? Considérez la peine
„ que les Souverains Pontifes ont eue
„ pendant la tenue du Concile de

» Trente. Malgré toutes les intrigues
» qu'ils mirent en usage pour que leur
» autorité ne fût point endommagée,
» elle n'a pas laissé de recevoir de dange-
» reuses atteintes. Si j'avois vécu autant
» que Charles-Quint, jamais il n'y au-
» roit eu de Concile. »

Cela n'est pas trop certain, répliqua le Gnome. Ce Prince eût bien trouvé le secret de vous faire faire ce qu'il souhaitoit : il savoit vous réduire au point qu'il vouloit. Avez-vous donc oublié que son armée saccagea Rome sous votre P...., & qu'il vous tint longtemps prisonnier dans le Château Saint-Ange, pendant que pour se moquer de vous, il faisoit faire des prieres publiques pour votre délivrance, tant en Allemagne & dans les Pays-Bas, qu'en Italie & en Espagne ? Vous ne sortites de cette prison que moyennant quarante mille écus d'or. Selon toutes les apparences, il y avoit dans cette somme considérable bien des pistoles qui ne venoient que du produit des indulgences, & par une juste décision du Ciel, elles retomberent ainsi entre les mains de leurs premiers maîtres.

„ Il est vrai, *répondit* C....., que
„ Charles-Quint eut la hardiesse de
„ s'emparer de Rome, & de me tenir
„ renfermé dans le Château Saint-
„ Ange, mais il n'osa m'y faire arrêter
„ ni m'en enlever, quoiqu'il en fût le
„ maître. Il craignoit, tout vainqueur
„ qu'il étoit, la puissance d'un ennemi
„ vaincu. S'il ne vous força point dans
„ votre prison, reprit le Gnome, c'est
„ qu'il crut que cela étoit inutile à
„ ses intérêts. La politique seule &
„ nullement la crainte fut la cause de
„ sa conduite. Ce fut cette même poli-
„ tique qui lui fit ordonner les prieres
„ dont je vous parlois tout-à-l'heure;
„ & y a-t-il rien qui ait plus dû vous
„ mortifier, que l'étrange comédie que
„ jouoit en cela ce Prince?
„ Concevez donc, orgueilleux P.....
„ qu'après les affronts que vous avez
„ essuyés, & les maux que vous & vos
„ prédécesseurs avez causés, il ne vous
„ convient nullement de vous récrier
„ contre l'avarice, ni de blâmer mes
„ générosités pour Lucinde. Je suis cer-
„ tain qu'il n'est aucun Gnome, qui
„ ne soit persuadé qu'il contenteroit

„ plus aisément l'avidité de toutes les
„ coquettes de l'Europe, que celle du
„ plus petit P.... Romain. „ *Tous les Gnomes*, s'écria le P.... irrité, *sont dignes des foudres les plus terribles du Vatican, s'ils parlent aussi insolemment que vous.*

Ces derniers mots, sage & savant Abukibak, ont été comme le signal d'une guerre civile. Le nombre infini d'Ecclésiastiques condamnés à rester dans nos sombres demeures, a pris le parti de l'ame réprimandée, & l'on n'a plus entendu dans le sein de la terre que des injures & des invectives de leur part. Enfin le grand Orosmakan, qui étoit allé faire un voyage aux mines du Pérou, a ramené le calme par son retour en obligeant toutes ces ames échauffées à boire chacune une pinte d'eau de neige. Je te salue, mon cher Abukibak, & t'avertirai toujours soigneusement de ce qui se passera de curieux dans nos antres souterreins.



LETTRE II.

Astaroth, *au sage Cabaliste* Abukibak.

IL n'est arrivé depuis quelque mois, sage & sçavant Abukibak, aucun événement considérable dans ces ténébreuses demeures. Il y vient à la vérité tous les jours un grand nombre de Maltotiers, de gens d'affaires, de Procureurs, de Médecins, de Banqueroutiers, de Théologiens de toutes les Communions, de Moines de tous les Ordres, de Courtisanes, de Messageres d'amour & de Protecteurs de mauvais lieux. Mais c'est-là une chose fort ordinaire, & à laquelle nous ne faisons aucune attention en enfer. Je n'aurois donc rien de nouveau à t'apprendre, si en descendant hier dans les abîmes les plus profonds du séjour infernal, je n'y avois été le témoin d'une conversation fort vive entre le voleur CARTOUCHE, & le Jésuite GUIGNARD. Je la trouvai si singuliere, que je l'écrivis d'un bout à l'autre sur mes tablettes; je t'en envoie une copie très-exacte.

Dialogue

Dialogue entre CARTOUCHE *&* *le* *Perè* GUIGNARD.

CARTOUCHE.

En vérité, Pere Guignard, vous avez tort de prendre ces airs de hauteurs qui vous rendent insuportable à tous les damnés. Il semble que vous ayez oublié que vous avez été pendu & brûlé. Il n'est aucun Voleur de grand chemin, à qui vous soyez en droit de reprocher sa mort ingnominieuse. Cependant, à vous entendre, on croiroit que je ne suis pas digne d'oser vous regarder en face. Ma foi, détrompez-vous, mon pauvre Guignard: je m'estime autant que vous; & je suis assuré qu'il est beaucoup de gens sur la terre qui ont moins d'horreur pour ma mémoire que pour la vôtre.

LE PERE GUIGNARD.

Voilà un plaisant Maraut, pour oser se comparer à moi! Ecoute, Faquin, sais-tu bien qu'après ma mort j'ai été mis sur la terre au nombre des Martyrs & que plusieurs célebres Auteurs ont fait mon apologie.

CARTOUCHE.

Je sais tout cela ; mais si vous voulez que nous continuions notre entretien, tâchez d'adoucir vos expressions. Vous conservez toujours quelque chose du style Jésuitique : vous ne sauriez parler sans injurier les gens. Vous devriez cependant vous être corrigé de ce défaut, il vous en a coûté assez cher ; & pour avoir répandu sur un morceau de papier une partie de cette noire bile qui vous agite, le Parlement de Paris vous fit donner une leçon bien vive.

LE PERE GUIGNARD.

On m'a bien vengé de l'affront qu'il m'a fait, & on à publié vingt différents Ecrits, dans lesquels on accusoit les Juges de ce Tribunal d'être des gens sans foi, sans honneur, & qui m'avoient injustement condamné, on ne peut nier cette vérité ; & le Pere Richeome a bien osé la faire sentir à Henri IV. dans un Ecrit qu'il adressa à ce Monarque.
„ Sire, lui dit-il, je ne veux ici accuser
„ personne, ni plaider pour ce défunt ; il
„ est meshui hors de Cour & de Procès,
„ ni demander vengeance, non plus
„ que je crois prier au Ciel pour ses en-

„ nemis. Je dis seulement que votre Ma-
„ jesté avoit pardonné tout ce qui s'étoit
„ passé de semblable, & ce prudemment
„ & royalement (1) „. Tu vois bien que ce Jésuite ne se contente pas de faire sentir à Henri IV. que j'avois été condamné injustement; mais qu'il ose presque assurer ce Prince que je suis dans les Cieux. Dans un autre Ecrit ce sage Confrere m'a canonisé d'une maniere plus décisive.
„ Tu ne m'en garderas pas... dit-il à un
„ de mes ennemis (2), que je ne loue ce
„ Pere, parce qu'il étoit un bon Théolo-
„ gien, & faisoit honneur à la France sa
„ Patrie, que tu deshonores. „ Prends garde aux expressions de ce Jésuite, & consideres qu'il dit que *je faisois honneur à la France*. Peut-on rien écrire de plus flatteur? Après cela, est-il extraordinaire que je méprise Cartouche, voleur des plus insignes, qui ose me traiter comme son compagnon? Pour achever de rabattre ton orgueil, écoute la suite des louanges qu'on me donne. „ Crois qu'il est au

[1] Richeome, Plainte Apologétique, *pag.* 135, 136.

[2] Richeome, Examen Cathégorique de l'Anti-Cotton, *Chap.* XXI. *pag.* 182.

„ Ciel, si ce n'est au rang des Martyrs,
„ au moins au nombre des Bienheureux;
„ non pour avoir été condamné au sup-
„ plice mais pour avoir quitté la vanité
„ du monde, pour servir Dieu & le pu-
„ blic en Religion, avec l'appareil de
„ toutes ses forces; pour avoir vécu en
„ bon Religieux plusieurs années; pour
„ avoir enseigné la Foi Catholique, &
„ combattu l'Hérésie, que tu défends
„ sous le manteau de l'Etat, en somme
„ pour avoir enduré patiemment tous les
„ tourments de la mort, & la confu-
„ sion du supplice, & avoir rendu l'ame
„ en bon & ferme Catholique (1).

Les éloges les plus fastueux ne sont-ils pas insérés dans ce passage? On assure que j'ai *vécu en bon Religieux*, que j'ai toujours *combattu l'Hérésie*, que je suis *mort en Héros Catholique*, & que je suis *dans le Ciel au nombre des Bienheureux*. Que pourroit-on dire davantage d'un Apôtre réellement martyrisé pour la Religion? J'ai été invoqué comme il le seroit, & voici la priere qu'a composée pour moi, mon cher confrere Bonarscius: „ O! Etoile luisante au

(1) Ibid.

„ Ciel & en la terre, & derniere expiation de la maison, qui après cela ne devoit rien souffrir! Aucun jour pourra-t'il effacer les traces de ta mémoire? Ta mort sera toujours glorieuse, & toute la France se joindra à mes vœux (1).

Crois-tu donc que je n'aie pas été bien vengé de l'affront que le Parlement a voulu me faire? Quelle réparation plus authentique pouvois-je espérer, que celle d'être prié comme un Saint des plus renommés? Après que tu eus expiré sur la roue, quelqu'un s'est-il avisé de t'appeller *Etoile luisante au Ciel & en la terre?*

CARTOUCHE.

Si les voleurs avoient été aussi intéressés à me canoniser, que les Jésuites l'étoient à vous placer dans le Ciel, ne doutez pas un instant qu'il ne s'en fût trouvé quelqu'un d'assez effronté pour me placer parmi les Bienheureux. Il auroit facilement imaginé des mensonges semblables à ceux de votre Pere Ri-

(1) *Tacebo ego te, clarum Cælo Terraque Sidus, & ultimum nihil amplius dolitura Domus innocuum Piamentum? Nullus tui Sanguinis vestigia dies enterret, totâque in hac vota mea ibit Gallia.*

cheome. Car tout ce qu'il a osé avancer en votre faveur, n'est absolument autre chose. En effet, comment pouvoit-il avoir l'audace de représenter à Henri IV. que vous étiez dans le cas de l'amnistie qu'il avoit accordée après la réduction de Paris ? Outre que cette amnistie obligeoit indispensablement tous les Particuliers qui avoient des Ecrits séditieux, de les brûler, & que vous étiez coupable de n'avoir pas obéi à cet ordre, l'Ecrit qui vous fit condamner à être pendu, avoit été fait longtemps après que Henri IV. eut embrassé la Religion Catholique, & pacifié les troubles de son Royaume. La preuve de ce fait est visible par cette proposition qui s'y trouvoit insérée : „ Que le „ Béarnois, ores que converti à la Foi „ Catholique, seroit traité plus doucement qu'il ne méritoit, si on lui donnoit la Couronne Monacale en quelque Couvent bien réformé, pour illec „ faire Pénitence de tant de maux qu'il „ a faits à la France, & remercier Dieu „ de ce qu'il lui avoit fait la grace de „ se reconnoître avant la mort. „ Pensez vous que lorsqu'il est des gens assez

impudents pour soutenir à la face de l'univers que vous étiez dans le cas de l'amnistie, il n'y en eût pas qui osassent avancer que je méritois d'être exempt de la roue, s'ils avoient les mêmes raisons ?

Quant aux apologies qu'on a faites de votre crime, je pourrois me glorifier d'un nombre d'Ecrits qui ont paru après ma mort, & dans lesquels on a voulu illustrer ma mémoire. Votre Pere Bonarscius a composé un commencement de Litanies en votre honneur. Il vous a appellé, *Etoile luisante*, *expiation de la maison*, *gloire de la France*. Vraiment voilà quelque chose de bien digne d'être comparé avec un Poëme Epique, que l'on a composé à ma louange. Un fils d'Apollon a cru s'illustrer en me rendant le même service qu'Homere a rendu à Achille, & Virgile à Enée. Je suis devenu après ma mort le camarade des plus grands Héros, & j'ai été chanté comme eux par les favoris des Muses. Le Poëme, dont je suis le Héros, a été lu avec plaisir de toute la France; chacun a applaudi aux belles choses qu'on m'y fait dire. Et il n'est rien de si super-

be que la harangue que je prononce devant les scélerats qui s'étoient associés avec moi, & qui m'avoient reconnu pour leur chef. L'habile Poëte qui m'a fait parler, a trouvé le secret de placer dans mon discours tout ce que Mithridate dit de plus beau à ses enfants dans cette magnifique Scene (1), qui seule auroit suffi pour immortaliser le nom de Racine. J'ai même paru avec éclat sur la scene : les Poëtes de théatre ont disputé aux Poëtes Epiques la gloire de célébrer mon nom, & tout Paris a couru avec empressement aux représentations de la Comédie de *Cartouche*. Après cela, je vous conseille de faire un parallele des honneurs que vous avez reçus avec ceux qu'on m'a rendus. Allez, allez, mon pauvre Guignard, défaites-vous de votre vanité ridicule. De roué à pendu, il n'y a que la main, & votre mépris pour moi est tout-à-fait déplacé.

LE PERE GUIGNARD.

On voit bien que tu n'eus jamais aucune idée du véritable honneur. Ap-

(1) La I. du III. Acte de la Tragédie de *Mithridate*.

prends

prends que le *crime seul fait la honte, & non pas l'échafaud*. Qu'importe que j'aie subi un supplice aussi ignominieux que le tien, si je fus toujours exempt de crimes ?

CARTOUCHE.

Impudence Jésuitique ! puisqu'il est vrai que vous en commîtes de beaucoup plus grands que les miens. Car enfin, tous les assassinats que j'ai faits ne sont que de légeres *Peccadilles*, en comparaison du forfait dont vous vous êtes souillé. Est-il de crime plus énorme, que celui de vouloir faire périr son Maître, son Roi, son Souverain ; & quel Souverain ? Le meilleur Prince de l'Univers, l'amour des Peuples, la gloire de la France, le Pere de la Patrie. Il falloit que votre cœur fût horriblement endurci, pour n'être pas touché des vertus d'un aussi grand Monarque. Je veux vous donner une preuve essentielle que j'étois moins fait au crime que vous. Sur les récits que j'avois entendu faire des vertus de Henri IV. j'avois conçu un si grand respect pour sa mémoire, que je puis vous protester, que si un homme se fût refugié sur le Pont-

neuf au pied de sa statue équestre, je n'aurois jamais osé l'y égorger, parce qu'un certain respect m'auroit arrêté la main. L'original n'a pu produire sur vous l'effet qu'une foible copie auroit produit en moi; & il n'a pas tenu à vous que vous n'ayez eu le plaisir cruel de voir couler le sang de cet incomparable Prince. « Si l'on eût saigné, disiez-» vous, la veine basilique au jour de » Saint Barthélemi, nous ne serions pas » tombés de fievre en chaud-mal, » comme nous expérimentons.

LE PERE GUIGNARD.

Si j'ai soutenu qu'il étoit bon de faire périr Henri IV. c'est parce que je croyois que sa mort étoit utile au bien de la Religion. Mon erreur est excusable; mais tu n'avois aucun motif pareil qui pût te porter à assassiner. Tes crimes ont été commis uniquement par méchanceté, & mes fautes venoient d'un bon principe.

CARTOUCHE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'apperçois que vous aimez extrêmement à vous flatter. Apprécions plus justement vos motifs & les miens. J'é-

tois conduit par l'avarice, & par l'envie de contenter toutes mes passions; vous l'étiez par le fanatisme & par l'esprit de rebellion : peut-être aussi par celui de votre Société, du moins l'ai-je entendu assurer à beaucoup d'honnêtes-gens, lorsque j'étois dans le monde. Mais savez-vous, mon cher Guignard, qu'il a été décidé depuis long-temps que le fanatisme & la rebellion contre son Prince, sont des crimes incomparablement plus grands que l'avarice & la débauche? Ainsi avouez de benne-foi que vos motifs ne valoient pas mieux que les miens.

LE PERE GUIGNARD.

En convenant de ce que tu dis, j'aurois toujours l'avantage d'avoir persuadé aux hommes que je suis mort en Héros Chrétien : c'est-là un des éloges sur lesquels mes Apologistes ont le plus appuyé. Au contraire, tu mourus comme un enragé. Lorsque tu vis que tes camarades n'exécutoient pas ce qu'ils t'avoient promis, & qu'ils ne tentoient point de t'enlever, tu demandas d'être conduit à la Maison de Ville, où tu fis un testament d'un nouveau goût, qui

coûta dans peu de jours la vie à quatre-vingt personnes de tes amis.

CARTOUCHE.

Je fis ce que vous auriez dû faire. Voyant qu'il falloit que je mourusse, & qu'il ne me restoit plus aucune ressource pour sauver ma vie, je voulus réparer autant qu'il m'étoit possible, les maux que j'avois faits, & arrêter ceux que je pouvois causer encore après ma mort. Je déclarai mes complices : je demandai pardon à Dieu, au Roi & à la Justice ; & c'est ce que vous ne volûtes jamais faire. Vous contestâtes pendant plus d'un quart d'heure avec le Sieur Rapin, Lieutenant-Criminel de Robecourte, qui ne put rien obtenir sur votre esprit : vous soutîntes toujours avec obstination, que n'ayant point offensé le Roi, vous n'aviez aucune excuse à lui faire ; & vous fûtes pendu, sans vouloir donner aucune marque qui témoignât que vous vous repentiez de votre crime. Si c'est-là ce que vos Apologistes appellent *mourir en Héros Chrétien*, il vaut mieux pour être loué d'eux, mourir dans les sentiments du mauvais Larron que dans ceux du bon. Vous voyez

du moins que leurs louanges n'influent guere dans le séjour infernal, & que vos peines seront beaucoup plus longues que les miennes, puisque vous êtes condamné à rester ici trois millions d'années plus que moi, avant de retourner pour toujours dans le néant. Et vous êtes fort heureux que les peines des damnés ne soient point éternelles: car sans cela vous auriez souffert sans doute éternellement, puisqu'il n'en est point qui soit condamné à d'aussi longues souffrances que les vôtres. Que cette réflexion serve à vous guérir de votre ridicule vanité.

Voilà, sage & savant Abukibak, un récit fidele de la conversation dont je fus hier le témoin: je souhaite qu'elle te soit agréable, & qu'elle te convainque de l'impartialité de nos sentences infernales.

Je te salue en *Belsebut* & par *Belsebut*.



LETTRE III.

L'Ondin Kakuka, *au sage Cabaliste* Abukibak.

Tu ne t'es point trompé, sage & savant Abukibak, lorsque tu as jugé que les ames des Ecrivains de Port-Royal-des-Champs devoient avoir été condamnées à rester dans le fond de l'Océan, séjour ordinaire des aimables Ondins.

La Divinité, toujours juste & équitable, a imposé à ses ames une peine conforme aux péchés dont elles s'étoient souillées lorsqu'elles animoient des corps mortels. Elles sont condamnées à boire tous les jours dix-huit pots de thé élémentaire. Cette liqueur dont es Ondins consument à peine deux pintes par semaine, est excessivement froide, & tempere l'ardeur immodérée de ces billeux Théologiens. A chaque verre qu'ils en avalent, ils sont obligés de s'écrier douloureusement : „ Ah ! combien n'aurions-nous pas été

» heureux, si lorsque nous étions sur la
» terre, nous avions bu tous les matins
» trente verres d'eau de la Seine, pour
» éteindre ce zele outré, dont nous
» étions dévorés, qui nous persuadoit
» que les injures donnoient du poids
» aux raisons, & qui nous faisoit ou-
» blier les plus communes de la bien-
» séance & de la modestie!

Tu seras peut-être curieux de savoir, sage & savant Cabaliste, ce qui s'est passé lorsque ces Théologiens ont essuyé leur condamnation: je vais t'en faire un détail qui pourra ne t'être point désagréable.

Lorsque l'ame du fameux Arnauld s'éleva jusqu'à la région des Salamandres, pour y entendre prononcer par la Divinité l'arrêt de son destin, l'Ange protecteur de ce savant Théologien ne se contenta pas de demander, qu'en attendant le jour du jugement universel, il restât dans les airs: il crut qu'il obtiendroit sans peine des bontés du souverain Etre, qu'une ame aussi illustre séjourneroit dans la région du feu parmi les Salamandres. Ils représenta combien les moeurs de ce savant homme

avoient été pures ; il rappella tous les maux qu'on lui avoit fait souffrir pour avoir défendu la vérité ; il n'oublia pas le soin qu'il avoit pris de s'opposer à la pernicieuse morale des Jésuites, & il comptoit que l'Ange accusateur n'auroit rien à reprocher à une ame, en faveur de laquelle tant de vertus parloient. Il fut donc extrêmement surpris, lorsque l'advairsaire du bonheur des humains demanda que le pauvre Arnauld fût renfermé dans les sombres demeures des Gnomes.

Ce n'est point assez, dit-il, pour être vertueux de défendre la vérité, il faut la soutenir d'une maniere qui ne la fasse pas rougir du secours qu'on lui prête. Les injures, les invectives, les médisances, sont des crimes qui ne perdent rien de leur noirceur, parce qu'ils sont commis par des gens qui défendent la bonne cause. Conviendroit-il que l'Auteur de la *Morale Pratique des Jésuites*, le coeur rempli de fiel, demeurât dans la pure région du feu avec les modestes & les retenus Salamandres ? Quel étrange langage ne leur apprendroit-il pas à parler ? Les termes d'*imposteurs*, de *four-*

bes insignes, d'*idolâtres*, de *menteurs audacieux*, d'*hommes sans foi*, &c. sont inconnus dans l'idiôme de ces sages intelligences. C'est chez les Gnomes qu'ils sont en usage. Là, les banqueroutiers, les femmes débauchées, les Prêtres imposteurs, se donnent les uns aux autres les titres qu'ils ont si justement mérités pendant leur vie; mais qui ne convinrent jamais dans la bouche d'un sage Théologien, c'est-à-dire, d'un homme qui ne cherche à écrire que pour établir & défendre la vérité.

„ Comment voudriez-vous donc „ qu'on fît, répliqua l'Ange protec- „ teur, pour relever des mensonges & „ des impostures qui nuisent à la Reli- „ gion & à la Société civile? Ne doit-il „ pas être permis à un Docteur qui „ écrit, de faire connoître que ses ad- „ versaires soutiennent des principes „ évidemment faux, & de la fausseté „ desquels ils sont eux-mêmes convain- „ cus? Quand un Auteur ment, com- „ ment faire connoître qu'il ment, si „ l'on ne montre qu'il déguise la vé- „ rité? „

Il est, répondit l'Ange accusateur,

une maniere de s'expliquer, qui, n'ayant rien d'injurieux, ni même de contraire à la bienséance, ne laisse pas d'exprimer fortement les choses, & ne les fait pas moins bien que les termes les plus injurieux. Si l'on disoit, par exemple:
„ Le systême que soutiennent les Jésui-
„ tes sur le culte que l'on rend à Con-
„ fucius, est évidemment faux: il allie
„ le Christianisme avec le Paganisme,
„ l'adoration légitime avec l'idolâtrie.
„ Ces Peres sont eux-mêmes convain-
„ cus dans le fond de leur cœur que
„ leurs Missionnaires poussent trop loin
„ la complaisance. S'ils vouloient par-
„ ler naturellement, ils conviendroient
„ qu'ils méritent à cet égard les repro-
„ ches qu'on leur fait. „ Croyez-vous que ces expressions modestes & mesurées ne fissent point autant d'impression sur l'esprit d'un Lecteur sage & judicieux, que si l'on écrivoit: " L'infâme
„ culte que les Jésuites souffrent qu'on
„ rende à Confucius, marque évidem-
„ ment jusqu'où ils poussent dans cer-
„ taines occasions leur lâche complai-
„ sance: il n'est rien que ces imposteurs
„ ne mettent en usage pour se faire des

„ créatures. Lorſqu'on leur reproche „ leur excès, ils croyent ſe juſtifier en „ les niant effrontément, & l'on ne „ doit leur faire aucune réponſe, ſi ce „ n'eſt celle du fameux Pere Valérien, „ *mentiris impudentiſſime* ?

Ces phraſes ſont aſſez communes dans les écrits de tous les Ecrivains de Port-Royal, & ſur-tout dans ceux du Théologien que j'accuſe. Cependant il faut convenir non-ſeulement qu'elles bleſſent la politeſſe & la bienſéance, mais encore qu'elles ſont abſolument inutiles à la défenſe de la vérité. Je viens de vous le montrer évidemment. Examinez bien mes premieres expreſſions : comparez-les avec les ſecondes, & vous verrez qu'elles diſent dans le fond la même choſe, dune façon plus ou moins convenable à la décence d'un Théologien.

Le prétexte de défendre la vérité n'autoriſe point les injures groſſieres. Paſcal n'a-t-il pas été privé par la Divinité du bonheur d'habiter parmi les Salamandres, à cauſe de certains paſſages de ſes *Lettres Provinciales* ? Cependant ſes mœurs étoient tout auſſi pures que cel-

les d'Arnauld. Il étoit d'une piété exemplaire; il exerçoit sur son corps des macérations étonnantes : jamais Chartreux, ni Moine de la Trape ne se ceignit d'un si rude cilice. Vous savez que son Ange protecteur cita avec beaucoup d'emphase ce qu'on a dans la suite inséré dans son Histoire; savoir, " que
» les conversations auxquelles ce Sa-
» vant se trouvoit engagé, quoiqu'el-
» les fussent pleines de charité, ne lais-
» soient pas de lui donner quelque
» crainte qu'il ne s'y trouvât du péril;
» mais que comme il ne pouvoit en
» conscience refuser le sécours que les
» personnes lui demandoient, il avoit
» trouvé un remede à cela : *qu'il* pre-
» noit dans les occasions une ceinture
» de fer, pleine de pointes; *qu'il* la met-
» toit à nud sur la chair; & *que* lors-
» qu'il lui venoit quelque pensée de va-
» nité, ou qu'il prenoit quelque plaisir
» au lieu où il étoit, il se donnoit des
» coups de coude pour redoubler la
» violence des piquures, & se faisoit
» ainsi souvenir lui-même de son de-
» voir (1).

(1) Vie de Pascal, par Madame Perrier sa Sœur, *pag.* 22.

Tout cela, vous le savez, ne peut justifier Pascal des invectives qui se sont glissées quelquefois dans ses *Lettres Provinciales*, & voici quelques-unes de celles qui lui ont été reprochées. " Le „ croyez-vous vous-mêmes, misérables „ que vous êtes. . . . Et à quelle extrê„ mité êtes-vous réduits, puisqu'il faut „ que vous passiez pour les plus aban„ donnés calomniateurs qui furent ja„ mais ? . . . Votre silence là-dessus sera „ une pleine & entiere conviction de „ cette calomnie diabolique. . . . Cruels „ & lâches Persécuteurs, faut-il donc „ que les Cloîtres les plus retirés ne „ soient pas des asyles contre vos ca„ lomnies (1) ? Elles parurent si mes„ séantes au souverain Juge, qu'il lui „ dit : Ce n'étoit pas assez de vous don„ ner des coups de coude, pour enfon„ cer dans votre chair les pointes de „ votre cilice, lorsqu'il vous venoit „ quelque pensée de vanité. Vous au„ riez dû vous piquer encore plus vive„ ment, pour réprimer vos mouve„ ments de colere, & pour vous obliger „ à supprimer des expressions aussi cho-

[1] Pascal, Lettres Provinciales, Lettre VI.

„ quentes, auſſi injurieuſes & auſſi peu „ convenables au ſtyle d'un homme, por- „ tant une ceinture de fer pour ſe faire „ ſouvenir de ſon devoir. „ Cependant, peut-être la Divinité eut-elle pardonné à Paſcal ces termes violents, en faveur du bien que ſes écrits avoient produits, & de la confuſion dont ils avoient couvert les partiſans d'une Morale dépravée; mais une plaiſanterie mordente, & qui renfermoit l'inſulte la plus attroce, le priva du bonheur de reſter non-ſeulement dans la région du feu, mais même dans celle des airs. Cette plaiſenterie eſt celle où il fait finement ſentir que ſi juſtice étoit faite aux Révérands Peres Jéſuites, pluſieurs d'entr'eux ſeroient vivement fuſtigés, non par le Correcteur de leur College, mais par celui du Parlement de Paris. " Les Auteurs d'un „ Ecrit diffamatoire, *dit-il*, qui ne „ peuvent prouver ce qu'ils ont avan- „ cé, ſont condamnés par le Pape „ Adrien à être fouettés: mes Réve- „ rends Peres: FLAGELLENTUR (1).

Ce ſeul mot a fait reléguer Paſcal dans la demeure des Ondins: la Divi-

[1] Paſcal, *Lettres Provinciales*, *Lettre VI*.

nité jugeant qu'un homme, qui malgré son cilice étoit assez bilieux pour vouloir faire fouetter ses Adversaires, avoit besoin d'être pendant plusieurs siecles dans le sein des mers, afin de pouvoir tempérer sa trop grande ardeur & sa vivacité outrée. Et vous voudriez que l'Auteur de la *Morale Pratique des Jésuites*, & qui pis est, d'un affreux Libelle diffamatoire, écrit contre un Héros moderne, contre un illustre Souverain (1), dont il n'avoit non-seulement jamais reçu aucune offense, mais sous la protection duquel il avoit même été obligé de se réfugier : qu'un tel homme, dis-je, obtînt un bonheur dont Pascal n'a été privé que pour avoir dit de ses ennemis, *Flagellentur*? Ce seroit établir qu'il est plus criminel de soutenir qu'on devroit fesser quelques Moines pour le bien & le repos public, que de déchirer injustement la réputation des plus grands Monarques, au nombre desquels on ne peut sans injustice refuser de placer Guillaume III. Je passe, si vous voulez, toutes les injures que

[1] Le véritable portrait de Guillaume de Nassau, &c.

l'Accusé a dites aux Jésuites ; mais je ne puis lui pardonner celles qu'il a vomies contre ce grand Prince.

A peine l'Ange accusateur eut-il achevé ces derniers mots, que la Divinité prononça cet Arrêt décisif : „ L'ame du „ Docteur Arnauld séjournera jusqu'au „ jour de mon jugement universel dans „ le sein des mers, où elle sera obligée „ de boire la même quantité de Thé „ élémentaire que celle de Pascal ; ex- „ cepté que pour n'avoir point pris de „ nom supposé, comme Pascal qui se „ fit infidélement appeller *Montalte*, il „ sera dispensé de boire double dose les „ trois premiers jours de sa réception.

Voilà, sage & savant Abukibak, quel a été le destin du fameux Arnauld après sa mort. Tu penseras peut-être que l'avantage qu'il a eu sur Pascal est bien peu de chose, & que la dispense de double dose de Thé élémentaire pendant trois jours n'est pas une grande grace. J'en conviens, illustre Cabaliste, cependant le fameux Nicole eut bien voulu, lorsqu'il arriva parmi nous, pouvoir obtenir la même faveur. Il fut au contraire condamné à boire triple dose ; ce

ce qui lui fut très-à-charge. Le nom de guerre qu'il avoit pris, fut la cause de cette punition; & parce qu'il avoit faint d'être Allemand sur la terre, on lui ordonna de jouer le même rolle dans le sein des mers, & d'y boire comme une ame Allemande. S'il n'eut pas eu la fantaisie d'aller se donner le nom bizarre de *Wendrock*, il eut simplement subi le même Arrêt que Pascal.

Lorsqu'on défend la verité, c'est un crime punissable de n'oser paroître au grand jour. Il semble qu'un Auteur ne prenne un nom de guerre, que pour avoir le moyen d'injurier ses ennemis avec plus de sureté, & sans s'exposer à être traité de la même maniere. Du moins est-il assuré que les injures qu'on lui dit sont des coups portés à faux, qui ne peuvent lui nuire, puisqu'elles retombent sur un personnage imaginaire. Il mérite d'être puni comme un espion qui prend un nom supposé pour parvenir plus aisément à ses fins. Malheur à lui s'il est arrêté, il est pendu dans l'instant. Malheur aussi à tous les Théologiens, qui en défendant la vérité craindront de paroître à visage découvert:

ils boiront la triple dose de Thé élémentaire.

Je te salue, sage & savant Cabaliste, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE IV.

Le Cabaliste Abukibak, *à son Disciple* ben Kiber.

TOujours occupé, mon cher ben Kiber, à vous perfectionner dans l'étude de nos Divines Sciences, je vais vous découvrir aujourd'hui les plus grands & les plus augustes mysteres de la Sainte Cabale.

Vous savez depuis long-temps que tous les éléments sont habités par différentes sortes d'esprits; que la *région du feu* est le séjour des *Salamandres*; que les *Silphes* voltigent dans les *airs*; que les *Gnomes* sont les gardiens des trésors renfermés dans le centre de la terre; & que les *Ondins* vivent dans le *sein des mers* & au *fond des rivieres*. Mais vous ignorez encore que tous ces peuples sont destinés à rentrer un jour dans le

néant dont ils sont sortis, & qu'il n'est qu'un seul moyen qui puisse les en garantir. Les ames de ces infortunées Créatures sont mortelles, ainsi que celles des simples animaux. Il est vrai qu'elles subsistent beaucoup plus long-temps : foible consolation dans leur malheur, puisque la durée de cent millions de siecles n'est rien en comparaison de l'immortalité. Les sages Cabalistes, touché du sort infortuné de ces esprits élémentaires, représenterent à la Divinité qu'elle devoit en avoir pitié : & la Divinité suprême, dont la miséricorde égale le pouvoir immense, apprit & inspira à nos Peres les Phiosophes le secret que je vais vous révéler.

De même que l'homme, par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la Divinité, les *Silphes*, les *Gnomes*, les *Nymphes* & les *Salamandres*, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec les hommes, peuvent être faits participans de l'immortalité. Ainsi une *Nymphe* ou une *Silphide*, devient immortelle, & capable de la béatitude à laquelle nous aspirons, quand elle est assez heureuse

pour se marier à un *Sage* ; & un *Gnome*, ou un *Silphe*, cesse d'être mortel, dès le moment qu'il épouse une de nos filles. De-là nâquit l'erreur des premiers siecles, de *Tertulien*, du martyr *Justin*, de *Lactance*, de *Cyprien*, de *Clément d'Alexandrie*, d'*Atheganore*, Philosophe Chrétien, & généralement de tous les Ecrivains de ce temps là. Ils avoient appris que ces *demi-hommes* élémentaires avoient recherché le commerce des filles, & ils ont imaginé de-là que la chûte des Anges n'étoit venue que de l'amour dont ils s'étoient laissé toucher pour les *femmes*. Quelques *Gnomes*, desireux de devenir immortels avoient voulu gagner les bonnes graces de nos *filles* : & leur avoient apporté des pierreries, dont ils sont gardiens naturels : ces Auteurs ont cru, s'appuyant sur le Livre d'*Enoch*, mal entendu, que c'étoient les pieges que les Anges amoureux avoient tendus à la chasteté de nos *femmes*. Au commencement, ces enfants du Ciel engendrerent les *géans* fameux, s'étant fait aimer aux *filles* des hommes ; & les mauvais Cabalistes *Joseph* & *Philon*. . . . , & après eux tous les

Auteurs que j'ai nommés tout-à-l'heure, on dit, aussi bien qu'*Origene* & *Macrobe*, que c'étoient des *Anges*, & n'ont pas sû que c'étoient les *Silphes* & les autres Peuples des éléments, qui sous le nom d'*enfants d'Eloïm*, sont distingués des *enfans des hommes*. De même, ce que le sage *Augustin* a eu la modestie de ne point décider touchant les poursuites, que ceux qu'on appelloit *Faunes* ou *Satyres*, faisoient aux Africaines de son temps est éclairci parce que je viens de dire du desir qu'ont tous les *habitants des éléments* de s'allier aux *hommes*, comme du seul moyen de parvenir à l'immortalité qu'ils n'ont pas. Nos *Sages* n'ont garde d'imputer à l'amour des femmes la chûte des premiers *Anges*, non plus que de soumettre assez les hommes à la puissance du démon, pour lui attribuer toutes les aventures des *Nymphes* & des *Silphes*, dont tous les Historiens sont remplis. Il n'y eut jamais rien de criminel en tout cela : c'étoient des *Silphes* qui cherchoient à devenir immortels. Leurs innocentes poursuites, bien loin de scandaliser les Philosophes, nous ont paru

„ des, le Monde n'eût pas eu la honte
„ de se voir rempli d'hommes si im-
„ parfaits, qu'ils peuvent passer pour
„ des monstres auprès des enfants des
„ Philosophes.... Etes-vous du nombre
„ de ceux qui ont là simplicité de pren-
„ dre l'Histoire de la pomme à la let-
„ tre? Ha! sachez que la Langue Sainte
„ use de ces innocentes métaphores,
„ pour éloigner de nous les idées peu
„ honnêtes d'une action qui a causé tous
„ les malheurs du genre humain. Ainsi
„ quand Salomon disoit? *Je veux*
„ *monter sur la palme, & j'en veux*
„ *cueillir les fruits*, il avoit bien un
„ autre appétit que de manger des
„ dattes (1). „

C'est pour satisfaire à cet appétit, mon cher ben Kiber, qu'il faut que vous vous déterminiez bientôt à vous unir par de saints nœuds à quelque esprit élémentaire. Car vous ne sauriez être reçu au nombre des Sages, & vouloir encore tenir par un commerce criminel avec un sexe qui a causé tous les maux dont le genre humain est accablé. Les enfants que vous auriez d'une

(1) La même, *Entretien* IV. *pag.* 84. 85.

femme,

femme, feroient conçus par la volonté de la chair, & non pas par la volonté de Dieu, & cette façon d'engendrer est si contraire à la sagesse & à la vertu, que les Payens qui n'ont été éclairés que par les foibles lumieres d'une raison offusquée par les ténebres du Paganisme, ont connu qu'il étoit impossible que la Divinité eût créé des hommes pour se multiplier par le secours des femmes. Ils ont compris qu'il falloit qu'il fût arrêté dans l'ordre des générations, quelque dérangement causé par les fautes des premiers humains.

Platon (1) a prétendu qu'au commencement du Monde les hommes étoient mâles & femelles tout à la fois; qu'ils avoient deux visages, quatre bras, quatre pieds, &c. mais que s'étant énorgueillis de leur force, les Dieux résolus de les en punir, les avoient partagés en deux, & séparé le mâle d'avec la femelle. Il arriva de là que lorsque les différentes parties séparées venoient à se rencontrer, elles s'embrassoient & se serroient si étroitement, qu'elles se

[1] Plato, in Convivio.

laissoient mourir de faim & de soif, plutôt que de se quitter. Les Dieux touchés de pitié, changerent ces embrassements mortels en caresses agréables, mais passageres; c'est-là l'origine & le fondement de l'amour naturel.

Vous voyez, mon cher Fils, qu'un Philosophe Payen, qui n'avoit qu'une très-légere connoissance des mysteres de la Sainte Cabale, a néanmoins compris qu'il étoit impossible qu'un commerce aussi honteux que celui-là, n'eût pas une origine flétrissante. Il a cherché à la développer; mais c'étoit un secret au-dessus de ses foibles lumieres, & qui n'est révélé qu'aux Cabalistes, les seuls vrais Sages.

Plusieurs Auteurs ont paru être à peu près dans les mêmes sentiments que Platon. Dans ces derniers temps, un mélancolique agréable, qui avoit quelque légere teinture de la Cabale, s'est plaint fort plaisamment du malheur où la nécessité réduisoit les hommes à cet égard. „ Pourquoi, *dit-il*, ne pouvons-„ nous multiplier comme les plantes? „ Et par quelle dure nécessité sommes-„ nous obligés de ne pouvoir procréer

„ des enfants que d'une maniere aussi
„ sotte & aussi impertinente que celle
„ qui est en usage, que pourroit-on
„ imaginer d'aussi contraire au carac-
„ tere de l'homme sage, ou qui avilisse
„ autant la grandeur de notre ame? Et
„ est-il quelque honte égale à celle
„ qu'on ressent, lorsqu'après avoir con-
„ tenté sa passion, on réfléchit sur son
„ ridicule & sa brutalité (1)? „

Faites attention, mon cher ben Kiber, aux dernieres paroles de cet Auteur; elles sont capables de donner de l'horreur pour cet odieux commerce à quiconque n'a point encore entiérement perdu l'idée de la grandeur de l'ame humaine. En effet, n'est-ce point l'avilir, que de la faire servir d'instrument aux actions les plus ridicules & les plus méprisables?

Les *Augustin*, les *Jérôme*, les *Ambroise* & divers autres, connoissoient

[1] *Mihi satis placeret, si nobis etiam arborum more citra conjunctionem procreare liceat... Nihil profecto ineptius est, aut viro sapiente indignius, nihil quod mentis celsitudinem turpius dejiciat, quam si animo jam deferbente reputet, quam insigniter inepserit.* Thom. Browne, Religio Medici, Part. II. *Sect.* IX.

aussi parfaitement que cet Auteur moderne, combien ce commerce étoit immodeste & indigne d'un homme sage; & si l'on en eût voulu croire ces hommes saints & pieux, on se fût bientôt désabusé de ces unions criminelles. Ceux qui ont écrit contre ces savants Docteurs, & qui leur ont reproché que leurs sentiments nuisoient au bien de la Société, ont été de francs ignorants, qui ne savoient point que ces illustres Ecrivains ne se déclaroient si vivement contre le mariage, que parce qu'ils connoissoient les mysteres les plus cachés de la Cabale, & qu'après avoir désabusé les hommes du commerce des femmes, ils prétendoient leur faire connoître le bonheur qui les attendoit dans l'amour & l'union des peuples élémentaires.

Si ce n'étoit pas-là le véritable but de ces grands Docteurs, il faudroit croire qu'ils ont quelquefois écrit les choses les plus absurdes. Car, si Dieu avoit voulu que les humains n'eussent point d'autre moyen pour se multiplier, que celui dont ils usent aujourd'hui, n'auroit-ce pas été non-seulement la

plus grande folie, mais même la plus criminelle rebellion du monde, que de décrier une union ordonnée & sanctifiée par la Divinité; une union, sans laquelle la Société seroit bientôt détruite; une union d'où dépend la gloire & le bonheur d'un Etat, le grand nombre de Citoyens faisant presque toujours la plus grande richesse des villes ? Lors donc que ces Peres ont assuré que la chasteté étoit la plus grande des vertus, ils ont entendu cette chasteté que Dieu ordonna lorsqu'il dit à Eve, *Allez & multipliez* ? c'est-à-dire, *Vous, Eve, allez & multipliez avec les esprits élémentaires mâles; & vous Adam, avec les femelles.*

Si ces saints Docteurs n'avoient parlé que de cette chasteté que les Moines feignent de pratiquer aujourd'hui, ils auroient soutenu une erreur, non-seulement ridicule, mais même très-nuisible, puisqu'il est certain que plus un homme est utile au bien public, & plus il est agréable à la Divinité. Or, il n'est rien, je ne dis pas de plus inutile, mais de plus à charge & de plus pernicieux à la Société civile, que des

milliers de fainéants, qui sous prétexte d'avoir fait vœu de chasteté, passent toute leur vie dans le fond de prétendues Maisons Religieuses, uniquement occupés à boire & à manger aux dépens d'une infinité d'idiots & d'imbécilles.

Je te salue, mon cher ben Kiber, en *Jabamiah* & par *Jabamiah*.

LETTRE V.

Astaroth, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE t'envoyai dans ma derniere Lettre, sage & savant Abukibak, le récit exact d'une conversation assez particuliere, dont j'avois été le témoin. Je me flatte qu'il aura pu t'amuser; & c'est dans cette espérance que je te communique aujourd'hui une dispute, arrivée entre le Jésuite MARIANA & l'Athée SPINOSA, deux damnés de très-grande distinction, & des plus étroitement resserrés dans nos prisons infernales. J'ai copié très-exactement leurs discours, tant afin que tu puisses mieux juger du

sujet de leur différend, que pour ne point affoiblir les raisons de l'un & de l'autre, en les rapportant dans des termes différents de ceux dont ils se sont servis.

Dialogue entre Spinosa *&* Mariana.

Spinosa.

Si vous voulez examiner d'un œil désintéressé les faits dont nous disputons, vous conviendrez que ma mémoire & mes ouvrages doivent être moins en horreur, que vous & vos écrits, à tous les gens de bien.

Mariana.

Vous vous trompez, si vous pensez qu'en me préférant à vous, je me laisse séduire par l'amour propre. J'ai toujours fait gloire, lorsque j'étois sur la terre, d'être sincere & cette excellente qualité m'a suivi dans les enfers.

Avant d'en venir aux actions qui ont causé notre réprobation & notre perte, examinons les vertus morales que nous avons eues? & vous verrez combien celles dont j'ai été doué étoient au-des-

sus des vôtres. L'orgueil & la vanité vous firent souhaiter les choses les plus contraires à votre honneur. Vous poussâtes la passion que vous aviez de transmettre votre nom à la postérité, jusques à souhaiter d'être déchiré & mis en pieces par le peuple, pourvu qu'une mort aussi cruelle pût vous assurer l'immortalité. Vous étiez si jaloux de la gloire de vos criminelles & absurdes opinions, que craignant de laisser entrevoir quelque doute qui pût les décréditer, vous ne voulûtes voir personne qui vous fût suspect. Lorsque vous fûtes à l'article de la mort, vous redoutiez tellement la présence de tout le monde, qu'un de vos amis vous ayant demandé si vous ne souhaiteriez point de parler à quelque Ecclésiastique, vous répondîtes que votre intention étoit de mourir tranquillement & sans dispute. Voilà certes une vanité bien peu digne d'un Philosophe ? Vous vous craigniez vous-même ; vous sentiez toute votre foiblesse, & cependant vous souhaitiez de persuader à ceux que vos Livres pernicieux avoient jettés dans l'erreur, que vous aviez joui en mourant d'une parfaite sécurité.

SPINOSA.

Je conviens de bonne-foi que j'ai été trop livré à la passion d'éterniser ma mémoire ; mais il vous sied très-peu de me reprocher d'avoir eu de la vanité. Personne n'a été plus atteint de ce vice que vous : votre orgueil étoit cent fois plus grand que le mien. Si j'étois prévenu en faveur de mes sentiments, du moins ne trouvois-je pas mauvais qu'on les examinât, & même qu'on les critiquât. Mais vous, vous pensiez que vos décisions étoient des oracles, aussi infaillibles que ceux de la Divinité, qu'il falloit croire aveuglément, sans oser les éclaircir qu'autant que vous l'aviez jugé à propos. Dom Pedro Mantuano, Secretaire du Connétable de Castille, ayant publié une *Critique* de votre *Histoire d'Espagne*, & Thomas Tamaïo de Varga, ayant répondu à cet Auteur pour vous justifier des fautes qu'il vous imputoit, vous ne voulûtes jamais voir ni l'Ouvrage de votre critique, ni celui de votre Apologiste, comme si ces deux Ecrivains avoient également été criminels, l'un pour avoir osé trouver des défauts dans vos Ecrits, & l'autre pour

avoir été assez hardi pour se croire digne de soutenir vos intérêts. Après une conduite aussi altiere & aussi dédaigneuse, n'avez-vous pas bonne grace de m'accuser d'avoir eu de la vanité ? Et quand je n'aurois point une époque aussi décisive à vous rappeller, avez-vous oublié que vous étiez Espagnol & Jésuite ? En vérité, lorsque je vous entends vous vanter de votre humilité, il me semble que j'écoute Sardanapale faisant l'éloge de sa tempérance & de sa chasteté.

MARIANA.

Au moins ne me refuserez-vous pas d'avoir possédé cette derniere vertu dans le degré le plus éminent. Pendant quatre-vingt-dix ans que j'ai vécu, je ne me suis jamais souillé par aucune impureté : aussi mes Confreres ont-ils répandu dans le Public, qu'après ma mort la Divinité avoit permis qu'on apperçût en moi les marques visibles de ma continence. Je m'étonne que n'étant mort que plusieurs années après moi, vous ignoriez ce qu'a publié là-dessus mon Confrere Alegambe. „ Il y a apparen„ ce, *dit-il*, que la chasteté de Ma-

„ riana fut cauſe qu'après ſa mort ſes „ mains ſe trouverent auſſi ſouples & „ auſſi maniables, que s'il eût été en- „ core en vie (1) „. Vous voyez que peu s'en faut qu'on ne m'ait regardé dans l'autre monde comme un ſaint perſonnage, digne d'être canoniſé.

SPINOSA.

La preuve que vous me donnez-là de votre chaſteté, me paroît aſſez mauvaiſe : ſi je n'en avois aucune autre aſſurance que celle du miracle qu'ont publié vos Confreres les Jéſuites, vous me permettriez d'en douter. Eſt-il ſurprenant qu'ils ayent tâché de vous placer au rang des Bienheureux ? Ils ne vous ont voulu rendre par-là que le même ſervice qu'ils avoient déja rendu à votre confrere Guignard. Si je ne ſavois donc pas d'ailleurs que vous avez eu réellement des mœurs fort bien réglées; les contes fabuleux de votre Pere Alegambe ne ſerviroient qu'à vous décrier dans mon eſprit. Je ſoupçonnerois qu'il

(1) *Caſtitatis Cultor ſtudioſiſſimus, cujus aliquis effectus eſſe potuerit, quòd mortuo manus fuerint tam tractabiles, ac ſi viveret.* Alegambe, Biblioth. Scriptor. Soc. Jeſu, pag. 258.

falloit que vous fussiez peu chaste ; puisqu'on prenoit dans la Société des précautions contre les reproches qu'on pouvoit vous faire, & qu'on se munissoit du sécours d'un miracle pour les détruire.

Mais quel avantage votre chasteté peut-elle vons donner sur moi ? Mes mœurs ont été aussi pures que les vôtres: mes plus grands ennemis en conviennent. Un Philosophe qui ne me flattoit guere, & qui a ruiné & détruit de fond en comble mon systême, m'a donné des éloges qui valent bien (le miracle de la souplesse des mains à part) ceux que vous a prodigués votre Confrere Alegambe. „ Spinosa, dit ce Philosophe (1) „ ne juroit jamais. Il ne parloit jamais „ irrévéremment de la Majesté Divine. „ Il assistoit quelquefois aux Prédica„ tions, & il exhortoit même les au„ tres à être assidus aux Temples. Il ne „ se soucioit ni de vin, ni de bonne che„ re, ni d'argent. Ce qu'il donnoit à „ son hôte, qui étoit un Peintre de la „ Haye, étoit une somme bien modi-

[1] Bayle, Diction. Hist. & Critique, *Article* SPINOSA.

que. Il ne ſongeoit qu'à l'étude, & il
» y paſſoit la meilleure partie de la nuit.
» Sa vie étoit celle d'un Solitaire.

Prenez garde que rien n'a obligé ce Philoſophe à flatter mon portrait. Nous n'avions eu aucune liaiſon enſemble. Il ne pouvoit eſpérer aucune récompenſe des louanges qu'il me donnoit; mais votre confrere Alégambe, en élevant juſqu'au Ciel la pureté de vos mœurs, contentoit l'orgueil d'une Compagnie dont vous aviez été un des principaux Membres.

MARIANA.

Il y a toujours cette différence entre vous & moi, que la pureté de vos mœurs, & les années que vous avez employées dans la retraite, n'ont ſervi qu'à donner plus de force à vos pernicieux ſentiments. Votre inutile vertu a ſéduit plus aiſément ceux qui embraſſoient vos opinions; au lieu que mes travaux ont été utiles à ma Patrie. Voyant que l'Eſpagne ſeroit un jour ruinée par les changements qui ſe faiſoient dans les monnoies, je compoſai un Ouvrage dans lequel je montrai les fraudes & les voleries que commet-

toient ceux qui étoient chargés de l'administration des Finances. Je prévoyois bien que mon zele m'attireroit des affaires fâcheuses ; mais le bien public l'emporta sur mon intérêt personnel, je n'en publiai pas moins mon Livre ; & je fus mis en prison pendant toute une année.

SPINOSA.

Il n'a pas tenu à moi que je ne rendisse à tous les Juifs de la Hollande un service incomparablement plus essentiel que celui pour lequel vous fûtes si mal récompensé. Je voulus les désabuser de leurs erreurs. Je condamnai leur superstition, & mes soins eurent des suites beaucoup plus dangereuses que celles qu'eurent les vôtres. Un soir en sortant de la Sinagogue, un Juif me donna un coup de couteau, par un effet de ce zele furieux qu'enflamme d'ordinaire la superstition : & vous voyez que je risquai beaucoup plus que vous, pour avoir voulu être plus utile à mes Concitoyens.

MARIANA.

Il est vrai que vous étiez animé d'un admirable zele, & qu'en les désabusant

de leur superstition, vous vouliez leur inspirer de fort pieux sentiments. Le beau service que vous leur rendiez de les délivrer de la superstition, pour les précipiter dans l'Athéïsme! Le systême que vous en avez établi, tant dans votre *Tractatus Theologico Politicus*, que dans vos *Opera Posthuma*, est une preuve évidente de l'excellence de votre doctrine.

SPINOSA.

Je conviens qu'elle est exécrable, & j'en connois à présent toute la fausseté. Heureux! si lorsque j'étois en vie, j'eusse pu voir clairement une vérité dont les maux que je souffre me convainquent sans cesse! Mais enfin, cette Doctrine que vous me reprochez si fort, a pourtant fait beaucoup moins de mal sur la terre, que celle que vous avez enseignée dans votre Livre de l'*Institution des Rois* (1). Mes Ouvrages n'ont été lus que par quelques Savants, qui savoient à quoi s'en tenir sur leur croyance; & je suis bien assuré qu'aucun d'eux ne s'est déterminé sur le choix de sa religion par la lecture de mon Livre. Je

[1] *De Rege & Regis Institutione*.

veux bien cependant avouer que mes opinions ont pu égarer plusieurs personnes; mais leurs égarements ont-ils causé à la Société civile les malheurs dont votre pernicieux systême l'a accablée? Dans quelles infortunes l'affreuse maxime qu'il est permis d'assassiner un Roi Hérétique ou Tyran, n'a-t-elle pas plongé la France? On a imputé à l'éloge que vous avez osé faire du meurtrier de Henri III. le parricide de son successeur. Le Parlement de Paris a fait brûler votre Livre par la main du bourreau, & vous êtes regardé parmi tous les gens d'honneur, comme un de ces monstres exécrables que Dieu fait naître de temps en temps pour le malheur du genre humain. Lorsqu'un bon François entend prononcer votre nom, & qu'il se souvient que vos affreuses maximes, priverent autrefois sa Patrie du plus grand, du plus glorieux & du plus invincible des Rois, il frémit & déteste le jour qui vous fit naître. Pensez-vous que j'inspire la même horreur? En ce cas, vous vous tromperiez fort. L'on parle de moi sur la terre de la même maniere que de Lucrece: on condamne mes

mes sentiments; mais on loue mon génie, ma grandeur & ma probité.

MARIANA.

Il faut que ceux qui donnent des louanges à votre esprit, soient, ou des ignorants, ou des gens qui n'ont jamais lu vos Ouvrages. Est-il rien d'aussi absurde que votre systême? Vous supposez que la matiere (1) étant infinie, est Dieu elle-même; qu'elle est animée, & qu'ainsi que nos corps sont des portioncules de la matiere, notre ame est une petite partie de l'ame de l'Univers. Combien de contrariétés ne s'ensuit-il pas d'une opinion aussi fausse? Vous n'admettez qu'une seule substance, & par vos principes il faut nécessairement qu'il y en ait autant de différentes, qu'il y a de différentes personnes; car la

(1) *Revocandum nobis in memoriam est id, quod supra ostendimus; nempe, quod quicquid ab infinito intellectu percipi potest, tanquam substantiæ essentiam continens, id omne ad unicam tantum substantiam pertinet; & consequenter quod substantia cogitans, & substantia extensa, una eademque substantia est, quæ jam sub hac, jam sub illo attributo comprehenditur: sic etiam modus extensionis & idea illius modi, una eademque res est, sed duobus modis expressa.* Bened. Spinos. opera posthuma, Ethices part. 2. de Mente, *pag.* 40, Edit. *in-quarto.*

ſubſtance ne ſauroit exiſter ſans modification. Or, par-tout où il y a pluſieurs modifications diverſes, il faut néceſſairement qu'il y ait pluſieurs ſubſtances diverſes. Vous ne ſauriez nier cela, & dire que la même ſubſtance forme ces modifications, qu'en ſoutenant qu'une ſubſtance aimante, & une ſubſtance haiſſante ne different point entr'elles; en ſorte que moi Mariana, & vous Spinoſa, n'étant qu'une même ſubſtance, vous avez part également au crime que j'ai commis en compoſant mon Livre *de Regis Inſtitutione*, puiſque nous ne ſommes point réellement diſtincts, que nous ſommes une ſeule ſubſtance, & auſſi intimement unis enſemble que votre pied & votre main; ne différant que par un peu plus d'éloignement, & par une autre modification. En vérité, il faut bien avoir envie de donner des louanges, pour en accorder à des opinions auſſi inſenſées.

SPINOSA.

J'avoue qu'il ſe rencontre dans mon ſyſtême des difficultés inſurmontables, & j'ai été obligé, pour les diminuer aux yeux de mes Diſciples, de ſuppoſer

plusieurs principes évidemment faux. Je puis excuser les travers où j'ai donnés, par l'invincible nécessité qui semble m'y avoir conduit. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on sait qu'un Philosophe est pardonnable de se laisser séduire par l'esprit systématique. Mais vous, par quelle raison, dans un Livre où rien ne vous forçoit à extravaguer, où vous étiez le maître de raisonner toujours sur des idées claires & distinctes, avez-vous fait des raisonnements cent fois plus pitoyable que ceux que vous me reprochez ? Comment vous êtes-vous assez oublié, après avoir posé ce principe affreux, que ceux qui conspirent contre un Prince hérétique & qui trouble la religion, s'ils sont assez heureux pour réussir dans leur entreprise, doivent être regardés comme des Héros, & s'ils y succombent, comme des victimes agréables à Dieu & aux hommes (1)? comment, dis-je, après avoir posé un principe aussi détestable, affectez-

(1) *Quod si evaserint, instar magnorum Heroum in omni vita suspiciuntur. Si secùs accidat, grata Superis, grata hominibus, hostia cadunt.* Mariana de Rege & Regis Institutione, *pag.* 48.

vous d'avoir une grande délicatesse sur la maniere dont il faut empoisonner les Rois ? Vous ne vouliez point qu'on s'en défît par le moyen d'un poison mêlé dans les aliments, parce que vous regardez comme une chose contraire au Christianisme qu'on soit cause qu'un homme en mangeant se donne la mort lui-même ; mais vous permettiez qu'on l'empoisonnât, en mettant du poison dans la selle de son cheval, ou bien sur ses habits (1). En vérité voilà un plaisant scrupule. Et après avoir parlé d'une maniere aussi impertinente, n'avez-vous pas bonne grace de me reprocher mes contradictions ?

Si ces conversations infernales peuvent te plaire, sage & savant Abukibak, j'aurai soin de te faire part de celles qui me paroîtront les plus intéressantes.

Je te salue, cher Abukibak, en *Belsebut*, & par *Belsebut*.

[1] *Hoc tamen temperamento uti, in hac quidem Disputatione licebit ; si non ipse qui perimitur venenum haurire cogitur, quo intimis medullis concepto pereat ; sed exterius ab alio adhibeatur, nihil adjuvante eo qui perimendus est ; nimirum cum tanta vis est veneni, ut sellâ aut veste delibutâ vim interficiendi habeat.* Mariana, *ibid. pag.* 67.

LETTRE VI.

La Cabaliste Abukibak, *à son Disciple* ben Kiber.

JE vous pressai dans ma derniere Lettre, mon cher ben Kiber, de vous déterminer sur le choix de l'esprit élémentaire auquel vous vouliez vous unir par de Saints nœuds. Je vous fis connoître tous les biens que vous procureroit cette union; mais je ne vous parlai point du profond secret qu'on est obligé de garder sur tout ce qui regarde les mysteres de la Cabale, & principalement sur la possession de la belle Sylphide, ou de la charmante Nymphe dont on a gagné le cœur.

Il faut que vous sachiez, mon cher Enfant, que le silence est une des principales qualités du Sage. Si vous veniez jamais à découvrir ce que vous êtes obligé de cacher éternellement aux yeux du vulgaire, votre indiscrétion seroit rigoureusement punie, & vous coûteroit peut-être la vie.

La Divinité ne souffre point que les

profanes & les ignorants ayent aucune connoissance des mysteres de la Cabale. Le sage Raimond Lulle nous assure qu'un Ange a souvent tordu le cou à des Philosophes indiscrets ; & avant que ce grand-homme eût donné cette instruction utile à ceux qui pourroient avoir quelque démangeaison de se vanter de leurs bonnes-fortunes, plusieurs illustres Anciens avoient fait connoître par des allégories que la punition suivoit de près l'indiscrétion & le babil.

Homere, un de nos savants Cabalistes, nous apprend quel fut le triste sort d'Anchise, pour avoir révélé la bonne fortune qu'il avoit eue avec une Nymphe. Car vous devez savoir, mon cher Fils, que tous ces esprits aëriens, auxquels les Payens aveuglés accordoient le titre de *Dieux* & de *Déesses*, étoient ces mêmes *Sylphes*, *Gnomes*, *Salamandres* & *Ondains*, que vous connoissez aujourd'hui n'être que de simples Créatures. Le sage Homere, instruit de ces choses aussi parfaitement que vous, n'avoit garde de les publier. Cependant voulant exhorter les Sages à la discrétion, il raconta l'aventure d'Anchise & de la

Nymphe qui l'aima, sous le nom d'une de ces Déesses imaginaires du Paganisme.

Ce Prince Troyen plut si fort à une Citoyenne des ondes, qu'elle lui déclara son amour, & lui accorda ses faveurs les plus précieuses. Elle l'avertit bien de ne se vanter jamais de sa bonne fortune, & l'assura que son indiscrétion attireroit sur lui la foudre de Jupiter (1). Mais ce Prince, malgré cet avis salutaire, n'eut point assez de force pour garder le secret; & en vrai petit-maître François, qui ne fait cas des faveurs d'une belle qu'autant qu'il en peut faire parade, il déclara follement à quelques-uns de ses amis ce qu'il auroit dû cacher avec tant de soin. Son crime ne demeura pas long-temps impuni. L'esprit exécuteur, armé d'un glaive de feu, alloit lui ôter la vie; mais la Nymphe, touchée du malheur d'un amant qu'elle avoit tendrement aimé, retint son bras,

(1) *Si verò rem declaraveris, & te jactaveris amenti animo.*
In amore mistum esse cum benè coronatâ Cytherea: Jupiter te iratus feriet ardenti fulmine.

Homer. *in* Hymno Veneris.

& détourna le coup. Cependant l'ardeur du glaive ardent rendit foible & débile ce Prince indiscret, & il passa le reste de sa vie dans une langueur causée par la perte de son humide radical, que la violence du feu avoit à demi consumé.

Virgile, aussi grand Cabaliste qu'Homere, a de même élégament décrit cette Histoire, & l'a enveloppée, ainsi que le Poëte Grec, d'une prudente obscurité, qui ne laisse qu'au vrai Sage la liberté d'en connoître toutes les particularités (1).

Scaron, qui n'étoit qu'un étourdi, & qui ne connoissoit de la Cabale que ce qu'il en avoit appris dans quelques méchantes rapsodies, a voulu faire voir qu'il n'ignoroit pas les particularités les plus secrettes de cette Histoire.

[1] *Me si Cælicolæ voluissent ducere vitam,*
Has mihi servassent sedes; satis una superque
Vidimus excidia, & captæ superavimus urbi;
Sic, ô, sic positum affati discedite corpus:
Ipse manu mortem inveniam; miserebitur hostis
Exuviasque petet: facilis jactura sepulcri est.
Jam pridem invisus Divis, & inutilis annos
Demoror, ex quo me Divûm Pater, atque Hominum Rex,
Fulminis afflavit ventis, & contigit igni.
Virgil. Æneid. *Lib.* II, *Vers.* 601.

Il les a donc inférées dans sa traduction burlesque de l'*Enéide*, & cela d'une maniere d'autant plus impertinente, qu'il veut se donner un air de Cabaliste par une discrétion très-mal placée, & qu'il n'affecte qu'après avoir publié tout ce qu'il savoit. Voici ce qu'il fait dire à Anchise,

Viel cassé, malpropre à la guerre,
Je ne sers de rien sur la terre;
Spectre, qui n'ai plus que la voix
Je suis un inutile poids;
Depuis le temps que de son foudre
Jupin me voulut mettre en poudre,
Depuis le temps qu'il m'effraïa
Ce grand Dieu, qui me giboïa
Par une vengeance secrette.
Mais, je suis personne discrette,
Je n'en dirai point le sujet.
Suffit que j'aurois eu mon fait,
Sans Vénus qui sauva ma vie [1].

Vous voyez bien, mon cher ben Kiber, que cet étourdi de Scaron a cru faire quelque chose de beau, en publiant ce que Virgile & Homere ont jugé à propos de ne dire qu'à demi mot: car ces deux derniers vers,

Suffit que j'aurois eu mon fait,
Sans Vénus, qui sauva ma vie.

[1] Scaron, Virgile travesti, *Liv.* II.

contiennent tout le myſtere de l'épée flamboyante, dont je vous ai parlé & dont Anchiſe ne fut garanti que par le ſecours de ſa chere Nymphe.

Ovide fut autrefois encore plus indiſcret que Scaron; mais il en fut ſévérement puni. Ayant ſurpris l'Empereur Auguſte avec la Sylphide Hehugaſte, & cette belle n'ayant pu diſparoître aſſez ſubitement pour n'être pas apperçue, il eut l'imprudence de révéler un ſecret qu'il eût dû ſoigneuſement cacher: l'Empereur, piqué de ſon indiſcrétion, l'exila dans des climats Barbares. Les Ecrivains modernes, qui ont ignoré toutes ces particularités, ont inventé une fable abſurde pour expliquer les cauſes de cet exil. Ils ont débité que ce Poëte fut relégué à Tomès, pour avoir ſurpris Auguſte en flagrant délit avec ſa propre fille; mais ſi cela fût véritablement arrivé, l'Empereur n'auroit-il pas fait ôter la vie à Ovide, pour enſevelir dans un éternel ſilence l'action infâme qu'il pouvoit faire connoître? L'auroit-il banni de ſa Cour, pour le forcer par le chagrin que cette punition devoit lui cauſer, à publier ce qu'il n'avoit aupa-

l'avant confié qu'à quelques amis ? Y a-t-il apparence qu'Ovide, qui prioit sans cesse Auguste de lui accorder son retour, lui eût rappellé dans presque tous ses Ouvrages la cause de son bannissement, qui auroit dû être bien odieuse à cet Empereur ? Cependant il dit en trente différents endroits qu'il n'est exilé que pour avoir trop vû. Il proteste à Auguste qu'il ne veut point lui rappeller un souvenir fâcheux (1). Se fût-il servi de ces termes, s'il eût voulu parler d'un inceste aussi exécrable que celui dont on prétend qu'il fut le témoin ?

Ce souvenir fâcheux, c'est la perte que l'Empereur fit de la Sylphide Hehugaste. Car elle fut si piquée de ce que ce Prince n'avoit pas donné d'assez bons ordres pour qu'on ne les surprît point dans leurs tendres embrassements, qu'elle ne voulut plus le revoir, & l'abandonna pour toujours. Quoique ce malheur eût infiniment aigri l'esprit de

(1) *Nam non sum tanti, ut renovem tua vulnera Cæsar;*
Quem nimio plus est indoluisse semel.
Ovid. Trist. *Lib.* II. *Vers.* 209.

l'Empereur contre Ovide, il ne put pas cependant se résoudre à le punir d'une faute qu'il n'avoit commise qu'involontairement & par mégarde ; il lui ordonna seulement, sous peine de son indignation, de garder le silence. Ovide obéit durant plusieurs années ; mais enfin il manqua à son devoir. Auguste, informé de son indiscrétion, sentit rallumer toute sa colere, & le bannit à jamais de sa présence.

Ovide nous apprend lui-même que sa punition n'a commencé que long-temps après son crime, & qu'il porte dans sa vieillesse la peine d'une faute de sa jeunesse (1). N'est-il pas ridicule après cela de soutenir qu'il fut banni pour avoir surpris Auguste dans un inceste avec sa fille ? Cet Empereur eût-il attendu plusieurs années à le punir de son imprudente témérité ?

Tel est, mon cher ben Kiber, l'aveuglement des Ecrivains modernes. Comme ils sont entiérement privés de la connoissance des mysteres de la Cabale, ils inventent les contes les plus absurdes,

[1] *Suppliciumu patitur non nova culpa novum.* Ovid. Trist. *Lib.* II. *Vers.* 140.

pour expliquer des choses dont nous connoissons les replis les plus cachés. Mais laissons ces ignorants dans leurs préventions, & songeons seulement à profiter des talents que la Divinité a bien voulu accorder aux Sages.

Vous devez sentir, mon cher fils, par ce que je viens de vous apprendre de la punition du Prince Troyen, & de l'indignation de la Sylphide Hehugaste envers Auguste, combien les Esprits élémentaires sont délicats sur ce qui regarde leur réputation. Si par hazard vous vous sentez quelque disposition à publier vos bonnes fortunes, & que semblable aux galants de profession qui ne recherchent les faveurs d'une femme que pour les raconter, vous ne crussiez être véritablement heureux qu'autant que l'Univers entier seroit instruit de votre bonheur, gardez-vous bien de vous unir avec aucun Esprit élémentaire : renoncez aux légeres & folâtres Sylphides, aux aimables Nymphes, aux charmantes Salamandres, aux graves & sérieuses Gnomides, & contentez-vous de vous attacher à la recherche des vérités Cabalistiques, sans vous

mettre au risque d'être puni sévérement pour une faute qu'on vous avoit recommandé d'éviter, & dont vous ne pourriez accuser que vous seul.

Combien croyez-vous, mon cher Kiber, qu'on trouvât à Paris d'hommes qui fussent assez réservés pour pouvoir être reçus au nombre des époux des Sylphides? Si l'on ne les cherchoit pas dans l'Etat Ecclésiastique, à peine en rencontreroit-on deux ou trois dans toute la France. L'homme de Robe est aujourd'hui aussi indiscret que l'Officier, & le Bourgeois que l'homme de Robe. Une vanité ridicule s'est emparée de tous les hommes : ils pensent n'être véritablement heureux en aimant, qu'autant que le Public est instruit de leurs bonnes fortunes. Le prix & la valeur d'une conquête s'apprécie par le nombre des gens qui connoissent la foiblesse de celle qu'on a vaincue. Combien y a-t'il de personnes à Paris, qui ne voudroient pas être aimées d'une belle personne, à condition qu'on ignorât qu'elles en seroient aimées?

Il est vrai, mon cher ben Kiber, que les Ecclésiastiques se sont jusques ici ga-

rantis d'une folie aussi ridicule. Le silence chez eux est le noeud d'une intrigue, soit que leur état demande de la discrétion, soit qu'ils profitent beaucoup de l'idée qu'ont les femmes de leur retenue. Ils sont en général très-capables de conduire secrettement une intrigue amoureuse. Aussi plusieurs Nymphes & Sylphides s'adressent elles à des Prélats, à des Prêtres & même à des Moines, plus volontiers qu'à de jeunes Seigneurs, beaucoup plus aimables que ces Ecclésiastiques, mais aussi beaucoup plus indiscrets. Elles ne s'accommodent néanmoins que très-rarement des Abbés, parce qu'ils ressemblent trop aux Petits-maîtres, & ne sont guere plus discrets.

D'ailleurs, ayant le cœur excessivement tendre, elles sont charmées de posséder entiérement celui de leurs amants : cela fait que la plupart d'entr'elles cherchent à s'unir à quelques riches Ecclésiastiques, chez qui elles prennent la forme de directrice de ménage, ou de surintendante de toute la maison. Sous cette figure empruntée elles y restent pendant toute leur vie.

la médisance la plus mordante ne pouvant trouver à redire qu'un Prélat ait une femme chez lui, pour avoir soin de mille choses qui n'entrent point dans le détail de celles qui concernent les hommes.

Mais comme le nombre des Prélats & des autres Ecclésiastiques du haut rang n'est pas fort considérable en comparaison de celui des Esprits élémentaires, les Sylphides & les Nymphes, pour ne se point priver des avantages qu'elles peuvent recevoir en s'alliant avec le bas Clergé, se placent souvent dans les maisons des Curés, des Vicaires & des autres simples Prêtres, sous le nom de leurs sœurs, de leurs nieces & de leurs cousines; & cachant ainsi aux yeux du vulgaire ignorant leurs chastes amours sous le voile d'une parenté simulée, elles travaillent fort tranquillement & avec beaucoup d'efficacité à se rendre immortelles.

Les Démons qui ne sauroient souffrir le bonheur de ces Esprits élémentaires, & qui leur envient l'avantage de jouir d'une éternité bienheureuse, ont fait tout ce qu'ils ont pu pour s'op-

poser à ces sortes d'unions ; c'est dans cette vue que dans ces derniers temps ils ont suscité tant d'Hérétiques, qui ont vivement déclamé contre le concubinage des Prêtres, & soutenu qu'il leur étoit permis de se marier. Ces Esprits méchants & impurs espéroient par-là de les engager à s'unir par des nœuds indissolubles avec les femmes, & frustrer ainsi les Sylphides & les Nymphes d'obtenir l'immortalité par leur commerce avec des Ecclésiastiques. Mais heureusement pour les Peuples élémentaires, les clameurs outrées de ces Hérétiques n'ont point été écoutées, ni leurs pernicieux conseils suivis : & ces Peuples n'ont rien perdu des justes droits qu'ils ont acquis sur le haut & le bas Clergé.

Faites usage, mon cher ben Kiber, de toutes les vérités que je vous révele, & gardez-vous bien d'en abuser.

Dans cette espérance, je vous salue cordialement en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



LELTRE VII.

L'Ondin Kacuka , *au sage Cabaliste* Abukibak.

IL est survenu, sage & savant Abukibak, un différend dans nos humides retraites, qui y partage actuellement tous les esprits. Le Conseil suprême des Ondins n'a pu encore en décider : & je t'écris de la part de nos Puissances souveraines, pour te prier de vouloir bien les assister de tes avis dans le jugement d'une cause tout-à-fait singuliere. Je vais t'expliquer de quoi il s'agit, le plus succinctement qu'il me sera possible.

Une ancienne Philosophe Payenne nommée *Hipparkia*, qui pendant sa vie avoit embrassé la Secte des Cyniques, a été condamnée à rester jusqu'au grand Jugement dans nos demeures aquatiques, & à y boire par jour trente-deux pintes de Thé élémentaire, pour rafraîchir cette ardeur immodérée qui la dévoroit lorsqu'elle étoit sur la terre, & qui lui faisoit impudemment braver

les plus simples regles de la pudeur. Une Courtisanne Egyptienne, nommée M... morte il y a plus de douze cents ans, & que les P.... ont mise assez mal-à-propos au rang des Saintes, a été condamnée à la même peine que la Philosophe Payenne, & pour le même espace de temps.

Ces deux femmes avoient vécu fort tranquillement au fond de l'Océan: elles s'y étoient même fait aimer de tous les Ondins. *Hipparkia*, par ses discours philosophiques avoit gagné l'estime de plusieurs Ondins, & *M*..., par les récits plaisants de ses aventures passées, s'étoit acquis un nombre considérable d'amis. Mais il y a quelques jours qu'une cabane étant devenue vacante par le départ d'un Ondin qui est allé habiter dans le Pont-Euxin, ces deux femmes voulurent obtenir ce logement, & eurent sur cela une dispute très-vive, chacune prétendant devoir l'emporter sur sa concurrente. Elles firent agir leurs amis auprès des Magistrats pour obtenir la préférence. Comme elles sont condamnées à une semblable pénitence, les Juges ne surent à quoi

se déterminer, l'ordre & la regle dans l'Empire des Ondins voulant que, lorsqu'il survient quelque différend entre les Ames, ce soient celles dont les pénitences soient les moins rigoureuses, qui obtiennent ce qu'elles demandent. Ils prirent enfin le parti d'ordonner que la Philosophe Grecque, & la Courtisanne Egyptienne plaideroient chacune leur cause, & que celle qui prouveroit avoir laissé dans le monde une plus haute idée de sa réputation, jouiroit de la cabane.

En vertu de cet Arrêt provisionnel, *M....* parla la premiere. Est-il permis, dit-elle, hauts & fluides Ondins, qu'une Grecque, dont les débauches ont étonné les hommes les plus criminels, ose comparer ses moeurs avec celles d'une femme, dont le nom & la vie se trouvent dans la *Légende*? Il est vrai que pendant quelque temps j'ai été livrée à l'impudicité: mais quelle rigoureuse pénitence n'en ai-je pas faite dans les suites? Si vous ne voulez pas m'en croire, pouvez-vous refuser d'ajouter foi aux Historiens qui ont écrit ma vie? Ne certifient-ils pas qu'é-

tant allée à Jérusalem pour y faire le vilain métier que j'avois exercé dans Alexandrie, je me sentis poussée & conduite par force dans une Eglise, où j'apperçus une image de la Vierge; & que lui ayant demandé ce qu'il falloit que je fisse pour plaire à Dieu, cette image m'ordonna d'aller dans le désert: J'obéis: je me retirai dans une solitude; j'y vécus pendant quarante-sept ans, & j'y fus servie les trente derniers par les Anges. Il est vrai qu'ils n'eurent pas beaucoup de peine à faire ma cuisine, car je ne mangeai dans les dix-sept dernieres années de ma solitude, que deux pains d'une livre.

Voilà, hauts & fluides Ondins, ce que l'on a dit de moi après ma mort. Ces faits sont reçus de tous les gens pieux comme des vérités évidentes; & c'est sur leur authenticité que j'ai été placée au nombre des plus grandes Saintes. Ne croyez pas que ce ne soient que des Auteurs ordinaires qui aient pris soin d'illustrer ma mémoire: le Jésuite *Théophile Raynaud*, reconnu pour un Savant des plus illustres, l'a défendue avec beaucoup de vivacité contre ceux qui prétendoient la flétrir.

Après cela, n'est-il pas ridicule qu'*Hipparkia* veuille comparer sa réputation avec la mienne? Ignore-t-elle ce qu'on pense d'elle dans le monde? Souffrez, équitables Ondins, que je vous rappelle quelques circonstances de la vie de cette prétendue Philosophe. Etant jeune, elle feignit d'être fort éprise des charmes du Cynique *Cratès*, l'homme le plus laid & le plus malfait de la Grece. Ce fut en vain que ses parents firent ce qu'ils purent pour la détourner de choisir un tel époux, la liberté dont elle espéroit de jouir en vivant à la maniere des Cyniques, l'emporta sur toutes les représentations. Elle obtint enfin le consentement de sa famille, & montra dès le moment qu'elle eut donné la main à Cratès, plus de hardiesse & plus de fermeté dans les actions les plus infâmes, que Diogene n'en auroit pu témoigner lui-même. Son nouveau mari la conduisit sous le portique: & ce fut-là qu'il consomma son mariage. Sans un de ses amis, qui eut la charité de les couvrir de son manteau; le Public auroit eu la Comédie en entier: mais cela sans doute n'eût

pas fait rougir *Hipparkia* : elle ne connoissoit pas la honte, elle étoit plus faite au crime que ceux qui n'admettoient aucune Divinité. Se trouvant dans un repas chez Lisimacus avec l'Atée Théodore, il ne tint pas à elle qu'elle ne donnât avec lui une scene pareille à celle qu'elle avoit représentée sous le portique. Cet Athée eut plus de pudeur qu'elle ; car après avoir poussé les choses fort loin, il ne put se résoudre à les terminer aux yeux du Public.

Vous voyez, hauts & fluides Ondins, un échantillon de ce que les Auteurs de tous les temps ont écrit des moeurs d'*Hipparkia*. Elle mourut dans les sentiments où elle avoit vécu. Jugez si ayant tenu une pareille conduite, elle a bonne grace de vouloir s'égaler à une Sainte, qui tient une place distinguée dans le Bréviaire Romain.

Lorsque la Courtisane *M.....* eut cessé de parler, *Hipparkia* lui répondit avec un ri moqueur : vous ne vous plaindrez pas sans doute que je vous aïe interrompue dans le récit de vos louanges. Je vous avoue qu'il m'a beau-

coup amusé. mais vous devriez moins me reprocher d'avoir suivi les maximes des Cyniques; car il me paroît que sans être attachée à la Secte de ces Philosophes, vous les pratiquiez aussi authentiquement que moi. La *Légende*, qui fait mention de vos vertus, & dont vous vous glorifiez tant, nous apprend qu'ayant un jour passé dans un bateau une riviere, & n'ayant point d'argent pour payer les bateliers, vous leur offrites l'usage de vous-même pour les satisfaire.

Vous me direz peut-être qu'on n'est obligé d'acquitter ses dettes qu'avec les especes dont on est en possession; & que ne trouvant pas un sou dans votre bourse, vous pratiquâtes le proverbe qui dit, *qu'on doit payer en chair, lorsqu'on ne le fait point en argent*. Mais vous me permettrez de vous dire que je crois qu'il y avoit beaucoup plus d'avarice, que d'indigence dans votre procédé. Comment étoit-il possible qu'une aussi riche Dame que vous l'étiez, n'eût pas la moindre petite monnoie à sa disposition? Cela ne peut s'accorder avec ce que racontent vos

Historiens.

Historiens. Ils assurent que vous aviez plusieurs amants excessivement riches, qui vous combloient de présents. Vous ne sauriez disconvenir que lorsque vous sortîtes de cette Eglise où vous eûtes cette conversation avec une image qui vous donna de fort bons conseils, vous ne fussiez couverte de bijoux; car tous les Ecrivains de vos hauts faits assurent que vous déchirâtes vos plus beaux vêtements, que vous arrachâtes vos perles & vos diamants, & que vous les donnâtes aux pauvres. Hé quoi! une Dame aussi bien nippée n'avoit pas un sou dans sa poche! cela est incompréhensible. En tout cas, ne valloit-il pas mieux donner quelqu'un de vos bijoux à ces bateliers, que de recourir à l'offre que vous leur fîtes? Convenez de bonne foi que vous aimiez mieux user du privilege des Philosophes Cyniques, que de mettre la main à la bourse. La politique n'étoit pas mauvaise: je ne la condamne pas; & je sais qu'elle est aujourd'hui fort approuvée des filles d'Opéra. Mais je trouve seulement mauvais qu'après l'avoir assez heureu-

sement mise en pratique, vous la blâmiez avec tant de hauteur.

Je viens à présent à votre canonisation & à votre *Légende*, dont vous croyez que tous les gens pieux soient fort infatués. Il est vrai que dans un temps d'ignorance, où la superstition rendoit croyables les choses les plus extraordinaires, les Moines s'aviserent de vous faire canoniser. Vous fûtes donc alors placée au nombre des Saintes. Mais dans les suites, lorsque le bon sens & la raison recouvrerent leurs droits, on attaqua de tous côtés votre chere *Légende*. Les Savants s'en servirent pour autoriser les reproches sanglants qu'ils firent aux Papes, & vous servîtes plus d'une fois de prétexte aux Luthériens & aux Calvinistes, pour rejetter tout ce qu'on racontoit des Saintes de votre espece (1).

[1] *Vitas Sanctorum sic descripserunt Pontificii, quasi propositum eis fuisset eos deferre populo, & exsibilando proponere. Mariam Ægyptiaticam perhibent, cum non haberet unde Naulum solveret, voluisse facere Nautis corporis sui copiam, ut quod non habebat in are, lueret in corpore.* Petrus Molinæus; in Hiperaspiste advers. Silvestrum Petram Sanctam, pag. 46.

Je vous parle sincérement & sans passion. Votre réputation n'est guere mieux établie aujourd'hui que la mienne : on nous regarde chez les gens sensés à peu près sur le même pied. S'il avoit pris fantaisie à quelque Pape de me canoniser, je n'eusse guere pu servir de Patrone qu'aux femmes qui se figurent qu'en se mettant dans la classe des esprits forts, elles acquierent le droit de faire cocus leurs maris, sans qu'ils soient en droit de s'en plaindre : & quant à vous, ma chere Egyptienne, malgré votre *Légende*, il faut désormais que vous vous retranchiez à n'être invoquée que par quelques Comédiennes surannées, ou par quelques vieilles filles d'Opéra. Ce n'est pas-là un fort grand avantage, & votre réputation n'est pas à beaucoup près aussi brillante que vous vous l'imaginez. Pensez-vous qu'il ne me soit pas incomparablement plus flatteur de voir mon portrait dans le cabinet d'une savante, qu'à la ruelle du lit d'une antique pécheresse, qui ne vous invoque que par rapport à la conformité qu'elle a eue avec vous ? Elle vous place avec plaisir en Para-

dis, parce qu'elle eſpere qu'après s'ê-tre auſſi bien divertie que vous dans ce monde; elle aura auſſi avec vous le même bonheur dans l'autre.

Quant aux jeûnes imaginaires, que vos Hiſtoriens aſſurent avec beaucoup de confiance que vous obſervâtes dans le déſert, vous nous diſpenſerez bien d'y ajouter foi, auſſi-bien qu'aux Pages céleſtes par leſquels vous fûtes ſervie pendant trente ans, & aux deux lions, qui après votre mort vinrent creuſer une foſſe pour y enterrer votre corps. Ces Pages-là, tout Anges qu'ils étoient, n'étoient guere bien appris, & obſerverent bien peu les regles de la bienſéance envers vous, puiſqu'ayant aſſiſté à votre trépas, ils vous laiſſerent ſans vous inhumer à la merci des Brutes. Voilà, je l'avoue, des domeſtiques bien inſenſibles & bien peu attachés à leur maîtreſſe. Quoi! pendant trente années, ils ſont à vos gages, & dès que vous êtes morte, ils ne daignent pas vous rendre les honneurs funebres! Il faut en vérité que les ſerviteurs céleſtes ne ſoient guere compatiſſants, & ayent le cœur plus dur, non ſeulement que les plus vils eſclaves, mais même

que les bêtes féroces qui vous enterrerent.

Peut-être direz-vous que je n'ai point encore oublié mon ancienne maniere de plaisanter, & qu'il est aisé de voir que je mords comme une Cynique, ou plutôt comme l'animal même de qui ma Secte a tiré son nom. Vous en penserez tout ce qu'il vous plaira; mais de quelque façon que je dise les choses que je vous reproche, elles n'en sont pas moins véritables.

Te voilà présentement instruit, sage & savant Abukibak, des raisons réciproques de ces deux femmes pour autoriser leurs prétentions. Nos sages supérieurs n'ont point encore voulu décider leur différend, & tu les obligeras beaucoup de vouloir les aider de tes profondes lumieres.

Je te salue, sage & savant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



LETTRE VIII.

Le sage Oromasis, *au sage Cabaliste* Abukibak.

DÉpuis que j'ai reçu ta derniere Lettre, sage & savant Abukibak, j'ai parcouru comme tu le souhaitois, toutes les vastes régions aëriennes. Mes recherches ont été absolument inutiles : & je n'ai pu découvrir parmi les ames bienheureuses, qui, dégagées des liens du corps, vivent dans l'Empire des *Sylphes*, aucune de celles dont tu voudrois savoir la demeure. Il faut que tu ordonnes aux *Gnomes* & aux *Ondins* de t'informer de leur sort ; car eux seuls peuvent t'en apprendre des nouvelles. Je te jure, foi de *Sylphe*, qu'il n'y a parmi nous autres heureux habitants des airs, aucun esprit qui ait autrefois animé le corps d'un Procureur. A peine dans la perquisition exacte que j'en ai faite, ai-je trouvé quelques ames d'Avocats. Celles mêmes des Magistrats y sont en très-petit nombre ; & les gens qui pendant leur vie ont occupé des em-

plois de Judicature, sont rarement après leur mort assez purs pour venir habiter dans les airs, en attendant le grand jour où toutes les Créatures paroîtront au pied du trône du Souverain Juge de l'Univers, pour ouir l'Arrêt de leur bonheur ou de leur anéantissement.

Dans toutes les nouvelles régions que j'ai parcourues, lorsque je demandois aux ames que je rencontrois, s'il n'y en avoit point quelqu'une parmi elles qui eût animé le corps d'un Procureur, elles frémissoient toutes à ce nom, & paroissoient aussi indignées de ma demande, que si j'eusse profané le sacré mot Cabalistique *Nehmamiah*. Leur silence me tenoit lieu de réponse; & je perdois toute espérance de savoir la raison de leur indignation, lorsque je rencontrai l'ame d'un Magistrat, qui me parut moins surprise que les autres de ma question.

Les gens que vous cherchez, me dit-il, n'habitent point ce délicieux séjour. Ils ont leur demeure chez les *Gnomes* & les *Ondins*, au fond des mers, ou dans le centre de la terre. Vous ignorez sans doute quelle a été leur profession

pendant leur vie, puisque vous pensez qu'on puisse en trouver quelqu'un au nombre des heureux Citoyens des airs. Jamais Procureur n'est venu souiller la pureté de ces lieux par sa présence.

„ Vous me paroissez, répondis-je à
„ l'ame de ce Magistrat, beaucoup
„ moins superstitieuse que les ames aux-
„ quelles je me suis adressé jusqu'à pré-
„ sent. Il me sembloit qu'elles crussent
„ qu'il y avoit quelque crime à m'ap-
„ prendre ce que je leur demandois. Je
„ ne comprends point pourquoi elles
„ affectoient d'avoir plus d'horreur
„ pour les Procureurs, que vous ne pa-
„ roissez en avoir.

La raison, repliqua le Magistrat, qui me les rend moins odieux, c'est que je leur ai de grandes obligations, & que sans eux peut-être n'aurais-je point été digne après ma mort d'habiter dans l'Empire des airs. „ Ce que vous me di-
„ tes-là, repliquai-je, me paroît extraor-
„ dinaire. Comment pouvez-vous être
„ redevable de votre bonheur à d'aussi
„ méchantes gens qu'on les croit com-
„ munément? „ C'est, répondit l'ame, par les soins que j'ai pris de punir leurs

leurs friponneries, de m'oppoſer à leurs rapines, & de défendre la veuve & l'orphelin contre leurs ruſes & leurs malverſations.

Pendant trente ans que j'ai été Conſeiller au Parlement de Paris, ma plus grande & ma plus ſérieuſe occupation étoit de tâcher à découvrir les friponneries des Procureurs. Dès que je m'appercevois de quelqu'une, j'en faiſois punir l'auteur avec beaucoup de ſévérité. Il n'y avoit preſque aucun jour, où je ne trouvaſſe une ample matiere à exercer mon zele. La Juſtice Divine m'en a tenu compte, & en mourant mes fautes m'ont été pardonnées, en faveur de mon attention à châtier les Procureurs. Vous voyez donc que je ne dois point avoir horreur comme les autres ames, d'en entendre parler, puiſque s'il n'y en avoit jamais eu, je ne jouirois pas, ſelon toutes les apparences, du bonheur de vivre parmi les habitants de l'air.

Je veux, continua l'ame du Magiſtrat, vous apprendre ce qui m'arriva au ſortir de l'autre monde. Dès que je fus mort, mon ame s'éleva juſqu'à la région du feu. Là je trouvai deux An-

ges qui devoient me servir, l'un d'Avocat, & l'autre d'Accusateur. Le dernier élevant sa voix, commença à porter jusqu'au pied du trône du Souverain Juge toutes mes iniquités ; & quoiqu'il y eût encore des millions de lieues de l'endroit où j'étois à celui qu'habite la Divinité immense & suprême, il se fit aisément entendre à elle. Il prétendoit que je devois être privé de la compagnie des Citoyens de l'air, à cause des désordres de ma jeunesse. Il me reprochoit de m'être livré à des plaisirs criminels, de m'être plu pendant long-temps dans l'esclavage des femmes & de m'être abandonné à la colere, à la vanité & à la présomption. Sur ces accusations, je me comptois déja relégué parmi les *Gnomes*, ou tout au plus parmi les *Ondins*, lorsque mon Avocat prit ainsi ma défense. „ Il est vrai, dit-il, „ qu'il a été sujet à des foiblesses hu„ maines ; mais il les a réparées par les „ soins qu'il a pris dans l'administra„ tion de la Justice. Pendant le cours „ de sa Magistrature, il a fait punir „ quatre-vingt Procureurs, empêché „ la ruine de deux cents orphelins,

„ & de trois cents veuves. Que dis-je,
„ de trois cents veuves? d'un million de
„ personnes; Chaque Procureur dont
„ il a arrêté les malversations, eût pu
„ lui seul ruiner un Royaume entier.
„ Est-il rien de plus grand, de plus
„ sage, de plus utile, que de mettre
„ un frein à l'avarice insatiable des
„ fils avides de l'affreuse chicane? S'il
„ se trouvoit dans un Etat deux cents
„ Magistrats qui eussent cette atten-
„ tion, n'y verroit-on pas bientôt re-
„ naître un siecle d'or? Otez les Procu-
„ reurs du monde, vous en ôterez les
„ dissentions & les procès. Or n'est-ce
„ pas prendre un moyen certain pour
„ les détruire, que celui de les empê-
„ cher de voler? Un Magistrat, at-
„ tentif à punir leurs ruses, est lui seul
„ aussi utile, que trente Maréchaussées
„ vigilantes & actives. L'on peut venir
„ à bout d'assurer la tranquillité & la
„ liberté des grands chemins par une
„ exacte recherche des voleurs & des
„ assassins: mais on ne peut se flatter
„ de pouvoir établir la même sureté
„ dans les études des Procureurs. En
„ général, ces gens-là sont nés pour

„ être fripons : c'est-là leur caractere
„ indélébile. On est bien convaincu de
„ cette vérité sur la terre : & voici de
„ quelle maniere les apostropha le Pre-
„ mier Président d'un Parlement céle-
„ bre (1) „: Procureurs, tâchez de deve-
nir honnête-gens ; ou bien, si la chose
est impossible, efforcez-vous de friponner un peu moins. Donnez au moins à
vos parties le temps de respirer, & ne
les égorgez point. " Après les services
„ que l'ame de l'accusé a rendus à la
„ Justice, & le bon exemple qu'il a
„ donné aux autres Magistrats, peut-
„ on lui contester de jouir de la com-
„ pagnie des Habitants de l'air ?

Mon Avocat ayant cessé de parler, mon Accusateur voulut réfuter ce qu'on venoit de dire à mon avantage. Mais dans le même moment la Divinité fit entendre sa voix majestueuse. „ Que l'A-
„ me, dit-elle, presentée au pied de mon
„ Trône pour y entendre prononcer son
„ jugement, reste dans les airs. Ma clé-

(1) MARIN, Premier Président au Parlement de Provence. Ses bons mots & ses plaisanteries lui devinrent funestes, & lui firent ôter sa Charge.

„ mence lui pardonne ses fautes, en „ faveur des soins qu'elle a pris de défen- „ dre la Veuve, l'Orphelin, & tout le „ Public, contre les malversations & les „ pillages des Procureurs. Et je déclare „ que tous, les Magistrats, qui agiront „ ainsi que lui, trouveront en moi un „ Juge indulgent.

A ces mots, je me prosternai humblement pour adorer le Tout-Puissant, & lui rendre graces de sa bénignité. Après quoi, l'Ange qui m'avoit servi d'Avocat, me conduisit lui-même en ces heureux climats, où je resterai, ainsi que vous savez, jusques au grand jour, auquel la Divinité rappellera tous les Justes dans son sein.

Ce récit achevé, l'ame de ce sage & heureux Magistrat me conseilla de ne point continuer ma recherche, & s'envola à trois cents lieues de-là, pour aller voir celle du Chancelier de l'Hôpital avec laquelle elle étoit unie d'une très-étroite affection, qui tient, ainsi que tu le sais, sage & savant Abukibak, un rang très-distingué parmi les fortunés habitants de l'Empire des airs.

Je suis très-mortifié de n'avoir pu t'é-

éclaircir de ce que tu souhaitois d'apprendre. Tu pourrois peut-être en savoir des nouvelles par quelqu'*Ondin*, ou par quelque *Gnome*. Mais, à mon avis, tu feras mieux de t'adresser d'abord à quelque Diable. Car il y a toute apparence que des Ames aussi méchantes que celles des Procureurs, ne seroient point assez punies d'habiter au fond de la mer, ou au centre de la terre. L'enfer doit être leur véritable séjour. Une raison qui me le persuaderoit, c'est que les *Gnomes* étant les gardiens des riches métaux & des pierres précieuses, & les *Ondins* des richesses perdues par les mortels, les avares Procureurs trouveroient leurs demeures des séjours délicieux. Peut-être même y introduiroient-ils tôt ou tard l'affreuse chicane avec toutes ses suites, & se rendroient un jour les maîtres de tous leurs trésors.

Je te salue, sage & savant Abukibak, en *Jabamiah* & par *Jabamiah*.



LETTRE IX.

Le Sylphe Oromasis, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE me suis informé, sage & savant Abukibak, selon les ordres que tu m'avois donnés il y a quelque temps, des raisons qui déterminerent la Divinité à placer François I. Roi de France, parmi les heureux habitants de l'air. Pour satisfaire plus amplement ta curiosité, j'ai cru devoir m'adresser à ce Roi lui-même, personne ne pouvant mieux m'instruire des faits les plus intéressants, que les deux Anges avoient agités au pied du Trône de la Divinité lors de son Jugement.

Il me dit donc, que lorsqu'il comparut devant le Tout-Puissant pour ouir l'Arrêt de son sort, il crut pendant quelque temps qu'il seroit fort heureux, s'il n'étoit relégué que parmi les *Ondins*. Il craignit d'être condamné à rester dans les ténébreuses demeures des *Gnomes*, & connut alors, mais trop tard, combien la plupart des louanges qu'on lui

avoit données sur la terre, étoient fausses & ridicules. Le discours que prononça contre lui l'Ange accusateur, lui fit sentir pour la premiere fois bien des défauts, qui lui avoient été inconnus jusqu'alors : le portrait, qu'il traça de ses mœurs & de ses sentiments n'étant nullement fardé, lui fit connoître qu'il n'avoit plus affaire avec des Courtisans flatteurs, toujours prêts à déïfier les vices des Grands & des Souverains.

Vous devez être renvoyé dans le sein de la terre, lui disoit cet Ange accusateur, & cela par toutes les raisons qui doivent faire punir un Prince, peu soigneux du bonheur & de la tranquillité de ses peuples. Vous n'avez jamais eu assez de force & de courage pour vous conduire par vous-même: vous avez été livré pendant toute votre vie aux pernicieux conseils de vos Favoris & de vos Maîtresses, & quelles sotises ne vous a point fait faire votre Duchesse d'*Etampes* ! Elle donnoit des avis secrets à Charles-Quint, votre ennemi & votre rival de gloire, de tout ce qui se délibéroit dans votre Conseil. La haine de cette femme contre *Diane de Poitiers*,

votre ancienne Maîtresse, & ensuite celle de votre fils, a plus fait de mal à la France, que la perte des trois batailles. Vous auriez dû cependant avoir appris à vous défier des femmes, & le Ciel vous voit assez puni de vos débauches, pour vous faire réfléchir sur votre conduite criminelle. Pouvoit-il vous donner une instruction plus salutaire, que la maladie honteuse, dont le mari de la belle *Ferroniere*, justement indigné de l'affront que vous lui faisiez, trouva le moyen de vous infecter, après l'avoir prise lui-même dans un mauvais lieu & l'avoir donnée à son épouse, qui ne tarda guere à vous la communiquer. Elle en mourut bien-tôt; & sans les soins de vos Médecins, qui ne purent néanmoins vous guérir qu'imparfaitement, vous ne pouviez éviter le même sort.

Une leçon aussi vive & aussi utile que celle-là, auroit bien dû vous désabuser d'un Sexe trompeur qui vous avoit causé tant de maux. Mais bien loin d'en profiter, non plus que des avis qu'on vous donnoit, vous continuâtes votre premiere maniere de vivre; & pour con-

tenter plus facilement vos desirs criminels, vous favorisâtes la passion la plus violente des femmes, en autorisant la coutume que prirent les Dames d'aller fréquemment à la Cour. Ce pernicieux usage, qui prendra toujours plus de force chez vos Successeurs, perdra tôt ou tard les bonnes moeurs dans tout votre Royaume : & voici ce qu'en dira un jour un Courtisan, assez livré à ses passions pour n'être point taxé de bigoterie. Je veux bien vous prédire les maux que causera dans la suite votre mauvais exemple : & cela dans les mêmes termes qu'il les décrira lorsqu'il seront arrivés.

„ Il faut avouer, dira-t-il (1), qu'a-
„ vant *François I.* les Dames n'abor-
„ doient, ni ne fréquentoient la Cour,
„ que peu & en petit nombre. Il est
„ vrai que la Reine Anne commença
„ à faire sa Cour des Dames plus gran-
„ de que les autres précédentes Reines,
„ & sans elle, le Roi son mari ne s'en fût
„ guere soucié. Mais ledit Roi *François*
„ venant à son regne, considérant que

[1] Brantome, Mémoires, *Tom. I. pag.* 277, & 280.

» toute la décoration d'une Cour étoit
» de Dames, l'en voulut peupler.....
» S'il n'y eût eu que les Dames de la
» Cour qui se fussent débauchées, ç'eût
» été tout un. Mais elles donnoient les
» exemples aux autres de la France,
» qui se façonnant sur leurs habits,
» leurs graces, leurs façons, leurs dan-
» ses & leurs vies, elles se vouloient
» aussi façonner à aimer & à paillarder,
» voulant dire par-là : „ A la Cour
on s'habille ainsi, on danse ainsi, on
paillarde ainsi. Nous en pouvons aussi
faire ainsi.

Jugez vous-même, continua l'Ange accusateur, par les reproches que vous feront dans les suites les Courtisans les moins scrupuleux, si l'on ne doit pas vous imputer le luxe, la débauche, l'impudicité & les autres vices qui troubleront votre Royaume, & qui régneront dans la Cour de vos Successeurs. Si vous vouliez passer pour un Prince pieux, c'étoit à rétablir les bonnes mœurs qu'il falloit vous appliquer, & non point à persécuter quelques honnêtes gens, que vous avez fait brûler sous prétexte qu'ils étoient Luthériens. Cette conduite me

fournit contre vous de nouvelles accusations, beaucoup plus graves que les premieres.

En effet, comment est-ce que vous pouviez avoir l'audace de condamner un homme à la mort, sous prétexte qu'il adoptoit les sentiments de Luther, dans le temps même que vous vous étiez ligué avec les Protestants d'Allemagne, & que vous faisiez tout ce que vous pouviez pour les secourir? Ne vous êtes-vous pas obligé de recevoir le fils aîné du Duc de Saxe en France, & de lui permettre en particulier l'exercice de sa religion? N'avez-vous pas envoyé cent mille écus à cet Electeur, & cent mille autres au Landgrave de Hesse? Ne vous êtes-vous pas obligé à secourir ces Princes? N'avez-vous pas arraché Geneve des mains du Duc de Savoye? & sans vous, la Métropole du Calvinisme n'eût-elle pas été renversée? Pourquoi donc, dans le même temps faisiez-vous brûler à Paris quelques infortunés particuliers, parce qu'ils suivoient des sentiments que vous faisiez triompher dans toute l'Allemagne? Si vous croyez le Protestantisme une erreur dangereuse,

vous ne pouviez donc en honneur & en conſcience, employer toutes vos forces pour le protéger & pour l'accroître. Si vous penſiez que c'étoit une Doctrine bonne, ou toute au moins indifférente, vous étiez plus cruel que les Empereurs Payens qui perſécutoient les premiers Chrétiens. Ils ne les condamnoient au dernier ſupplice, que parce qu'ils ſe figuroient que leurs opinions étoient abominables, pernicieuſes au bien de la Société, & contraires à la véritable religion.

Jugez vous-même à préſent ſi vous êtes digne d'habiter dans les airs avec les heureux *Sylphes*, & ſi ce n'eſt pas vous impoſer une peine bien douce, que de ne vous reléguer que parmi les *Gnomes*.

Lorſque l'Ange accuſateur eut ainſi détaillé les plus notables des fautes qu'avoit commiſes pendant ſa vie *François I.* elles l'accablerent de douleur. „ Hélas! diſoit-il, qu'un Roi eſt malheureux au milieu des grandeurs qui „ l'environnent! Il lui eſt preſqu'impoſſible d'appercevoir la véritable „ juſtice. Il prend pour des principes

„ certains & conformes à la droiture
„ & à l'équité, ceux que lui dictent son
„ amour propre & la trompeuse adu-
„ lation de ses Courtisans. „ Pendant qu'il faisoit ces tristes réflexions, & qu'il attendoit avec frayeur l'Arrêt de sa condamnation, l'Ange protecteur prit sa défense, & répondit à l'accusateur en ces termes.

Il est vrai que l'ame de l'accusé ne peut être entiérement justifiée des crimes que vous lui reprochez : mais, si les vertus dont elle a été douée l'ont emporté de beaucoup sur ses fautes, n'est-elle pas digne de la miséricorde divine ? Le Tout-Puissant ne punit que ceux, dont les vices ont effacé le mérite des bonnes actions. *François I.* doit donc par ses excellentes qualités obtenir le pardon de ses fautes. Quelle grandeur d'ame ne fit-il pas paroître dans les occasions les plus dangereuses ? Avec quel courage n'affronta-t-il pas les périls les plus grands ? Avec quelle fermeté ne soutint-il pas les plus rudes fatigues de la guerre ? La nuit, qui précéda cette fameuse bataille qui lui coûta la liberté, il n'eut d'autre lit que l'affut d'un canon.

Mais, la valeur & l'intrépidité de *François I.* n'ont pas été ses plus éminentes qualités. Sa bonne foi & sa candeur ne méritent-elles pas qu'il habite parmi les heureux *Sylphes*? Peut-on pousser plus loin la générosité qu'il l'a fait, en refusant d'accepter les offres séduisantes que lui firent les Gantois, & en accordant à *Charles-Quint* la liberté de traverser toute la France, pour aller châtier ces peuples tumultueux, des mouvements desquels lui *François I.* pouvoit tirer de grands avantages, s'il avoit eu moins de magnanimité? Et qui l'empêchoit, lorsque son ennemi se fut avancé, & comme renfermé dans le milieu de son Royaume, de l'y faire arrêter, & de se venger ainsi de ses perfidies, de ses trahisons & de ses fausses promesses, dont il avoit été si souvent le jouet? Quel plus juste sujet pouvoit-on exiger pour excuser la détention de *Charles-Quint*? Cependant, *François I.* ne crut point que le crime d'un autre pût justifier les siens, & il fut religieusement l'esclave de sa parole.

Par la maniere, dont il s'est comporté dans une occasion si délicate, par

l'exemple qu'il a donné à tous les Princes qui viendront après lui, de ne s'écarter jamais des regles de l'exacte équité, quelque profit qu'ils puissent retirer de leur manque de droiture, il doit obtenir le pardon des défauts qu'on lui reproche avec trop d'aigreur. Il s'est laissé tromper, il est vrai par ses Favoris & ses Ministres; mais il y a plus de bonté que de négligence dans la conduite qu'il a tenue à leur égard. Ne sait-on pas que la défiance est la derniere vertu des grands cœurs? Un Héros, incapable de tromper, & qui ne connoît ni la mauvaise foi, ni le mensonge, se persuade avec peine qu'il y ait des hommes trompeurs, sur-tout parmi ceux dont l'extérieur & la politique cachent les fourberies & les ruses.

Il est plus difficile de justifier *François I.* sur la différente conduite qu'il a tenue envers les Luthériens de son Royaume & ceux d'Allemagne. Mais enfin, la tranquillité qu'il vouloit conserver dans ses Etats, les troubles & les divisions dont il voyoit toute l'Allemagne remplie, ont pu lui persuader qu'il devoit éviter avec soin que son Royaume

ne

ne fût agité par une pareille guerre de religion. Il n'étoit point Théologien : il ne connoissoit pas dans lequel des deux partis se trouvoit la vérité ; il suivoit les préjugés qu'il avoit reçus dans son enfance, & croyoit devoir éloigner tout ce qui pourroit apporter quelque changement aux anciennes coutumes. Il est vrai qu'il favorisoit en Allemagne les personnes qui professoient les mêmes opinions pour lesquelles il en persécutoit d'autres en France ; & c'est-là une conduite qu'on ne peut entiérement justifier en ne consultant qu l'équité naturelle. Mais, si l'on fait attention que la politique oblige les Princes pour leur bien, & pour celui de leurs Etats, à plusieurs démarches qu'on leur pardonne, & qu'on n'excuseroit point dans de simples particuliers, on ne trouvera plus que le secours que *François I.* a donné aux protestants Allemands, ait quelque chose d'incompatible avec la persécution qu'il faisoit à leurs freres en France. Il a cru que la tranquillité & la gloire de son Royaume demandoit qu'il agît d'une maniere qui paroît ainsi contradictoire.

Au reste, joublierois une des plus grandes qualités de l'ame du Prince que je défends, si je ne faisois pas mention de son amour pour les Sciences. C'est lui qui les a amenées en France, d'où elles avoient été bannies depuis long-temps. Ayant été le pere & le protecteur des Gens de Lettres dans l'autre monde, n'est-il pas juste qu'après sa mort il ait sa demeure avec eux dans les airs?

A peine l'Ange-protecteur eut-il fini ce discours, qu'en faveur des vertus éminantes qu'avoit eues *François I.* la Divinité voulut bien lui pardonner plusieurs défauts très-considérables, & qu'il obtint d'elle le bonheur de demeurer avec nous dans l'heureux séjour des *Sylphes*.

Je t'ai rapporté fidellement, sage & savant Abukibak, ce que m'apprit cet heureux Prince. Je souhaite que le récit que je t'en ai fait, ait pu te plaire. Toujours attentif à remplir les ordres que tu me donnes, je n'oublie rien pour me rendre digne de l'amitié d'un sage aussi savant que toi.

Je te salue, louable Abukibak, en *Jabamiah* & par *Jabamiah*.

LETTRE X.

Le Sylphe Oromasis, *au sage Cabaliste* Abukibak.

SI tous les hommes pouvoient connoître, sage & savant Abukibak, quel est aujourd'hui le sort de bien des gens à qui ils ont accordé après leur mort des honneurs Divins, ils seroient surpris de voir que ceux qu'ils considerent comme des Héros ont été admis avec bien de la peine au rang des ames les plus ordinaires. Il n'est personne sur la terre, qui ne regarde *Hercule*, *Thésée*, *Romulus*, & quelques autres vagabonds de cette espece, comme des hommes illustres. Cependant tu sais, sage & savant Abukibak, que tous ces prétendus Héros ont été condamnés après leur mort à rester dans les sombres demeures des *Gnomes*, encore ont-ils été heureux de n'être point précipités dans les enfers.

Il y a quelques jours, que je fus obligé de faire un voyage dans les mines du Potose; j'allois y visiter un

Gnome de ma connoissance. Je rencontrai par hazard Hercule & Thésée. *Hé bien*, dis-je au premier, *avouez sincérement que vous fûtes un grand fou pendant votre vie.* Je suis fort éloigné, répondit-il, de vous accorder ce que vous avancez mal-à-propos. Pouvez-vous appeller fou un homme qui n'eut d'autre occupation que celle de défendre les malheureux, de protéger les orphelins, de secourir les affligés? On doit me regarder comme le fondateur de l'Ordre des Chevaliers errants. C'est à mon exemple qu'un nombre de Héros, parcourant le monde se sont dévoués au service du Public. Lorsque j'étois en vie, je valois moi seul trente Maréchaussées différentes, pour assurer la sureté des grands chemins. Avez-vous oublié le nombre des criminels que j'ai punis; & ne vous souvenez-vous plus que je sacrifiai Busiris, que j'étouffai Anthée, que je tuai Cycnus, que je brisai la tête à Cermerus? « Je con-
» viens, *répondis-je*, que par ces ac-
» tions vous purgeâtes la terre de quel-
» ques malheureux; mais il eût été à
» propos qu'après ces victoires, quel-

„ qu'un vous eût envoyé dans l'autre
„ monde, pour le repos de beaucoup
„ d'honnêtes gens. Que vous avoit
„ fait cet infortuné Prince (1), que
„ vous precipitâtes dans la mer dans
„ un des accès de votre fureur? En vous
„ rendant la justice que vous méritez,
„ on peut dire que vous fûtes un grand
„ brigand, qui en détruisit plusieurs
„ autres. Est-il rien de si plaisant que
„ la conduite que vous tîntes pour vous
„ purger de ce forfait? Vous vous en-
„ gageâtes pour trois ans au service
„ d'Omphale: & à peine eûtes-vous
„ vu cette Princesse que vous en de-
„ vîntes fou. C'étoit sans doute une
„ chose charmante, que de vous voir
„ auprès d'elle une quenouille au côté
„ & un fuseau à la main, filer comme
„ une simple servante. Il falloit que de
„ votre temps, les véritables Héros
„ fussent bien rares, puisqu'on faisoit
„ autant de cas d'un homme qui noyoit
„ ses amis, qui se livroit aux excès les
„ plus criminels, & qui par amour
„ faisoit les extravagances les plus risi-
„ bles. Si les Poëtes qui sont venus

(1) Iphitus.

„ après vous, n'avoient point embelli
„ votre histoire par les faits merveil-
„ leux que leur a fourni leur imagina-
„ tion échauffée, je crois que vous
„ n'eussiez guere été estimé par la pos-
„ térité. Vous auriez tout au plus
„ trouvé quelques partisans parmi les
„ vagabonds, qui auroient pu vous
„ choisir pour leur patron. Voyez, je
„ vous prie, combien il a été heureux
„ pour vous de vivre dans des siecles
„ barbares. Si vous saviez les qualités
„ qu'il faut aujourd'hui pour former
„ un Héros, vous seriez étonné. „
Comment, diriez-vous, l'antiquité m'a rangé avec tant de facilité au rang des Dieux! & les hommes sont si difficiles à accorder le titre de Héros à des personnes dont les qualités du cœur & de l'esprit sont aussi éminentes! Je n'aurois jamais pensé que les choses fussent si fort changées. Quoi! l'encensoir à la main, on n'adore pas les Turenne & les Condé, les Malbouroug & les Eugene, on épilogue sur la conduite de ces grands hommes, au travers de leurs vertus & de leurs talents, on cherche à découvrir leurs foiblesses! C'est une

chose à laquelle je ne me serois point attendu. De mon temps, on prenoit en gros les actions, on n'avoit garde d'entrer dans un détail critique. Un homme, qui en avoit fait cinq ou six belles, quoiqu'il en eût autant de mauvaises par devers lui, étoit assuré d'être placé après sa mort au rang des demi-Dieux. Les Poëtes & les Historiens donnoient une tournure à toutes les actions qui s'opposoient à sa déïfication; mais les Ecrivains qui vivent aujourd'hui, font plutôt des critiques que des Panégyristes. Je vois bien actuellement que si je fusse né dans ces derniers siecles, on ne m'eût regardé que comme un vagabond.

Hercule, sage & savant Abukibak, écoutoit avec peine un discours aussi sincere, & dont sa vanité étoit mortifiée. Il est dur à une personne, que la superstition a divinisée, d'ouir des vérités qui rendent ridicule le culte qu'on lui a rendu. Il gardoit cependant le silence, & sembloit céder malgré lui à la force de mes raisons, lorsque Thésée, qui crut que sa gloire étoit intéressée à défendre celle d'Hercule, me dit avec un air piqué: On doit juger du mérite des hom-

mes par les temps & les situations. Si Malbouroug & Eugene avoient vécu dans ces siecles qui produisoient des hommes d'une taille prodigieuse, qui surpassoient en force tous les mortels, & qui n'employoient les dons qu'ils avoient reçus de la nature, qu'à persécuter les voyageurs, à détrousser les Marchands, à violer les femmes qu'ils pouvoient surprendre: si, dis-je, Malbouroug & Eugene eussent vécu dans ces temps-là, ils auroient été beaucoup moins utiles aux hommes, que des gens tels qu'Hercule, & j'ose dire tels que moi. Car il ne s'agissoit point alors de savoir commander une armée de cent vingt mille hommes combattants; mais il falloit luter & se battre corps à corps avec un géant, ou quelque monstre qui désoloit lui seul toute une contrée. Dans le voyage que je fis de Trezene à Athenes, où je tâchai d'imiter les glorieux faits d'Hercule, j'acquis plus de gloire que tous les Héros de ces derniers temps, puisque je ne fus redevable de mes victoires qu'à moi seul. Dans les combats que je livrai, je n'eus d'autre second que ma valeur & ma

prudence.

prudence. En passant par les terres d'Epidaure, je vainquis le géant Péripetes, qu'on appelloit le porteur de Massue. Il eut l'insolence de vouloir m'arrêter : sa mort me vengea de son insolence. En traversant l'Isthme de Corinthe, je punis Sinnis, le Ployeur de pin, de la même maniere dont ce cruel géant faisoit mourir les malheureux qui tomboient en sa puissance. Quand il avoit vaincu quelqu'un, il courboit deux pins, attachoit à chacun un bras & une jambe, & laissant ensuite retourner ces arbres dans leur état ordinaire, il écarteloit ainsi les misérables voyageurs. A Crommion, je tuai une laye, qui ravageoit tout le territoire. Près des frontieres de Mégare, je défis Scirion, & le précipitai du haut des rochers dans la mer. Ce fier géant présentoit ses pieds aux étrangers, leur ordonnoit de les laver; & tandis qu'ils étoient occupés à cette fonction servile, il les poussoit & les précipitoit du haut de ces rochers. En passant à Hermione, je fis mourir le géant Damastes, qu'on appelloit Procuste. Ce cruel avoit plusieurs lits dans sa maison; & lorsqu'un hôte arrivoit

chez lui, il le forçoit de s'égaler à la mesure de ses lits. S'il étoit grand, il le faisoit coucher dans un fort petit, & lui coupoit les jambes jusqu'à la mesure proscrite. Je couchai ce Monstre de cruauté dans un lit fort court, & d'un coup de mon épée, je lui coupai les deux jambes. Mais la plus glorieuse de mes actions est celle d'avoir vaincu le Minotaure de Crete, & délivré Athenes du tribut qu'elle payoit à Minos. Je passai dans la Crete, & malgré les détours du labyrinthe, je vainquis le monstre à qui les infortunés Athéniens servoient de pature, & j'exposai généreusement ma vie pour garantir celle de mes Concitoyens. Si vous trouvez qu'un si grand nombre d'actions généreuses ne méritent pas d'obtenir un rang parmi les Héros les plus distingués, je ne sais quels sont les hommes que vous voudrez y placer.

Thésée, en me parlant ainsi, sage & savant Abukibak, s'applaudissoit de ses triomphes; il croyoit que j'allois avouer que j'avois eu grand tort de les comparer lui & Hercule à des vagabonds, lorsque je lui dis en riant: „ Examinons

„ un peu, Seigneur Théſée, en détail
„ tous les hauts faits dont vous vous
„ vantez ſi fort, & nous les apprécie-
„ rons à leur juſte prix.

„ Cette prétendue victoire contre le
„ géant Péripetes reſſemble fort au ré-
„ cit de celles que l'Arieſte raconte de
„ Roland. Les hommes aujourd'hui ne
„ ſe payent plus de chimeres : ils ſavent
„ que de votre temps il n'y avoit plus
„ de geants ſur la terre, & que tous
„ ces hommes d'une taille monſtrueuſe
„ n'ont exiſté que dans l'imagination
„ des Poëtes & des Hiſtoriens qui ont
„ écrit vos actions. Ainſi, cette grande
„ victoire contre Peripetes peut être
„ regardée avec aſſez de juſtice comme
„ un combat fort ordinaire entre deux
„ grands vauriens.

„ Quant à celle que vous remportâ-
„ tes ſur Sinnis, ſi de votre temps il y
„ avoit eu une juſtice auſſi ſévere &
„ auſſi bien établie qu'elle eſt à préſent,
„ elle eût dû vous faire pendre. Eſt-il
„ rien de ſi effroyable que de violer une
„ fille, après avoir tué ſon pere ?

„ Je viens à la laye que vous fîtes périr
„ près des frontieres de Mégare. Si pour

„ avoir tué un sanglier, on plaçoit un
„ homme parmi des Héros, il y auroit
„ dans tous les siecles, dans la seule
„ Europe, huit ou neuf cents mille chas-
„ seurs qui prétendroient être dignes de
„ cet honneur.

„ Il en seroit de même, si pour avoir
„ précipité un homme dans la mer, on
„ tenoit ce glorieux titre. Tous les lut-
„ teurs, tous les porte-faix, enfin tous
„ les gens à qui la nature a accordé une
„ grande force, prétendroient qu'on dût
„ les ranger parmi les hommes illustres

„ Quant au supplice dont vous punî-
„ tes Procuste, c'est la meilleure action
„ que vous ayez faite de votre vie. Ce-
„ pendant, il y entre quelque chose de
„ cruel & de barbare. Vous deviez le
„ tuer en Héros, & non point en Bour-
„ reau. Cette cérémonie d'attacher un
„ homme sur un lit, & de lui couper
„ ensuite les deux jambes, ne convient
„ point à un grand courage, qui ne
„ peut se résoudre à donner la mort
„ à un ennemi désarmé, à plus forte
„ raison à un homme lié & hors d'état
„ de faire la moindre résistance.

„ La mort du Minautaure de Crete,

„ que vous citez comme la plus belle
„ de vos actions, fut suivie de tant de
„ mauvaises, que la gloire que vous
„ en auriez pu obtenir a été flétrie
„ entiérement. D'ailleurs quel grand ef-
„ fort fîtes-vous de vaincre ce mons-
„ tre? C'étoit à Ariane que vous fûtes
„ redevable de votre victoire. Pour prix
„ de ses bienfaits, après l'avoir enlevée
„ de chez elle, vous la laissâtes dans une
„ isle déserte, & vous débauchâtes
„ Phedre sa sœur.

„ Ne voilà-t'il pas de beaux exploits,
„ & bien digne d'immortaliser le nom
„ de celui qui les a faits? Je m'étonne
„ que vous ne comptiez pas parmi les
„ choses qui doivent vous acquérir une
„ réputation immortelle, d'avoir en-
„ levé Hélene lorqu'elle étoit encore
„ dans l'âge le plus tendre, & entrepris
„ de ravir la femme d'un Souverain,
„ après vous être introduit chez lui
„ sous le titre d'ami. Il n'en coûta pour
„ cette derniere aventure, que la vie
„ de votre ami Pirithoüs. Mais si justice
„ vous eût été faite, vous auriez essuyé
„ le même sort que lui; & parmi les
„ brigands, que vous vous vantez d'a-

„ voir punis, il n'en eſt aucun dont il
„ eût été plus à propos de purger la ter-
„ re. En vérité, je trouve qu'il eſt aſſez
„ ſurprenant qu'un homme, qui de
„ gaieté de cœur violoit les femmes,
„ & les enlevoit à leurs époux, ſe donne
„ pour un Héros & pour le défenſeur
„ de la ſureté publique. „

Mes diſcours, ſage & ſavant Abukibak, ne plurent point à Hercule ni à Théſée; mais ils pourront peut-être t'amuſer; toi qui connois combien la plupart des hommes que l'antiquité a placés au nombre des Héros & des demi-Dieux, étoient indignes de ce rang.

Je te ſalue, louable Abukibak, en *Jabamiah* & par *Jabamiah*.

LETTRE XI.

L'Ondin Kakuka, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

PUISQUE les converſations des Ames, qui ſont condamnées à reſter dans nos humides ſéjours, ſervent quelquefois à ton amuſement, ſage & ſavant Abuki-

bak, je te ferai aujourd'hui le récit de celle dont j'ai été le témoin entre *Ignace de Loyola* & *Luther*.

„ Je ne comprends point, disoit le „ *Pélage Espagnol* à l'*Augustin Alle-* „ *mand*, comment vous eûtes l'audace „ de pouvoir vous élever contre le Pape „ votre légitime Souverain. Quant à „ moi, tant que j'ai vécu, j'ai eu pour „ un souvrain Pontife un respect si par- „ fait, que s'il m'avoit ordonné de „ m'exposer pendant un orage aux flots „ impétueux de la mer, sur le plus „ léger & le plus petit esquif, je n'eusse „ pas balancé un seul instant à lui „ obéir „.

Ce que vous me dites-là, répondit Luther, est une preuve essentielle de l'espece de fanatisme, dont vous fûtes attaqué pendant les trois quarts de votre vie. Je ne m'étonne pas si vous vous déclarâtes partisan si zélé de l'obéissance qu'on doit à la Cour de Rome, puisque vous saviez que sans son autorité, les extravagances que vous faisiez, au lieu de vous conduire à être déifié n'auroient servi qu'à vous rendre ridicule, non-seulement aux personnes raisonnables qui

vivoient de votre temps ; mais encore à toutes celles qui dans les suites auroient eu quelqu'idée de vos folies. Dites-moi, je vous prie, n'avez-vous pas bien des obligations à la Cour de Rome ? Elle vous a canonisé pour les mêmes extravagances, qui ont rendu Dom Quichotte si ridicule & si comique.

Vous souvient-il qu'une nuit, dans un des accès de votre fanatisme, vous sortîtes de votre lit en chemise, & que dans ce galant équipage vous étant prosterné devant une image de Notre-Dame, vous la priâtes instamment de vouloir bien vous recevoir pour son Chevalier ? Si l'on en croit vos disciples (1), l'image fut sensible à votre priere. Elle vit avec plaisir la gloire qu'elle alloit acquerir par les hauts faits d'un aussi illustre Chevalier : elle vous lorgna amoureusement, & au mouvement de ses yeux la maison trembla, & on entendit un bruit étonnant dans la chambre, & toutes les vitres des fenêtres furent fracassées. Il est vrai qu'Orlandin prétend que ce tapage & ce désordre fu-

[1] Ribadeneira, *Vita* Ignatii Loyolæ, *Cap.* I. Orlandini Hist. Soc. Jesu, *Lib.* I. *Num.* XII.

rent moins causés par le tendre regard de votre Dame, que par le Diable qui vous dit un éternel adieu. Il falloit apparemment que ce fût la présence de cet Esprit de ténebres qui empêchât l'image de vous montrer toute l'étendue de sa reconnoissance; car dès qu'il fut sorti de la chambre par un des carreaux rompus, ainsi que le Diable Asmodée par l'ouverture que l'Ecolier fit à sa bouteille, elle vous présenta son fils qu'elle tenoit en son giron, & vous encouragea fort à suivre votre premier projet. Vous lui obéîtes exactement; & depuis votre voyage à Mont-Serrat, jusqu'à ce que vous vous fûtes établi à Rome, vous fîtes tant de sottises, & vous donnâtes tant de marques d'égarement, qu'il est peu de gens de bon sens, qui ne prévissent que pour vous empêcher d'être renfermé dans les Petites-Maisons, il ne vous restoit que le seul parti de faire approuver toutes vos extravagances par la Cour de Rome, en instituant une Société, toujours prête à combattre aveuglément en faveur de cette même Cour, à laquelle vous deveniez aussi redevable qu'elle vous l'étoit.

„ Il est aisé, *répondit Ignace*, d'ap-
„ percevoir dans vos discours ce fiel &
„ cette aigreur qui se font sentir dans
„ vos Ouvrages. Si j'ai donné dans un
„ excès vicieux, en accordant trop de
„ pouvoir à la Cour de Rome, à quelle
„ extrêmité ne vous êtes-vous pas porté,
„ en voulant totalement le lui ôter ?
„ Vous avez causé le Schisme le plus
„ pernicieux qu'il y ait eu dans la Reli-
„ gion ; vous avez occasionné par vos
„ nouvelles opinions des guerres san-
„ glantes, qui pendant plus d'un siecle
„ ont déchiré l'Europe entiere. N'au-
„ riez-vous pas mieux fait de vivre tran-
„ quille dans votre Couvent de Wit-
„ temberg, & de vous y amuser à boire
„ copieusement, ainsi qu'on vous ac-
„ cuse d'avoir fait pendant tout le cours
„ de votre vie? Si vous aviez eu le don
„ des miracles, je ne doute pas que pour
„ persuader vos nouveaux Sectateurs,
„ vous n'eussiez changé en fontaines de
„ vin toutes celles de la Saxe. Vous au-
„ riez retiré une grande utilité de ce
„ prodige, & ce terrible verre que vous
„ vuidiez d'un seul trait, n'eût plus fait
„ renchérir dans le pays votre liqueur

» favorite. Alors vous eussiez pu chan-
» ter sur l'air des Hymnes que vous di-
» siez autrefois dans votre Couvent ;
» cette chanson bacchique que vous
» composâtes sur l'air d'un Cantique
» de l'Eglise. N'est-il pas bien digne
» d'un homme qui s'érige en Réforma-
» teur, de faire des chansons qu'on par-
» donneroit à peine à un jeune Poëte
» débauché ? Vous vous souvenez sans
» doute de cette Ode bacchique, dans
» laquelle vous disiez » :

Si vino te impleveris
Dormire statim poteris ;
Et post Somnum, Ventriculum
Vino implere iterum :
Nam Alexandri Regula
Praescribit hac remedia.

C'est-à-dire à peu près : Si tu te remplis de vin, tu dormiras bien-tôt ; & après le sommeil, si tu bois derechef aussi copieusement, tu suivras la regle d'Alexandre, qui prescrit cette ordonnance. « Je ne m'étonne pas, si en éta-
» blissant de pareilles regles & en ré-
» formant de cette maniere la discipline
» Ecclésiastique, vous vintes à bout
» d'attirer aussi aisément dans votre

„ parti tous les Augustins du Couvent
„ de Wittemberg. Ils n'avoient garde
„ de refuser de suivre des opinions qui
„ leur étoient aussi commodes.

Je conviens, répondit Luther, qu'il eût été à souhaiter que j'eusse été plus réservé dans bien des discours que j'ai tenus à table avec quelques-uns de mes amis. C'est à leur imprudence qu'il faut attribuer cette réputation d'ivrognerie qui s'est établie peu à peu, & que les Controversistes Romains ont tâché de répandre par tout l'Univers. Je ne nierai point que je n'aimasse la bonne-chere, lorsque j'étois en vie. Je buvois même assez copieusement: mais c'est une calomnie de prétendre que je m'ennivrois. On n'eût peut-être même jamais su que j'aimois le vin, si quelques-uns de mes disciples n'eussent indiscrettement publié sous mon nom après ma mort certain Livre intitulé *Colloques de Table*. C'est un ramas des discours que j'avois tenus à mes amis, discours que la liberté de la table autorisoit, mais qui n'eussent jamais dû transpirer dans le Public. Ils furent cependant recuillis sans choix & sans discernement, & imprimés avec

fort peu de prudence & de discrétion, par une personne que la trop grande amitié rendoit aveugle sur mes défauts. Voilà la cause des reproches assez mal fondés, qu'on m'a faits sur mon ivrognerie. Quant aux miracles sur lesquels vous badinez, prétendant que si j'avois eu le don d'en faire, j'aurois changé les fontaines d'eau en fontaines de vin, je ne sais pas si vous aviez eu vous-même le pouvoir d'en faire, de quelle espece ils eussent été. Mais enfin, ce qu'il y a de certain, c'est que ni vous, ni moi, n'en fîmes jamais. Vos disciples, quelque temps après votre mort, ne balancerent pas à convenir de cette vérité. Le Jésuite Ribadeneira, dans les premieres éditions qu'il donna de votre vie, avoua naturellement que vous n'aviez jamais fait aucun miracle (1). Il est vrai que la So-

(1) *Quid causa est quamobrem illius sanctitas minus est testata miraculis, & ut multorum Sanctorum vita signis declarata. . . potuit illo* (Deus) *pro sua occulta sapientia, nostræ hoc imbecillitati dare, ne Miracula unquam jactare possemus; potuit utilitati, ut auctore instituti nostri minus illustri, à Jésu potius quam ab illo nomen traheremus, & nostra nos appellatio sacra moneret, ne ab illo oculos unquam dimoveremus.* Ribadeneira, *in vita* Ignat. *Lib. V. Cap. XIII. pag.* 539.

ciété s'apperçut qu'il étoit dangereux d'exposer certaines vérités aux yeux du Public, & que bien des gens pourroient croire qu'un Saint, qui n'avoient point fait de miracles pendant sa vie, couroit grand risque de n'en point faire après sa mort. Cette opinion eût porté un grand préjudice à vos disciples : aussi ordonnerent-ils à Ribadeneira d'inserer dans une édition nouvelle de votre vie, qu'il donna quinze ans après la premiere (1), assez de miracles pour rassurer la crainte de tous les dévots & dévotes attachés à la Société.

Il seroit ridicule que vous tirassiez vanité de ces prétendus miracles. Je puis vous protester qu'il est peu de gens de bon sens, qui y ayent ajouté foi. En effet, n'est-il pas absurde de soutenir qu'un Jésuite, qui avoue de bonne-foi que son Fondateur n'a jamais fait de

(1) *Qamvis enim cum anno 1572. primum vitam ejus Latinè scriberem, alia nonnulla Miracula ab eo facta novissem, tamen adeò mihi certa & explorata non erant, ut in vulgus edenda mihi persuaderem : postea verò quæstionibus de ejus in Divos relatione publice habitis, gravibus & idoneis testibus fuerunt comprobata.* Ribadeneira *in Vita* Ignat. *in compendium redacta*, Cap. XVIII. pag. 121.

miracles, étoit mal instruit de ce qu'il écrivoit, & qu'il a fallu quinze ans pour qu'il pût s'en éclaircir? Les prodiges & les actions miraculeuses qu'on vous attribue, avoient si peu fait d'impression sur l'esprit des personnes qui vécurent plusieurs années après vous, que deux jours pour ainsi dire, avant qu'on vous canonisât, des Auteurs très-Catholiques écrivoient & plaisantoient sur votre fanatisme. Je suis bien assuré que lorsque Pasquier vous dépeignoit si bien & si vivement aux yeux du Parlement de Paris, il ne pensoit pas à coup sûr que la Cour de Rome dût l'obliger bien-tôt à invoquer comme une Divinité, le même homme dont il s'étoit moqué (1) avec tant de raison peu de temps auparavant.

Il s'en faut bien que mes sectateurs & mes disciples ayent poussé l'impudence jusqu'au point de vouloir me ranger au rang des demi-Dieux; & quoiqu'ils m'eussent des obligations infinies; ils se sont contentés de me regarder comme un grand homme, auquel ils

(1) Voyez les LETTRES JUIVES, *Tome* VII. *Lettre* CXXXII. *Edit. de* 1766.

étoient redevables des moyens qu'ils avoient eus de ſortir de leur ancien eſclavage, & de ſecouer le joug des préjugés Car enfin, quoique vous diſiez de la reforme que j'ai introduite, & des maux qu'elle a occaſionnés, elle étoit abſolument néceſſaire. Les Prêtres, & ſur-tout les Moines, avoient pouſſé leurs débauches juſqu'à l'excès. Le concubinage chez eux paſſoit pour une choſe honnête & permiſe : leurs Servantes prenoient hardiment l'habillement & la coëffure d'une femme mariée, & l'on voyoit les Catins des Curés & des Chanoines ne garder pas plus de meſures, que ſi elles euſſent été jointes avec eux par des nœuds légitimes. C'eſt-là une vérité que vous ne me conteſterez pas, puiſque s'il en faut croire Ribadeneira (1), vous vous oppoſâtes fortement à

(1) *Vitia, quæ in Sacerdotum etiam mores irrepſerant, & longâ jam conſuetudine honeſtatis nomen obſederant, emendare non deſtitit multaque conſtituit quæ ad hominum mores reformandos pietatemque agendam pertinerent. In his ſeveræ leges fuerunt ejus opera latæ à Magiſtratibus, de Aleâ, de Concubinatu Sacerdotum: nam, cum patrio more Virgines, quoad viro traderentur, capite aperto eſſent, peſſimo exemplo multæ cum apud Clericos turpiter viveⁱ*

cet

tet abus. Vos soins furent inutiles, & je ne m'en étonne point. Si vous aviez comme moi, permis aux Prêtres d'avoir une épouse légitime, ils n'eussent point cherché à se servir de celle d'autrui. Mais vous vouliez forcer la nature : vous demandiez que les hommes se dépouillassent de l'humanité, & vous vouliez que pendant leur vie ils devinssent des corps glorieux, insensibles aux passions. Lorsqu'on exige des choses impossibles, on doit être assuré d'être mal obéi. Quant à moi, j'ai cru qu'on ne devoit demander aux hommes que des choses qui ne fussent point au-dessus de leurs forces. Il n'est pas surpenant que, depuis vous vous fîtes Chevalier de la Vierge, vous ayez toujours conservé votre chasteté ; mais vous ne devez pas juger des autres hommes par vous-même, puisque Maffée nous apprend que Marie, jalouse de la gloire & de la fidélité de son Chevalier, vous accorda

rent, perinde caput obnubebant, ac si legitimo eis matrimonio, juncta fuissent quibus fidem quasi maritis præstabant. Quod nefarium institutum ac sacrilegum funditus tollendum curavit. Ribadeneira *in vità* Ignatii, *Cap. V. pag.* 108.

un si grand don de continance, que vous ne sentîtes jamais la moindre tentation impudique. Il étoit bien juste que ressemblant aux anciens Chevaliers errants par les inclinations & les folies, vous eussiez aussi de commun avec eux les dons de Féerie. Ainsi de même que Roland ne pouvoit être blessé par le fer le plus tranchant, vous ne pouviez recevoir aucune atteinte par les œillades les plus lascives & les caresses les plus tendres. Cependant, oserois-je vous dire que malgré cette indifférence pour le sexe, aussi forte que celle d'un homme qui seroit dans le cas des *Frigidi & Maleficiati*, je mérite des éloges beaucoup plus purs que les vôtres. Vous étiez chaste, parce que vous n'aviez point de desirs, & moi, j'ai vécu dans un chaste célibat jusqu'à l'âge de quarante-deux ans. M'étant ensuite marié, je n'ai jamais blessé la pudeur ni la bienséance. L'exemple que j'ai donné à mes disciples, est beaucoup plus utile que toutes les vaines déclamations que vous avez faites contre le concubinage des Prêtres. Je leur ai appris à se défier d'eux-mêmes, & à avoir recours au moyen que Dieu

a institué pour pouvoir résister aux mouvements de la débauche & du libertinage. Vous devez donc convenir que la réforme que j'ai établie n'est pas aussi inutile & aussi pernicieuse que vous le disiez.

„ Quand il seroit vrai, *repliqua*
„ *Ignace*, que les nouvelles regles que
„ vous avez prescrites seroient utiles
„ à la Société & au bien public, on
„ est toujours en droit de vous repro-
„ cher d'avoir très-mal observé la bien-
„ séance dans les expédients dont vous
„ vous êtes servi pour en venir à bout.
„ A quel excès ne vous êtes-vous point
„ laissé emporter ? Vous étiez furieux
„ & presqu'insensé, dès que vous écri-
„ viez contre vos adversaires. Avec
„ quelle violence, j'ose dire, & quelle
„ indignité n'avez-vous point parlé des
„ Pasteurs & des Pontifes, à qui vous
„ aviez été si soumis pendant long-
„ temps ? Vous les avez appellé *Chiens*,
„ *Bourreaux*, *Fripons*, *Voleurs*, *Ma-*
„ *quereaux*, *Gouverneurs de Sodôme*,
„ *&c*. Est-ce-là la maniere dont il con-
„ vient d'écrire pour un Réformateur
„ qui se dit envoyé du Ciel pour éclai-

„ rer l'esprit des hommes, & pour leur „ découvrir des erreurs que les préjugés „ avoient autorisées pendant dix siecles? „ Losque les Apôtres annoncerent aux „ premiers Chrétiens les vérités de l'E- „ vangile, leur style fut aussi modeste „ que leurs moeurs furent innocentes.

Je conviens, répondit Luther, qu'il eût été à souhaiter que j'eusse pu modérer l'impétuosité de mon génie. Mais je pourrois vous dire pour m'excuser, & bien des Savants (1) ont soutenu ce

[1] *Si jam à primis Ecclesiæ Christianæ Fundatoribus ad ejusdem Restauratores progrediamur, occurrit nobis exemplum magni* Lutheri, *quem moderationis limites in reformatione sua transiliisse sunt qui affirmare haud dubitant : imprimis* Erasmus, *qui licet Monachis nunquam pepercerit, & suorum temporum mores graviter censuerit, tamen* Lutherum *sæpius objurgarat, quod nimis festinis passibus in isto negotio properet & periculosæ plenum opus aleæ magna importunitate tractet, de quo Epistolæ ejus passim testantur* Erasmus *enim, quasi medius inter Ecclesiam Romanam & Protestantem; mitioribus consiliis rem gerere, atque ita una Fidelia duos dealbare parietes malebat. Ad certum est si* Lutherus *vestigiis* Erasmi *institisset, Reformationem Ecclesiæ, vel nullum vel non nisi lentum successum habiturum fuisse; dum status Ecclesiæ corruptissimæ, & furiosa hominum vel belluarum potius, cum quibus ei dimicandum erat, rabies heroicum spiritum, quali à Deo praditus erat* Lutherus, *desiderabant. Ergo tam*

que je vais vous avancer, qu'il étoit nécessaire que je fusse d'un tempérament aussi ardent, & que dans l'état où étoient les choses, il convenoit d'agir avec force & vigeur. Si je me fusse contenté, comme Erasme, de fronder médiocrement les erreurs de l'Eglise Romaine, & que j'eusse tenu le juste milieu entre les Catholiques & les Protestants, jamais je ne serois venu à bout d'établir une réforme que je croyois nécessaire. On ne peut donc, sans quelqu'espece d'injustice, condamner une vivacité qui fut aussi utile à toute l'Allemagne. On vous a bien passé les folies que vous fîtes, lorsque vous fûtes arrivé à Rome, où depuis le matin jusqu'au soir, vous couriez tous les mauvais lieux de cette ville, pour y catéchiser quelques Courtisannes, par lesquelles vous vous faisiez accompagner dans les rues; & lorsqu'on vous objectoit qu'il étoit indé-

tum abest ut moderationis limites excesserit Lutherus, *ut ejus potius specimen ediderit; cum judicium ejus de Ecclesiâ reformandâ, & modus, quo divinum opus tractarat, circumstantiis rerum exactè responderet.* Dissertatio de Moderatione Theologica, probata ex principiis Religionis Protestantium, *pag. 4. & 5.*

cent de tenir une pareille conduite, vous répondiez que vous seriez satisfait de toutes les peines que vous preniez, & que vous croiriez tous les travaux de votre vie bien employés, si vous pouviez faire que quelqu'une de ces femmes s'abstînt une nuit d'offenser Dieu. Pourquoi, en faveur de votre intention, vous pardonera-t'on des folies aussi extravagantes, & me reprochera-t-on d'avoir agi avec trop de vivacité, cette vivacité étant absolument nécessaire? Enfin quand même elle seroit condamnable, il me resteroit toujours l'excuse de dire, ainsi que vous, que quand toute ma violence n'auroit servi qu'à déciller les yeux à un seul Papiste, je la regarderois comme utile, nécessaire & même louable. Je ne doute pas que si ç'avoit été la mode de déïfier les hommes chez les Protestants, ainsi que les Catholiques, on n'eût fait entrer dans les Actes de ma canonisation les injures que j'ai dites aux Papes, comme on a inséré dans ceux de la vôtre le zele que vous aviez à parcourir tous les mauvais lieux de la ville de Rome. Vous voyez que la Divinité a trouvé que votre con-

duite n'étoit pas plus louable que la mienne. Vous avez été condamné à boire, jusqu'au jour où vos fautes se sont expiées, trente pintes de Thé élémentaire, pour vous guérir de votre fanatisme : & j'ai été condamné à la même peine, pour tempérer cette ardeur qui m'emportoit malgré moi.

Voilà, sage & savant Abukibak, tout ce que j'avois de nouveau à t'apprendre.

Je te salue en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE XII.

Le Cabaliste Abukibak, *au Sylphe* Oromasis.

LA Lettre que tu m'écrivis il y a quelque temps, aimable Oromasis, dans laquelle tu me parlois des raisons qui déterminerent la Divinité à accorder à *François I.* de rester dans la demeure Aërienne des Sylphes, m'a fait réfléchir sur le Jugement qu'essuya *Charles-Quint* après sa mort. Tu sais que ce Prince a été condamné à habiter l'humide séjour

des *Ondins*, & qu'il s'en falloit peu qu'il ne fût relégué dans les ténébreuses demeures des *Gnomes*. Cependant on regarde sur la terre *Charles-Quint* comme un Prince beaucoup plus parfait & beaucoup plus accompli que *François I.* Telle est la foiblesse des jugements des hommes, qui ne décident du mérite des Souverains que par certaines actions brillantes, qui ont plus d'éclat que de véritable grandeur.

Si l'ont vient à examiner en détail les faits les plus glorieux de *Charles-Quint*, il en est peu dans lesquels on n'apperçoive de la fourberie, de la trahison, & de la mauvaise foi. On peut dire aussi, sans en imposer à la vérité, & sans chercher à vouloir flétrir la mémoire de cet Empereur, qu'il eut plus d'ambition que de Religion. Il laissa conquerir Rhodes & Belgrade à Soliman, par l'envie qu'il avoit de s'aggrandir aux dépens de *François I.* pendant qu'il détruisoit, qu'il saccageoit plusieurs Provinces Chrétiennes, il en abandonnoit plusieurs autres à la fureur des Infideles. Malgré le zele ardent qu'il montra contre le Luthéranisme, & la guerre sanglante

ſanglante qu'il fit dans les commencements de cette ſecte aux Princes qui la ſoutenoient, il en fut un des principaux fauteurs, & fomenta de nouvelles opinions qu'il lui eût été facile d'exterminer. Il retiroit de grands avantages des diviſions qui déchiroient l'Allemagne, & s'en ſervoit habilement tantôt contre le Pape, tantôt contre *François I.* & tantôt contre les Princes Proteſtants. Il refuſa les offres que ces derniers lui firent de lui fournir une armée conſidérable contre les Turcs, moyenant qu'il leur donnât une entiere liberté de conſcience, parce que ce n'étoit point contre Soliman qu'il avoit envie de faire la guerre, ſon but étoit d'attaquer ſon Rival, de façon qu'il ne pût réſiſter : auſſi accorda-t-il à ces Princes Proteſtants tout ce qu'ils voulurent, dès qu'ils s'engagerent de renoncer à l'alliance de la France.

Ne voilà-t-il pas, aimable Oromaſis, une conduite bien réguliere ; & les Hiſtoriens Eſpagnols & Flamands n'ont-ils pas eu raiſon d'élever juſqu'aux nues la piété de ce Prince ? Ils ne ſe ſont pas contentés d'en faire un homme qui ac-

compliſſoit les devoirs ordinaires du Chriſtianiſme, peu s'en faut, ſi on les en croit, qu'il n'ait été auſſi dévot qu'un de ces premiers Anachoretes, qui vécurent dans les déſerts de l'Egypte. Guillaume Zenocarus écrit que *Charles-Quint* compoſoit lui-même un Livre de prieres à chaque différente expédition qu'il entreprenoit. Ces Livres étoient auſſi longs que les ſept Pſeaumes Pénitentiaux ; & lorſqu'il en avoit compoſé quelqu'un, ſon Confeſſeur étoit l'Examinateur qui jugeoit de ſa bonté. S'il le trouvoit trop court, *Charles-Quint* avoit ſoin d'ajouter encore quelques *Oremus* ; & s'il étoit aſſez long, alors il avoit ſoin de le lire chaque jour au milieu de ſon armée, auſſi exactement qu'un bon Curé dit ſon Office.

Au lieu de ces prieres ſi étendues que marmotoit ainſi cet Empereur, il auroit mieux valu pour lui qu'il eût donné des bornes à ſon ambition, & qu'il eût employé à pacifier les troubles de la Chrétienté ce temps qu'il conſumoit à compoſer ces prétendus Livres de piété. Du moins la Divinité lui eût tenu plus de

compte d'avoir cherché à épargner le ſang humain, que d'avoir dit ſi ſcrupuleuſement ſon Bréviaire.

Dans la dévotion que les Ecrivains Eſpagnols & Flamands ont prêté à ce Prince, ils ne ſe ſont point arrêtés aux ſimples prieres, ils ont voulu auſſi qu'il ait eu des extaſes, des émotions & des componctions dévotes. Ils aſſurent que lorſqu'il entroit dans cet état, il ſe retiroit (1) *ſous prétexte de quelques néceſſités naturelles, afin d'être plus long-temps dans la ferveur de l'Oraiſon.* Il faut avouer, aimable Oromaſis, que l'endroit que *Charles-Quint* choiſiſſoit pour ſe livrer à ſes méditations, paroîtroit aujourd'hui fort peu ſéant à bien des dévots. Je ne crois pas que les plus zélés Enthouſiaſtes ayent jamais eu aucune extaſe ſur leur chaiſe percée. Je m'étonne, qu'à l'exemple de Saint Policrone, les Hiſtoriens Eſpagnols n'ayent pas fait mettre à cet Empereur ſur ſes épaules quelque fardeau très-peſant, pendant qu'il diſoit ſes prieres, de même que ce Saint portoit la racine d'un gros chêne en faiſant l'Oraiſon.

[1] Guill. Zenoçar. *de Vita* Caroli V. *Lib.* V.

Pour être convaincu du peu de piété & de Religion de *Charles-Quint*, il ne faut que considérer qu'il persécuta pendant très-long-temps, sous le prétexte de la Religion, des gens dans les sentiments desquels il mourut. Les Historiens les plus sinceres conviennent de bonne foi qu'il a fini ses jours persuadé de la vérité du Protestantisme. Le commerce continuel qu'il avoit eu en Allemagne avec les Luthériens, lui avoit donné un violent penchant pour leurs opinions; & en se retirant dans une solitude, il choisit des personnes suspectes du Luthéranisme. Aussi dès qu'il fut mort, son fils Philippe II. Prince cruel, barbare, esclave des Moines, fauteurs de leur tyrannie & de leurs persécutions, voulut-il flétrir sa mémoire. Il abandonna aux fureurs de l'Inquisition l'Archevêque de Tolede, le Prédicateur de son Pere & Constantin Ponce. " L'Europe, dit un Historien „ moderne (1), vit avec horreur le Con„ fesseur de l'Empereur Charles, entre „ les bras duquel ce Prince étoit mort,

[1] Hist. de Dom Carlos, par l'Abbé de Saint Réal.

„ & qui avoit reçu comme dans ſon
„ ſein cette grande ame, livré au plus
„ cruel & au plus honteux des ſuppli-
„ ces, par les mains mêmes du Roi ſon
„ Fils. En effet, dans la ſuite de l'inſ-
„ truction du Procès, l'Inquiſition s'é-
„ tant aviſée d'accuſer ces trois perſon-
„ nages d'avoir eu part au Teſtament de
„ l'Empereur, elle eut l'audace de les
„ condamner au feu avec ce Teſta-
„ ment. „

Quelque flétriſſante que ſoit l'injure qu'on a faite à la mémoire de *Charles-Quint* après ſa mort, il ſemble que ce Prince méritoit d'eſſuyer un pareil affront, pour le punir de la diſſimulation éternelle, dont il avoit uſé pendant ſa vie. Il avoit feint d'être zélé Catholique, il avoit remis ſa Couronne à Philippe ſon fils, dont il connoiſſoit le caractere, ſans ſonger à prévenir les maux que ſon abdication pouvoit cauſer aux opinions qu'il croyoit dans le fond de ſon cœur. Satisfait de pouvoir vivre comme les Proteſtants dans ſa ſolitude, il ne s'embarraſſoit pas qu'on les perſécutât dans le reſte de l'Europe. Il vouloit même qu'on le prît pour bon Ca-

tholique, il rougissoit d'avouer une Religion qu'il croyoit bonne; il n'est rien de si criminel qu'une pareille dissimulation. Les hommes peuvent donner dans des égarements qu'on leur doit pardonner en faveur des foiblesses de l'humanité; mais feindre que l'on a une Religion différente de celle que l'on croit dans le fond de son cœur,

> C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur;
> C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
> Et le Dieu qu'on préfere, & le Dieu que l'on quitte;
> C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi [1].

Ainsi, charmant Oromasis, si *Charles-Quint* eût encore essuyé un plus grand affront après sa mort, il n'auroit eu que ce qu'il méritoit. Peu s'en fallut, si nous en croyons un Ecrivain de son siécle, que son corps ne fût exhumé & brûlé par les ordres de l'Inquisition. « Il fut une fois arrêté, dit cet Au-» teur, à l'Inquisition d'Espagne, le » Roi son Fils présent & consentant, de

[1] Voltaire *dans la Tragédie d'*Alzire, *Act. V. Scen. V.*

» désenterrer son corps, & le faire brû-
» ler comme Hérétique (quelle cruau-
» té!) pour avoir tenu en son vivant
» quelques propos légers de Foi, &
» pour ce il étoit indigne de sépulture
» en Terre Sainte, & très-brûlable
» comme un fagot (1).

La bonne foi de *Charles Quint* ne fut pas plus grande ni plus essentielle dans les affaires politiques, que dans celles de la Religion. Combien de fois ne trompa-t-il pas *François I.*? Combien de fois ne lui manqua-t-il pas de parole? Que n'inventa-t-il pas pour noircir & pour décrier ce Prince dans l'esprit de tous les Potentats de l'Europe? Il répandit des émissaires dans tous les Cercles de l'Empire, qui publioient comme une chose certaine, qu'on avoit fait brûler en France tous les Allemands qui s'y étoient trouvés pour trafiquer ou pour voyager. Ses impostures furent autorisées par ses Prédicateurs, & insérées dans les Libelles approuvés par des Magistrats Ecclésiastiques & Séculiers. Quelque grossiere que fût une pareille

[1] Brantome, Capitaines Etrangers, *Tom. I. pag. 39.*

calomnie, elle ne laissa pas de trouver créance chez bien des gens : elle eut des effets très-pernicieux ; & l'Allemagne entiere en fut prévenue en moins de quinze jours. Cette imposture & ces mensonges furent enfin détruits par Langeai, Envoyé de *François I.* qui en arrivant à Francfort dans le temps que les Marchands de tous les Cercles de l'Empire revenoient de la foire de Lyon, avoit eu la précaution de les faire paroître devant le Magistrat de Strasbourg, entre les mains duquel ils déposerent qu'on les avoit reçus en France avec toute sorte d'humanité, & que les François ne chagrinoient pas même les Allemands pour le fait de la Religion.

Cette calomnie, aussi visiblement détruite, auroit dû couvrir *Charles-Quint* de honte & de confusion, & l'empêcher d'avoir recours désormais à de pareils expédients pour animer contre *François I.* les Cercles de l'Empire ; mais pourvu qu'il vînt à bout de ses desseins, il ne s'embarrassoit pas de ce qu'on penseroit de sa bonne-foi. Ses premieres impostures avoient réussi, ç'en fut assez pour l'engager à avoir recours à de nou-

velles. Lorsque les Ambassadeurs, que la France avoit envoyés à Venise, eurent été assassinés, on ne trouva sur eux aucun de leurs papiers, dont ils avoient eu soin de se défaire peu de temps auparavant, par les conseils de Langeai, qui dans la suite ayant prouvé que cet assassinat s'étoit fait par les ordres du Marquis du Guât, mit le Conseil de l'Empereur dans une grande allarme; les Alemands, les Italiens, prévoyant que la France se prévaudroit avec avantage d'un crime aussi énorme, qui détruisoit la foi publique. Dans une situation si fâcheuse, *Charles-Quint* eut de nouveau recours à l'artifice qui lui avoit si souvent servi. Il alarma l'Empire par la crainte d'une union très-étroite entre la France & la Porte Ottomane, quoique pour lors il n'en fût pas question. „ On feignit, dit un „ Auteur, qui a parfaitement bien dé„ mêlé cette intrigue (1), que des pê„ cheurs avoient trouvé dans le Pô les „ hardes & les cassetes des Ambassa„ deurs, & on forgea sur ce mensonge des „ instructions & des chiffres à sa mode, „ qu'il publia comme ayant été colla-

[1] Varillas, Hist. de François I. *pag.* 411.

„ tionnés aux originaux. L'instruction
„ qu'on attribuoit à Fregose, contenoit
„ tous les moyens que la politique
„ pouvoit inventer pour exciter le Sénat
„ de Venise à se détacher des intérêts
„ de l'Empereur. On y proposoit le par-
„ tage du Duché de Milan entre les
„ François & les Vénitiens, & l'on ne
„ parloit en aucune maniere de con-
„ server à l'Empereur la souveraineté
„ de cet Etat. Au contraire, on dispo-
„ soit des villes & de leurs banlieues,
„ comme devant être incorporées au
„ domaine de la République & de la
„ Monarchie Françoise, qui ne rele-
„ voient de personne. L'instruction im-
„ putée à Rincon étoit encore pire,
„ en ce qu'elle ajoutoit l'impiété à la
„ malice. On y proposoit à Soliman de
„ convenir avec la France pour atta-
„ quer en même temps la Maison d'Au-
„ triche par deux endroits; & pour lui
„ rendre cette correspondance plus né-
„ cessaire, on l'avertissoit en secret que la
„ Hongrie qu'il venoit de conquerir, lui
„ échapperoit sans doute l'été suivant,
„ s'il donnoit le loisir à l'Empereur de
„ tirer ses forces de Sicile, de Naples,

» de Milan, & des Pays-Bas, & de les
» joindre à l'armée formidable que la
» Diete de Ratisbonne ne manqueroit
» pas de lui accorder : au lieu que si
» Sa Hautesse vouloit s'engager à mar-
» cher, en personne au printemps,
» avec trois cents mille hommes pour
» entrer dans l'Allemagne, le Roi se
» jetteroit dans le Duché de Milan avec
» cinquante mille hommes, & tien-
» droit occupés par cette diversion les
» forces de l'Empereur, durant que Sa
» Hautesse, prenant au dépourvu les
» Allemands, & les trouvant divisés
» sur la Religion, en auroit aussi bon
» marché qu'elle avoit eu des Hon-
» grois la précédente campagne. L'ar-
» tifice des Impériaux, étoit si gros-
» sier, qu'il ne falloit qu'un peu de lu-
» mieres pour le découvrir, parce que
» non-seulement ils n'offroient pas de
» produire les originaux, mais encore
» ils donnoient lieu de les soupçonner
» d'avoir commis les meurtres, en
» avouant dans une conjoncture aussi
» délicate d'en avoir profité. Cependant
» il fit sur la Diete de Ratisbonne tou-
» te l'impression qu'on s'en étoit pro-

„ miſe ; & François I. paſſa pour un
„ Prince prêt de renoncer à ſa Religion
„ & à ſon honneur, pourvu qu'on l'aidât à démembrer de l'Empire le Duché de Milan. „

C'eſt à de ſemblables calomnies que *Charles-Quint* dut une partie de ſa gloire. Je ne diſconviens pas cependant, mon cher Oromaſis, qu'il n'ait eu bien de grandes qualités. Elles auroient été plus dignes d'admiration, ſi elles n'avoient point été balancées par des défauts très-eſſentiels. On ne peut nier que cet Empereur ne fût brave, vaillant, bon Général, généreux, & encore plus habile dans le cabinet qu'à la tête d'un armée. Mais ces talents, qui forment un Héros aux yeux du vulgaire, ne font ſouvent qu'un illuſtre criminel à ceux d'un ſage Philoſophe, dont le jugement doit nous paroître d'autant plus juſte, qu'il a été autoriſé par la Divinité, puiſque malgré tant de rares qualités, la diſſimulation & la mauvaiſe foi de *Charles-Quint* l'ont fait condamner à boire chaque jour cinquante-deux taſſes de Thé élémentaire, pour nettoyer ſon ame des ſouillures qu'elle avoit contractées par

les impressions d'une politique *Machiavéliste*, qu'elle avoit aveuglement suivie.

Un défaut qu'on peut encore reprocher à *Charles-Quint*, c'est une vanité outrée. Les avantages qu'il eut à la tête de deux grandes armées contre Soliman & contre Barberousse, & les victoires qu'il remporta contre les Princes Protestants, lui avoient persuadé qu'il ne pouvoit manquer de se rendre maître de l'Europe entiere. Il fut très-désabusé de cette erreur sur la fin de ses jours; & tout le monde convient que sa retraite fut plutôt un effet de son dépit, que de son amour pour la solitude. Il se dégoûta des grandeurs, parce qu'il vit que la fortune l'abandonnoit. Il agit à-peu-près comme le Renard dont parle Phedre, il ne trouva les raisins trop verds, que parce qu'il ne pouvoit y atteindre; c'est-à-dire qu'il renonça à la conquête de la France, parce qu'après une guerre de plusieurs années, il ne put jamais en démembrer la plus petite Province.

Les Historiens Espagnols, Flamands, & Allemands, n'ont pas hésité à placer

cet Empereur au-dessus des plus grands Héros : mais, lorsqu'on vient à examiner à quoi ont abouti toutes les batailles qu'on veut qu'il ait gagné d'une maniere si complette, on est surpris de voir que la guerre qu'il fit contre les Protestants, fut terminée à leur avantage ; & que bien loin d'avoir fait de grandes conquêtes sur la France, il ne put jamais venir à bout de reprendre entiérement celles qu'elle avoit faites sur lui.

Je te salue, charmant Oromasis, en *Jabamiah* & par *Jabamiah*.

LETTRE XIII.

Le Sylphe Oromasis, *au sage Cabaliste* Abukibak.

On fait aujourd'hui à Rome, sage & savant Abukibak, des Saints en aussi grand nombre, qu'on faisoit des Officiers Généraux en France pendant le ministere de Chamillard. Un homme d'un certain rang, après avoir fait une campagne, étoit honteux de n'être encore que Brigadier. Bien-tôt en Italie

un Moine qui aura marmoté six mois dans son Breviaire, trouvera mauvais qu'on ne songe point dès son vivant aux apprêts de sa béatification.

Il n'est rien de si plaisant & de si capable de montrer jusqu'où peut aller la foiblesse & l'aveuglement des hommes, que de les voir déifie de temps en temps quelques autres hommes, & se prosterner en tremblant devant les images des gens, dont vingt ans auparavant ils ne faisoient aucun cas. Lorsque j'examine un Italien enlever d'un tombeau un squelette, où pendant quatre-vingt ans il avoit été enfermé, le placer ensuite sur un Autel, & l'encensoir à la main lui demander l'abondance, la santé du corps & la tranquillité de l'esprit, je reconnois ce superstitieux imbécille dont Horace s'est si plaisamment moqué, & qui, incertain si d'un morceau de bois il se feroit un Dieu ou un banc, se déterminoit enfin pour le Dieu, & adoroit ensuite en tremblant son propre ouvrage (1).

[1] *Olim truncus eram ficulneus, & inutile lignum,*
Cum Faber incertus scamnum faceret ne an Priapum,
Maluit esse Deum; &c.
Horat. Satir. Lib. I.

Les hommes, ſage & ſavant Abukibak, ont été à peu près les mêmes dans tous les temps. La crainte & la ſuperſtition les ont fait tomber dans les plus grands excès. On s'étonne tous les jours de l'aveuglement des Payens, qui, dès qu'un de leurs Empereurs étoit mort, le plaçoient au rang des Dieux; & l'on ne dit rien de voir diviniſer un nombre de ſimples particuliers, dont la plupart pendant toute leur vie non-ſeulement n'eurent que quelques vertus ſtériles & inutiles au bien public, mais même furent fort à charge à la Société civile. Je crois, ſage & ſavant Abukibak, que folie pour folie, celle de placer au rang des Dieux des hommes tels que Titus, Trajan, Marc-Aurele, & pluſieurs autres Héros qui firent le bonheur des humains, eſt beaucoup moins grande que celle de déifier quelques Moines fainéants, & quelques Nonnains gourmandes ou pigrieſches.

Je ne puis m'empêcher de rire lorſque je lis les déclamations que pluſieurs Auteurs modernes ont faites contre les ſuperſtitions des Payens. Il eſt peu de pages où je ne diſe: « Eſt-il permis qu'on

» dépeigne

„ dépeigne si bien dans les autres un „ ridicule dont on est soi-même si fortement atteint, & dont on ne s'aperçoit pourtant point (1)?

Je penserois volontiers qu'il faut que la plupart des hommes n'ayent obtenu du Ciel que les moyens de reconnoître les sottises d'autrui, sans pouvoir réfléchir sur les leurs propres. Quelque bizarre que paroisse cette idée, elle semble être autorisée par l'aveuglement de bien des gens, qui ne manquant nullement de génie, suivent néanmoins servilement tous leurs préjugés, quelque ridicules qu'ils puissent être.

Il y a quelque temps que je fus obligé de descendre chez les Gnomes, pour conférer avec Salmankar sur l'explication d'un passage d'Averroës. Le hazard fit que je rencontrai dans ces demeures souterreines quatre ames, à la canonisation desquelles j'avois assisté peu de jours auparavant, ayant eu la curiosité de me rendre à Rome, pour y voir cette cérémonie.

[1] *Quid rides? mutato nomine de te Fabula narratur.*

Horat. Satyr.

La premiere de ces ames avoit animé le corps de *Jean-François de Regis* Prêtre Profès de la prétendue Société de Jésus. Elle avoit été condamnée à rester chez les Gnomes, pour avoir eu sur la terre un caractere jésuitique. La seconde, qui étoit celle de *Vincent de Paul*, Fondateur de la Congrégation des missions & des servites des pauvres, l'étoit de même pour avoir augmenté le nombre des pieux fainéants; & sous des noms pompeux réuni & rassemblé une infinité d'ignorants. La troisieme avoit animé un corps femelle; c'étoit celle de *Julienne Falconieri*. Les tourments qu'elle avoit fait souffrir pendant sa vie à de pauvres filles qu'elle avoit enfermées dans une prison, à laquelle elle avoit donné le nom de Monastere du Tiers-Ordre des servites de Notre-Dame, étoient la cause de sa punition. La quatrieme de ses ames enfin, étoit celle de *Catherine Fieschi Adorno*. Cette Genoise ayant eu le cœur trop tendre dans sa jeunesse, il arriva par malheur pour elle que sa passion eut des suites fâcheuses. Elle devint enceinte; & son Amant n'ayant pas jugé à propos de l'épouser,

elle résolut de faire vœu de virginité dès qu'elle seroit accouchée. Il est vrai que c'étoit-là une Vierge d'une nouvelle fabrique, mais enfin de quelqu'espece qu'elle ait été, la Cour de Rome s'en est accommodée, & la Genoise n'a pas dû se repentir d'avoir fait un petit poupon *incognitò*, puisqu'elle lui est redevable de sa dévotion & de sa canonisation.

Juges, sage & savant Abukibak, de la surprise de ces ames, lorsque m'ayant demandé ce qu'il y avoit de nouveau sur la terre, je leur appris qu'elles avoient été canonisées. Elles crurent d'abord que je plaisantois, & refuserent obstinément d'ajouter foi à mes discours: il fallut pour que je pusse obtenir quelque créance auprès d'elles, que je leur jurasse par *Jabamiah* que je leur disois la pure vérité. Après qu'elles ne purent plus en douter, leur étonnement augmenta : elles resterent quelque temps sans parler. Enfin *Vincent de Paul*, rompant le silence, me demanda ce qu'il avoit donc fait pour mériter l'honneur qu'on lui avoit rendu ? « Vous avez » opéré, lui répondis-je, après votre

„ mort les miracles les plus étonnants.
„ Il est prouvé dans les Actes de votre
„ canonisation, qu'une Religieuse, qui
„ avoit été accablée de plusieurs maux,
„ en fut entiérement guérie par votre
„ intercession (1). „

„ Ce que vous me dites, *répondit*
„ *Vincent de Paul*, m'apprend que les
„ hommes aujourd'hui sont aussi fous
„ qu'ils l'étoient de mon temps. Est-ce
„ qu'ils ne se désabuseront jamais de
„ leurs préjugés? En vérité je trouve
„ tout-à-fait plaisant qu'on me fasse
„ faire de si belles choses sans que j'en
„ sache rien. J'étois bien éloigné de
„ penser que, relégué dans ces souter-
„ reines demeures, je participasse au
„ pouvoir de la Divinité.

Quant à moi, dit *Jean François Regis*, je suis moins surpris que vous d'avoir été encensé & invoqué après ma mort. Mes bons Confreres les Jésuites sont si

[1] *Insanabilibus, variisque obnoxiam Langoribus, illicò sanitati restituit.*

Les inscriptions Latines qui se trouvent ici, sont les mêmes qui étoient dans l'Eglise lors de la Canonisation; elles ont été extraites du *Mercure Historiq. & Politiq.* du Mois d'Août de l'an 1737.

avides de Saints, qu'ils ont déja fait canoniser S. Guignard, S. Garnet & divers autres saints Personnages de cette espece, qu'au premier jour, ils feront sanctifier S. Girard & S. Peters, & peut-être canoniser en gros toute la Société, pour faire célébrer eu un même jour la fête de tous les Jésuites morts, comme on solemnise *in globo* celle de tous les Saints du Paradis. Cela seroit peut-être plus aisé & moins pénible, que d'entrer dans un détail particulier des actions de ceux auxquels on veut élever des Temples: outre que la dépense une fois faite, on ne débourseroit plus rien pour les frais des nouvelles canonisations, un Jésuite mort seroit béatifié *ipso facto*, avec pleine permission de faire autant de miracles que bon lui sembleroit, ou pour mieux dire, que ses Collegues vivants le jugeroient utile & nécessaire à l'avancement & à la gloire de la Société. Mais à propos de miracles, je vous prie de me dire si j'en fais qui puissent être comparés à ceux de *Vincent de Paul*.

Comment! répliquai-je au Jésuite: „ Si vous en faites qui les égalent, ils le „ surpassent de beaucoup. Lorsqu'on

„ célébroit votre béatification, on porta
„ à l'Eglise des Jésuites une fille née im-
„ potante d'une jambe, & elle fut guérie
„ sur le champ par votre intercession (1).

Ma foi, s'écria *François Regis*, je suis fort content des miracles que mes camarades me font faire, & je me doutois bien qu'ils n'étoient pas gens à en choisir de la petite espece. Male peste! ces prodiges-là ne sont pas des bagatelles. Une fille impotante guérie dans le moment : *statim ambulat*! Vous me ravissez, en m'apprenant ces nouvelles. Il me reste cependant un petit scrupule, c'est que mes chers Confreres passent dans le monde pour être un peu fripons, sur-tout lorsqu'il s'agit de quelque fourberie spirituelle, ou de quelque fraude pieuse. Je crains bien que certains Critiques, qui veulent examiner les choses avant que de les croire, n'aillent se figurer que les Jésuites pouvoient bien avoir fait aposter cette prétendue estropiée, & que sa guérison, aussi bien que sa maladie, n'ont été causées l'u-

[1] *Puella, cruribus ab ortu capta, Matre* B. JO. FRANCISCUM *invocante, Statim ambulat.*

ne & l'autre que par quelques ducats.
„ Vous êtes trop défiant & trop at-
„ tentif à vous tourmenter, *répondis-*
„ *je à François Regis.* Il faut vous con-
„ tenter d'avoir pour vous tous les su-
„ perstitieux & les imbécilles. Le nom-
„ bre en est si grand, que vous n'avez
„ rien à redouter du peu de gens sensés
„ qui connoîtront la fausseté de vos
„ miracles. Votre gloire n'en sera pas
„ moins grande. Reposez-vous sur vos
„ Confreres, ils sauront bien soutenir
„ votre réputation. Vous voyez qu'ils
„ s'y prennent de la bonne maniere, &
„ vous avouez vous-même que vous
„ êtes très-content des miracles qu'ils
„ vous font faire.

Je voudrois bien, dit *Julienne Falconieri*, en s'adressant au Jésuite, être aussi certaine de la sage prudence de mes Religieuses, que vous devez être assuré de celle de vos compagnons. Mais je suis persuadée que ces Pécores de Nonnettes ne me font faire que des miracles ridicules ou puérils. Je tremble que tout mon pouvoir ne se borne à avoir guéri quelqu'un du cours de ventre, ou du mal aux dents. "Rassurez-vous

„ dis-je à Julienne Falconieri, les Re-
„ ligieuses sont aujourd'hui presqu'auſ-
„ ſi ingénieuses que les Moines les plus
„ raffinés. Vos Nonnains vous ont fait
„ faire plusieurs miracles très-éclatants.
„ Une de vos côtes (1) répandit une
„ suave odeur qui parfuma toute une
„ Eglise; on eût cru être dans la bouti-
„ que d'un Parfumeur, en sentant le
„ musc & l'ambre qu'exhaloit cet os.
„ Tous ceux qui eurent de l'odorat, &
„ qui se trouverent dans l'Eglise, crie-
„ rent miracle, il n'y eut que les Punais
„ qui purent douter de l'hautenthicité
„ de ce prodige.

Je crains bien, répliqua Julienne, que quelques-uns de ces esprits forts, qui font gloire de ne rien croire, n'ayent fait courir sourdement quelque bruit désavantageux à ma réputation. Il me semble leur entendre dire : „ En vérité
„ voilà un plaisant Miracle! Il n'est
„ point de Distillateur qui n'en puisse
„ opérer de semblable, & qui ayant
„ renfermé quelque odeur forte dans
„ une boëte, ne la laisse exhaler en

(1) *Sacra Julianæ costa. Templum odore perfudit.*

„ ouvrant

„ ouvrant cette même boëte, qui à
„ coup sûr n'a rien de surnaturel & de
„ miraculeux.

„ Vous êtes, dis-je à Julienne, aussi
„ difficile sur le choix des Miracles, que
„ le Jésuite *Regis*. Vous le seriez beau-
„ coup moins, si vous faisiez réflexion
„ sur la force des préjugés du vulgaire.
„ Avez-vous oublié jusqu'à quel point
„ les hommes portoient la superstition
„ lorsque que vous étiez dans le mon-
„ de? Ils sont toujours les mêmes, ils
„ n'ont point changé, & ils ne chan-
„ geront pas dans la suite, selon toutes
„ les apparences. D'ailleurs, une per-
„ sonne qui s'aviseroit de vouloir exami-
„ ner en Italie l'authenticité de la vertu
„ odoriférante de votre côte, seroit bien
„ & duement brûlée. Voyez, je vous
„ prie, si beaucoup de gens iront cou-
„ rir le risque de faire une recherche
„ aussi dangereuse. „

Puisqu'on est si scrupuleux, dit *Catherine Fieschi Adorno*, sur le chapitre des Miracles, que les plus faux & les plus ridicules sont reçus comme bons & authentiques, j'espere qu'après ma mort on m'en aura aussi fait faire quel-

ques-uns, & puisqu'on m'a canonisée il faut bien que j'aye opéré quelque guérison miraculeuses. „ Comment si „ vous en avez opéré, repliquai-je à l'a- „ me de la nouvelle *Sainte Genoise*. Vous „ en avez fait d'aussi surprenantes, que „ les plus belles qu'on attribue à Hipo- „ crate & à Galien. Une Dame, après „ une longue & douloureuse maladie „ fut guérie subitement par votre inter- „ cession (1). D'autres attaquées de „ fortes paralysies, pour vous avoir „ fait de petits compliments bien tour- „ nés, recouvrerent une parfaite santé „ (2). Trouvez-vous que ce soient-là „ des bagatelles?

Il s'en faut bien, dit *Catherine*. Je suis fort contente des prodiges que j'opere, & vous comparez avec beaucoup de fondement mes guérisons à celles que font les Médecins; car je les fais sans trop le savoir, & je suis redevable au hazard, ainsi qu'eux, de ma réputa-

[1] *Nobilem Virginem diuturnis,*
Ac gravissimis oppressam morbis
Subitæ incolumitati restituit.

[2] *Implorato Catharinæ auxilio,*
Paralyticæ mulieres
Illicò convalescunt.

tion. Je n'eusse jamais pensé, lorsque j'étois sur la terre, qu'il y eût eu autant de ressemblance entre les Saints que fait la Cour de Rome, & les Empiriques que forment les Universités de médecine. Je vois à présent que les uns & les autres sont des Charlatans qui guérissent par cas fortuit, & qu'on regarde cependant avec un profond respect.

„ Vous avez raison, dis je à *Catherine*, la même crainte qui donne „ tant de crédit aux Médecins, fonde „ & soutient celui des Saints. On les „ invoque, parce qu'on attend d'eux la „ santé, ou quelqu'autre bien. Si l'on „ savoit combien leur pouvoir est „ petit, ils seroient bien-tôt aban„ donnés; mais ils ne doivent point „ craindre un pareil sort, puisque „ leur culte est fondé sur la crainte & „ l'espérance. Ces deux passions sont „ aussi naturelles aux hommes, que „ l'étendue l'est à la matiere.

Vous me faites plaisir, s'écria *François Regis*, de m'assurer qu'on encensera éternellement ma figure. Je ressens une joie infinie de savoir que je

ſuis ſur un Autel, & qu'après ma mort j'ai un ſort auſſi brillant que celui d'Hercule. „ Il manque encore „ quelque choſe à votre bonheur, répliquai-je à ce Jéſuite. Hercule après „ ſon Apothéoſe, épouſa dans le Ciel „ Hébé, Déeſſe de la jeuneſſe. Croyez-„ moi, formez des nœuds éternels „ avec *Catherine Fieſchi*. Quoique votre mariage ne ſoit qu'un lien ſpiri-„ tuel, cela pourra vous amuſer, puiſ-„ que votre reſſemblance avec Hercule „ en deviendra plus complette. Vous me „ donnez-là un excellent conſeil, répli-„ qua *Regis*. Je le ſuis avec joye, & „ j'offre ma main à l'aimable Catheri-„ ne. Et moi la mienne à la charman-„ te Julienne, s'écria joyeuſement „ Vincent de Paul. Allons que les Gno-„ mes, témoins de nos Hymens, pren-„ nent part à la Fête, & que dans ces „ ténébreuſes demeures on faſſe des fo-„ lies égales, s'il ſe peut, à celles qu'on „ a faites ſur la terre le jour de notre „ Canoniſation.

Tous les Gnomes, ſage & ſavant Abukibak, éclaterent de rire à cette ſaillie, & je vis avec regret que j'étois

obligé de finir ma converſation, & de m'en retourner dans le léger empire des airs.

Je te ſalue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE XIV.

Aſtaroth, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

Il y a quelque-temps, ſage & ſavant Abukibak, que je te promis de t'inſtruire d'une converſation entre le Philoſophe Cynique, *Diogene*, & le Jéſuite *Girard*. Ils ont été tous les deux condamnés à reſter dans nos ténébreuſes demeures, à cauſe du ſcandale qu'ils ont cauſé pendant leur vie, & des fautes énormes qu'ils ont commiſes contre les bonnes mœurs; l'un en abuſant du nom de Philoſophe, & l'autre de celui de Directeur.

Comme *Diogene* a conſervé dans les enfers ſon caractere railleur & mordant il plaiſantoit ſouvent le Jéſuite *Girard*, qui évitoit le plus qu'il pouvoit, en habile politique, d'en venir à des éclairciſ-

sements, qu'il prévoyoit ne devoir pas lui être avantageux. Mais enfin, ennuyé un jour d'essuyer sans cesse les plaisanteries du Cynique, il ne put s'empêcher de lui dire : „ Si après votre mort vous „ eussiez été moins fou & moins orgueil-„ leux que pendant votre vie, vous ap-„ percevriez aisément la différence qu'il „ y a entre un damné de mon rang & „ de mon mérite, & un insensé tel que „ vous. „ A peine le Disciple d'Ignace eut-il achevé ces paroles, que *Diogene* saisissant l'occasion qui lui étoit offerte, lui dit en riant : „ il faut examiner quel „ est de nous deux celui qui mérite à plus „ juste titre le nom d'illustre damné... „ Le commencement de cette conversation, sage & savant Abukibak, m'ayant paru intéressant & propre à pouvoir t'amuser pendant quelques momens, je transcrivis sur mes tablettes le Dialogue que je t'envoie.

Dialogue entre DIOGENE *le Cynique, & le Jésuite* GIRARD.

DIOGENE.

J'entrevois, mon cher Ignacien, que vous voulez me faire un crime capital d'avoir été orgueilleux. Il est vrai que je n'ai point été tout-à-fait exempt de ce défaut. Mais êtes vous en droit de me le reprocher, vous qui aviez autant de vanité que trois Jésuites ensemble? Dès le moment qu'on vous mit en prison, loin que votre vanité diminuât, elle sembla prendre de nouvelles forces. Lorsque j'étois retiré dans mon tonneau, quelque fierté que j'affectasse, du moins ne faisois-je pas servir les mysteres & les Prêtres du Paganisme à autoriser ma vanité. Je respectois la Religion du pays où j'habitois, quoique je n'y eusse guere plus de croyance que vous au Christianisme. Il s'en faut bien, mon cher Jésuite, que vous ayez tenu une conduite aussi sage & aussi équitable. Comme il est défendu aux Prêtres prisonniers de dire la Messe, vous prîtes un Capucin pour votre Aumônier; &

vous communiez réguliérement tous les jours de ſa main. Peut-on pouſſer plus loin l'orgueil? Dans le temps que l'Europe entiere vous regardoit comme un ſcélérat, que les gens mêmes qui vous étoient les plus favorables, n'étoient pas trop perſuadés de votre innocence, par une oſtentation inſupportable vous faiſiez avec emphaſe & avec beaucoup d'aſſurance ce que les perſonnes les plus pieuſes ne font qu'après un mûr examen de leurs fautes, & un repentir ſincere.

GIRARD.

J'étois obligé d'agir de cette maniere pour tâcher d'en impoſer à mes juges, & pour ſauver l'honneur de la Société. Ma dévotion, quelque fauſſe & quelque fabuleuſe qu'elle fût, ne laiſſa pas de prévenir bien des gens en ma faveur. D'ailleurs, outre mon intérêt propre, qui m'obligeoit à employer toutes les ruſes que l'hypocriſie pouvoit me fournir, celui de la Société exigeoit qu'au milieu d'un nombre de criminels enfermés dans la priſon où j'étois retenu, j'affectaſſe la ſécurité d'un Saint perſécuté par ſes ennemis. Je mettois par-là

ſon honneur & le mien à couvert, en tout cas que mes Juges m'euſſent condamnés à la mort. Car mes Confreres n'auroient pas manqué d'entreprendre ma juſtifiation, & de relever avec éclat les exemples de piété que j'avois donnés pendant mon empriſonnement. Vous êtes donc très-mal fondé à me reprocher d'avoir pris un Capucin pour Aumonier, il n'étoit pas plus le mien, que celui des autres criminels. Il eſt vrai que je m'en ſervois beaucoup plus qu'eux, parce que j'avois plus d'eſprit & de bon ſens. Si vous appellez orgueil une prudence utile, il faudra, pour être ſimple, être fou ou brutal, vous imiter enfin dans toutes vos extravagances, inſulter les Princes & courir nud par les rues. Pouvez-vous me reprocher d'avoir eu de la vanité, vous qui affectâtes de mépriſer toutes les politeſſes d'Alexandre, pour avoir la ſatisfaction de montrer que vous étiez au-deſſus des libéralités d'un auſſi grand Roi?

DIOGENE.

La réponſe que je fis à Alexandre, devoit être moins mauvaiſe que vous ne

penſez, puiſqu'il ne put s'empêcher de m'admirer, & qu'il avoua que s'il n'avoit point été Alexandre, il eût voulu être Diogene. Je ne crois pas, mon ami Ignacien, que jamais aucun Souverain, quelque petit qu'il ſoit, ſe ſoit aviſé de ſouhaiter d'être le Jéſuite Girard. Si quelqu'un a envié votre ſort, c'eſt quelque Frere-lai, qui entendant parler de vos proueſſes avec la Cadiere, auroit fort ſouhaité de lui donner auſſi quelques leçons, mi-parties ſpirituelles & charnelles.

En vérité il vous ſied bien de me reprocher mes mauvaiſes mœurs, vous qui pendant toute votre vie avez fait honte à l'humanité, & qui tâchiez, autant que vous pouviez, de vous mettre au rang des bêtes. Ainſi qu'elles, vous braviez toutes les regles de la pudeur, & vous offriez aux yeux des ſpectateurs des ſcenes que l'impiété du Paganiſme n'a ſupportées qu'avec peine. Alexandre eût bien mieux fait, au lieu de vous aller rendre viſite dans votre tonheau, de vous y faire renfermer & précipiter enſuite dans la mer. Il eût purgé la Grece d'un monſtre, qui violant les bienſéan-

tes les plus nécessaires, apprenoit aux hommes à ne regarder la pudeur que comme une vertu ridicule. Est-il possible qu'il y ait des gens assez prévenus, pour vous accorder le nom de Philosophe? Il falloit qu'ils fussent aussi aveuglés que cette fameuse Courtisanne, qui, vendant si cher ses faveurs à de jeunes Grecs, beaux & bien faits; vous les prodiguoit *gratis*. Je voudrois bien savoir ce qui lui avoit donné du goût pour vous. Auroit-ce été votre bissac, garni de quelques mauvais oignons, ou votre figure crasseuse & puante? Convenez que ceux, qui ont estimé votre façon de penser, ont agi d'une maniere aussi extravagante, que celles qui se sont laissées séduire aux charmes de votre personne. Votre esprit étoit aussi vicieux que votre corps étoit dégoûtant.

DIOGENE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis apperçu qu'un Jésuite, pour mordre, vaut bien un Philosophe Cynique. Je suis charmé que vous ne m'épargniez pas. En me reprochant mes défauts, vous m'en rappellez plusieurs des vô-

tres. Je conviens de bonne foi que je me suis laissé emporter à des excès très-condamnables. Je croyois qu'une action qui d'elle-même n'avoit rien de vicieux, ne devenoit point criminelle pour être commise devant des témoins. *Il n'y a point*, disois-je, *de crime à dîner. Que je dîne donc dans la rue, ou dans la maison, cela est toujours innocent, puisque je ne fais que dîner*. Sur ce faux raisonnement que je poussois à l'extrême, je pensois que je ne commettois point une faute, en accomplissant les devoirs du mariage en pleine rue. Je reconnois à présent combien ma façon de raisonner étoit contraire à la pudeur, à la bienséance, & même à toutes les vertus. Mais enfin si j'ai péché, je suis excusable, puisque j'ai cru ne pas commettre une faute. D'ailleurs j'avois trouvé la Secte des Cyniques établie, & l'exemple d'Antisthene, qui en avoit été le Chef & le Fondateur, m'autorisoit dans mes erreurs. Aviez-vous les mêmes excuses, & votre Patriarche Ignace vous avoit-il appris à débaucher des pénitentes, à abuser de la Religion, & à la faire servir à vous former un petit Ser-

rail ? Les Athéniens souffroient les Philosophes Cyniques : ils leur permettoient de suivre les coutumes de leur Secte ; mais les François permettent-ils aux Jésuites d'engrosser des filles ? Souffrent-ils qu'ils les fassent avorter ? On m'a assuré que de pareils crimes sont ordinairement très-sévérement punis en France. Je sais bien que si vous aviez fait à Athenes ce que vous avez fait à Toulon, vous n'auriez pas évité la grillade. Un Prêtre qui eût débauché une Vierge consacrée au service de la Déesse Minerve, eût été traité de la même maniere qu'un Rabbin qui tombe dans les mains d'un Inquisiteur. Ainsi, si justice vous avoit été faite, dans quelque temps que vous eussiez vécu, vous auriez été bien & duement brûlé : au lieu que dans le siecle où je vivois, mes impuretés ne blessoient point les Loix de l'Etat : & si j'avois été dans le vôtre, je me serois conformé aux manieres que j'aurois trouvé établies. Quant au goût que Laïs avoit pour moi, & sur lequel vous vous récriez si fort, en vérité je crois que vous avez oublié quelle étoit votre figure. Votre ame

habitoit sur la terre, mon cher Ignacien, dans un corps beaucoup plus laid que le mien. Il étoit long, sec, décharné, avoit la face pâle & blême, & les yeux enfoncés : voilà votre figure peinte d'après nature. Ajoutez à cela que votre souffle puoit, & qu'on en sentoit de dix pas les pernicieuses exhalaisons. Ho par ma foi, mon cher Girard, point de comparaison entre vous & moi pour l'individu corporel. Aussi n'eus-je pas besoin d'échauffer Laïs par des boissons fortes, pour la disposer à m'accorder ses faveurs & si l'on en croit la médisance, vous ne fûtes redevable de celles de la Cadiere, qu'à un breuvage que vous lui fîtes avaler. La conquête d'un cœur, qu'on obtient lorsqu'on a étourdi l'esprit, ne doit guere flatter.

GIRARD.

Est-il permis que vous soyez assez crédule pour adopter toutes les impertinences qu'on a débitées sur les prétendus sortileges dont on m'a accusé? Vous qui, lorsque vous viviez, croyiez à peine l'existence de la Divinité, après votre mort vous ajoutez foi à des con-

tes de vieilles, inventés par mes ennemis, & dont je me servis avantageusement pour me justifier dans l'esprit de tous les gens de bon sens : en sorte que mes adversaires me fournirent des armes pour les combattre.

DIOGENE.

Il s'en faut bien que je pense que vous fussiez sorcier ; mais pour un maître fourbe, je vous rends la justice d'être persuadé qu'il s'en trouvoit peu parmi vos Confreres qui vous égalassent. Or, je me rappelle d'avoir entendu dire à quelqu'un qui m'a même assuré que ce fait étoit constaté dans les dépositions de la Cadiere, qu'un jour dans vos ébats amoureux vous prêtes cette pauvre fille à l'Italienne ou à la Jésuitique : & que comme vous prévoyiez que votre chere pénitente pourroit apporter à vos desirs Gomorriens *une amo tant soit peu récalcitrante*, vous lui fîtes boire auparavant une liqueur qui lui causa une espece d'extase ou d'assoupissement, pendant lequel vous ne vous amusâtes pas à dire votre Bréviaire. Seroit-ce donc être fort crédule que de penser que, lorsque vous don-

nâtes les premieres leçons à la Cadiere, vous vous servîtes des mêmes moyens, que quand vous voulûtes vous écarter des usages ordinaires? Au reste je trouve assez particulier que vous me reprochiez de n'avoir presque pas cru l'existence de la Divinité. Il est vrai que vous en étiez bien persuadé: il paroît par la conduite que vous avez tenue, que vous étiez un des plus francs Athées qu'il y eût de votre temps: car si vous aviez été persuadé de l'existence d'une Divinité, vous auriez cherché sans doute à vous guérir d'une passion qui vous faisoit commettre tous les jours un nombre infini de crimes attroces. Vous aviez trop d'esprit pour ne pas voir que, s'il y avoit un Dieu, il falloit que vous fussiez damné, en vivant comme vous viviez. Cependant il paroît que vous n'avez jamais pensé à vous repentir de vos fautes. Si le Ciel n'eût pas mis un frein à vos impudiques desirs, vous auriez mis à contribution toutes les femmes & les filles de Toulon. Vous en aviez déja rangé plus de soixante au nombre de vos Stigmatées. Entre nous soit dit, mon cher Girard, vous savez bien

bien que vous ne vous contentiez pas de les baiser aux pieds & aux mains, & que vous les ſtigmatiſiez dans un endroit où il eût été impoſſible que le Séraphique S. François eût pu l'être. Ce ſont-là des preuves eſſentielles de votre ferme croyance de l'exiſtence de la Divinité. Je vous aurois conſeillé ſur cet article de garder le ſilence, vous auriez beaucoup mieux fait.

Girard.

Quand il ſeroit vrai que ma conduite feroit ſoupçonner que j'étois Athée dans le fond du cœur, du moins j'avois le bon ſens & la précaution de cacher mes vices le plus qu'il m'étoit poſſible. Ce ne fut que par un malheur imprévu & dont je ne fus point la cauſe, que mon intrigue avec la Cadiere éclata dans le Public : vous qui faites ſi fort le raiſonneur, j'aurois voulu vous voir à ma place. Si vous ſaviez quelle difficulté il y a à gouverner ſeulement deux dévotes amoureuſes, vous ſeriez étonné que pendant très-long-temps j'aie pu en mener plus de vingt à ma fantaiſie, & les obliger à vivre en paix & unies entr'elles. Vous vous tromperiez fort,

si vous croyiez que l'emploi de Directeur, & de Directeur amoureux soit aussi aisé à remplir que celui de Philosophe Cynique. Le premier demande beaucoup de prudence & de politique, le second n'exige que de l'effronterie. Aussi vous en êtes-vous acquité dignement, soit par vos actions soit par vos discours impudiques. Si vous aviez assisté à un de mes sermons, vous auriez vu alors de quelle dissimulation j'étois obligé d'user. Le coeur pénétré des sentiments les plus tendres, personne ne déclamoit avec plus d'emphase que moi contre l'amour. Aussi mes Confreres, après ma mort, ayant tenté de réhabiliter ma réputation, n'ont-ils pas manqué de faire mention de la rigidité de ma morale.

DIOGENE.

Il s'en faut bien qu'elle valût la mienne, & en ce point vous êtes encore bien au-dessous de moi. Vos sermons, vos sentiments séveres, ont été loués par les Jésuites : je n'en suis pas étonné. Eussiez-vous prêché la morale la plus relâchée, ils soutiendroient que vous étiez un Casuiste très-sévere. Plus un Ignacien distingué fait de fautes & plus la Société

s'attache à les justifier. Elle s'est contentée après votre mort de vous faire passer pour un fameux Moraliste, parce qu'elle a cru que cela suffisoit pour rétablir votre mémoire ; mais si le Parlement de Provence vous eût rendu justice & qu'il vous eût fait brûler, alors elle se seroit cru obligée de vous faire canoniser comme un martyr : en sorte qu'on peut dire que votre canonisation n'a tenu qu'à une voix. Dix de vos Juges vous condamnerent à la mort, dix autres vous déclarerent innocent, & votre arrêt passa *in mitiorem*, le sentiment de la douceur en matiere criminelle l'emportant toujours sur la rigueur à égalité de voix. Pensez-vous que les gens de bons sens auroient ajouté beaucoup de foi à votre béatification ? Ils ne sont guere plus persuadés de la pureté de votre morale ; mais des Peres de l'Eglise ont donné de grandes louanges à la mienne. Saint Jérôme & Saint Chrysostôme ont fait mon éloge, ami Girard, & ce ne sont pas là des Jésuites.

Je souhaite, sage & savant Abukibak, que cette conversation puisse t'amuser. Je te salue, en *Belsebut*, & par *Belsebut*.

LETTRE XV.

Le Cabaliste Abukibak, *à son Disciple* ben Kiber.

JE ne doute pas, mon cher ben Kiber, que tu n'aies fait de sérieuses réflexions sur les dernieres Lettres que je t'ai écrites. Je t'y montrois les avantages que tu retirerois en t'unissant avec quelque intelligence céleste. Je veux aujourd'hui, pour te fortifier dans le dessein que tu as pris, te faire appercevoir les principaux défauts que l'on rencontre chez les femmes qui paroissent quelquefois les plus aimables.

Considere, mon cher ben Kiber, les maux qu'une femme jalouse fait souffrir à son époux. Il y a peu de femmes aujourd'hui qui pensent ainsi qu'Andromaque, épouse du vaillant Hector. Euripide (1) nous apprend que cette Troyenne avoit aimé jusqu'aux maîtresses de son mari, & qu'elle avoit allaité les enfants illégitimes qu'il en avoit eus. Aujourd'hui tant de vertu & de douceur

(1) Euripide in Androm.

ne se trouve plus que chez les Esprits aëriens. Si vous épousez une Sylphide ou une Salamandre, vous aurez un serrail peuplé mille fois plus que ne l'est celui du Sultan. Les beautés aëriennes contentes d'acquérir l'immortalité, ne sont point jalouses des faveurs qu'on prodigue à leurs concitoyennes. Chaque Sylphide pense d'une façon aussi noble que Livie, & l'épouse de Cromwel. Ces deux femmes étoient élevées au-dessus des foiblesses de leur sexe : la premiere favorisoit les amours d'Auguste, afin de maintenir son crédit ; la seconde servoit habilement les passions de son mari, & sacrifioit à son ambition démesurée une inutile jalousie.

On a vu dans ces derniers temps quelques maîtresses de Souverains tenir la même conduite ; mais en général la jalousie est le plus grand défaut des femmes. Si l'amour ne leur en fait pas ressentir les mouvements, la vanité tient la place de la tendresse, & produit le même effet.

Il est certain, mon cher ben Kiber, que parmi les maris qui sont la victime d'une humeur jalouse de leurs femmes,

plus de la moitié doivent attribuer leurs maux plutôt à l'orgueil du sexe, qu'à son amour pour la fidélité & la constance. Si nous faisons attention que les femmes qui ont été les plus coquettes, ont souvent été les plus jalouses, nous serons convaincus de cette vérité. Combien de Souverains, qui ont été sacrifiés à de simples particuliers, n'ont-ils pas fait faire mille extravagances à leurs maîtresses, dans le temps même qu'elles leur préferoient des rivaux qui leur étoient bien inférieurs par la naissance & par le rang? Ces femmes suivoient les mouvements des différentes passions dont elles étoient agitées, & il n'y avoit rien de bien extraordinaire dans leur conduite. L'amour qui égale tous les hommes, leur faisoit sacrifier le Prince au courtisan; & la vanité leur faisoit souffrir à regret qu'un Captif illustre voulût rompre ses fers & sortir d'esclavage.

Sans te citer, mon cher ben Kiber, un nombre d'exemples qui justifieroient ce que je te dis, je me contenterai d'en rapporter un, connu de toute la France. Vous avez sans doute entendu parler de

cette fameuse Desmar, qui succéda à la Chanmelé, & qui disputa à la du Clos le prix de la déclamation. Elle fut aimée avec passion du Duc Régent. Un amant de cette volée frappa son orgueil, mais ne fixa pas sa tendresse. Baron avoit un fils, dont elle étoit éperduement amoureuse; le Prince apprit qu'on le sacrifioit à un Comédien. Il se plaignit, il gronda, il menaça. Tous ses discours furent inutiles; & la Desmar, forcée de s'expliquer entre lui & son rival, avoua qu'elle aimoit mieux les coups de pied que lui donnoit Baron, que les présents dont le Duc la combloit. La passion de la Desmar étoit si violente, qu'elle étoit connue de tout Paris. On couroit en foule au spectacle, pour voir représenter une piece dans laquelle cette Comédienne jouoit le rolle de Psiché, & Baron celui de l'amour. Qui croiroit qu'une femme aussi sensible eût pensé mourir de douleur de perdre un amant qu'elle n'aimoit point? Peu s'en fallut cependant que cela n'arrivât; & lorsque le Duc l'abandonna entiérement, elle se livra au plus mortel chagrin. Elle ne put souffrir de perdre

une conquête si glorieuse. Combien de femmes n'y a-t'il pas qui pensent de même qu'elle, & qui ne ressentent la perte d'un amant, que par la douleur & le dépit que souffre leur amour propre?

En épousant une Sylphide, mon cher ben Kiber, tu n'auras rien à redouter des funestes effets d'une humeur jalouse. Tu trouveras encore bien d'autres avantages. L'intérêt ni l'avarice ne régnent point chez les Esprits élémentaires. Tu ne seras point obligé de t'engager par un contrat public à contenter l'avidité d'une femme, dont la lésine surpasse quelquefois les histoires que les Auteurs le plus critiques ont écrites. Une Sylphide ne te dira jamais: " vous êtes un
„ dissipateur, je veux me séparer de
„ vous. Je prétends que vous me ren-
„ diez la dot que vous avez reçue. Si
„ vous ne voulez point consentir amia-
„ blement à notre séparation, je me
„ pourvoirai en Justice. Ma famille en-
„ trera dans mes raisons: elle ne souf-
„ frira point qu'un homme, qui devoit
„ s'estimer très-heureux d'avoir épousé
„ une femme aussi rangée que moi,
„ veuille la réduire à la mendicité. „

C'est

C'est-là, mon cher ben-Kiber, le langage d'un nombre infini de femmes, qui font sentir vingt fois par jour à leurs époux le triste avantage qu'elles leur ont procuré en leur apportant un dot considérable. Combien d'hommes n'y a-t'il pas, qui voudroient de tout leur cœur avoir pris leurs épouses avec les seuls habits qu'elles avoient sur elles? Peut-être même vont-ils jusqu'à souhaiter de les avoir reçus chez eux dans un état aussi simple, que celui dans lequel Eve s'offrit aux yeux d'Adam. *Du moins*, disent-ils, *l'on ne nous reprocheroit plus ces richesses, qui ne servent qu'à nous rendre la victime d'une épouse impérieuse.*

Quelque infortuné que soit le sort de ces maris malheureux, il l'est cependant beaucoup moins que celui de ceux, qu'un vice contraire à la lésine conduit bien-tôt à l'Hôpital. Quel est le désespoir d'un homme, qui, souvent chargé d'une nombreuse famille, voit dissiper tout son bien en festins, en parties de plaisirs, & en dépenses folles & frivolles? S'il ose se plaindre & vouloir remédier à de pareils abus, de quel torrent d'injures

ne se voit-il pas accablé? On lui reproche son avarice, on lui fait un crime de son œconomie, on lui cite l'exemple de trente maris assez imbécilles pour se laisser voler tranquillement & sans mot dire. Quel parti peut-il prendre dans un cas pareil pour se tirer d'embarras? Il n'en est aucun qui s'offre à son esprit. S'il consent à suivre les sentiments de sa femme, le voilà ruiné à jamais; & s'il persiste à s'y opposer, dans quels malheurs ne tombe-t-il point? Et quels maux ne doit-il pas se résoudre d'essuyer? Il faut qu'il vive avec une furie, qui saura bien trouver le moyen de prendre ce qu'on lui refusera. L'infortuné mari doit encore s'estimer heureux, si elle veut bien s'en tenir au larcin qu'elle fait dans son ménage, & si elle ne cherche pas quelque amant libéral qui fournisse à sa dépense.

La chasteté est une vertu que la plupart des femmes regardent comme une chimere; celles qui sont nées dans le plus haut rang, sont les premieres à mépriser les regles de la bienséance. A quel excès ne se sont pas portées des Princesses, des Reines & des Impératrices?

Sans m'arrêter à rappeller, mon cher bon Kibèr, les débauches de Messaline, de Julie, & de tant d'autres Princesses Romaines, réfléchis sur les désordres de Marguerite de Valois. Cette premiere épouse de Henri IV. se livra sans réserve aux plus grands excès. Il n'est aucun Etat, dans lequel elle n'ait eu quelque amant; elle en choisissoit même parmi ses pages & ses valets de pied. La vertu, si l'on veut en croire bien des Historiens, ne fut pas davantage le partage de Marie Stuart, que de Marguerite de Valois. Combien d'autres Princesses n'a-t'on point accusé d'infidélité & d'inconstance? Mais, sans aller chercher des exemples parmi les Souveraines, les femmes en général n'en fournissent-elles pas un assez grand nombre? Elles ne sont pas même scandalisées qu'on soutienne que dans une aussi grande ville (1) que Paris,

[1] Charmé de Juvenal & plein de son esprit,
Venez-vous, diras-tu, dans une piece outrée,
Comme lui nous chanter que dès le temps de Rhée,
La chasteté déja la rougeur sur le front,
Avoit chez les humains reçu plus d'un affront:
Qu'on vit avec le fer naître les injustices,
L'impiété, l'orgueil & tous les autres vices,

à peine s'en trouve-t'il entr'elles trois ou quatre, dont les mœurs sentent la pureté du siecle d'Astrée. Je ne crois pas que jamais aucune ait fait un crime capital à Despréaux d'avoir soutenu ce fait dans sa dixieme Satyre.

Le beau sexe s'est insensiblement accoutumé à s'entendre plaisanter sur l'infidélité; il a cru qu'il ne devoit opposer que des plaisanteries à des plaisanteries. La maxime est commode; mais

Mais que la bonne foi dans l'amour conjugal
N'alla point jusqu'au temps du troisieme métal,
Ces mots ont dans sa bouche une emphase admirable.
Mais je vous dirai, moi, sans alléguer la Fable,
Que si sous Adam même, & loin avant Noé,
Le vice audacieux, des hommes avoué,
A la triste innocence en tous lieux fit la guerre;
Il demeura pourtant de l'honneur sur la terre;
Qu'aux temps les plus féconds, en Phrynès, en Laïs
Plus d'une Penelope illustra son païs,
Et que même aujourd'hui sur ces fameux modeles
On peut trouver encor quelques femmes fideles.
Sans doute; & dans Paris, si je sais bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
Ton épouse dans peu sera la quatrieme.

Boileau, *Sat. X. vers. 23. & suiv.*

elle eſt peu propre à réprimer les mœurs. Il eſt des choſes, dont on ne devroit jamais parler qu'avec la décence qu'elles exigent : ſans cela, il arrive tôt ou tard qu'il n'eſt aucune action vicieuſe qu'on n'excuſe, & même qu'on n'applaudiſſe à la faveur de quelque plaiſanterie. Les Ecrivains même autoriſent cette pernicieuſe coutume, & bien des Auteurs renommés ont donné ſouvent une tournure aimables aux débauches les plus outrées. Si leurs diſcours enjoués n'effacent pas entiérement l'horreur du vice, ils le rendent beaucoup moins hideux, & prêtent des armes aux femmes, toujours attentives à ſe ſervir de ce qui peut autoriſer leurs défauts & augmenter leur liberté.

Je ne ſaurois approuver que Brantome ait fait un panégyrique pompeux d'une courtiſanne, & qu'il l'ait égalée aux femmes les plus ſages & les plus vertueuſes. Flora, dit-il (1), étoit de bonne maiſon, & de grande lignée, & elle eut cela de bon & de meilleur que Laïs, qui s'abandonnoit à tout le mon-

[1] Brantome, Dames Galantes, *Tom.* I. *pag.* 313.

de comme une bagasse, & Flora aux Grands; si bien que sur le seuil de sa porte elle avoit mis cet écriteau: *Rois, Princes, Dictateurs, Consuls, Censeurs, Pontifes, Questeurs, Ambassadeurs & autres grands Seigneurs, entrés, & non d'autres.* Laïs se faisoit toujours payer avant la main, & Flora point disant qu'elle faisoit ainsi avec les grands, afin qu'ils fissent de même avec elle comme grands & illustres, & qu'aussi une femme d'une grande beauté & haut lignage sera toujours autant estimée qu'elle se prise; & si ne prenoit sinon ce qu'on lui donnoit; disant que toute Dame gentille devoit faire plaisir à son amoureux pour amour, & non pour avarice, d'autant que toutes choses ont certains prix, fors l'amour. Pour fin, en son temps elle fit l'amour fort gentiment, & se fit si bravement servir, que quand elle sortoit de son logis quelquefois pour se promener en ville, il y avoit assez à parler d'elle pour un mois, tant pour sa beauté, ses belles & riches parures, ses superbes façons, sa bonne grace, que pour la grande suite des courtisans & serviteurs & grands Seigneurs, qui

étoient avec elle, & qui la suivoient & accompagnoient comme vrais Esclaves; ce qu'elle enduroit fort patiemment: & les Ambassadeurs étrangers, quand ils s'en retournoient en leurs Provinces, se plaisoient plus à faire des contes de la beauté & singularité de la belle Flora, que de la grandeur de la République de Rome, & sur-tout de sa grande libéralité; contre le naturel pourtant de telles Dames: mais aussi étoit-elle outre le commun, puisqu'elle étoit noble. Enfin, elle mourut si riche & si opulente, que la valeur de son argent, meubles & joyaux, étoit suffisante pour refaire les murs de Rome, & encore pour désengager la République. Elle fit le peuple Romain son héritier principal, & pour celui fut dressé dans Rome un Temple très-somptueux, qui de *Flora* fut appellé *Florian*.

Que ne tentera-t'on pas d'excuser, mon cher ben Kiber, puisque Brantome a fait l'éloge de la plus fameuse Courtisanne Romaine? S'étonnera-t-on après cela qu'une Actrice de l'Opéra, dont les faveurs ont ruiné dix particuliers différents, pense mériter de tenir un rang dis-

tingué dans l'Etat? Je suis digne, dira-t'elle, des mêmes louanges que Flora. Je ne prends que ce qu'on me donne, & je dis que toute Dame gentille doit faire plaisir à son amoureux pour amour & non pour avarice. Je fais l'amour fort gentiment, je me fais bravement servir; & lorsque les Anglois s'en retournent en leurs Provinces, ils se plaisent plus à faire des contes de ma beauté, que de la grandeur de la ville de Paris. Aussi espérai-je de mourir si riche & si opulente, que je laisserai des sommes assez considérables pour me faire bâtir une Eglise, dans laquelle un grand nombre de Moines prieront assidument pour le repos de mon ame. Il faut bien que le métier d'une coquette ne soit point aussi honteux que le disent certaines gens d'une humeur sévere & mélancolique, puisque des Courtisans aimables & polis, tels que Brantome, ont donné des éloges pompeux à la profession de Courtisanne.

Les hommes, mon cher ben Kiber, ont été, & sont encore les principales causes des désordres du beau sexe. Je ne doute point que si par leur servile complaisance ils n'avoient autorisé tou-

tes les fausses démarches des femmes elles ne se fussent garanties des défauts dans lesquels elles sont tombées dans la suite. Lorsqu'ils se sont apperçus de la faute qu'ils avoient faite, il leur a été impossible d'y remédier; aussi portent-ils la pénitence de leur peu de précaution.

Les Sages se gardent bien de choisir des épouses parmi les Citoyennes de la terre. Ils ont recours aux Sages Sylphides, aux spirituelles Salamandres, & aux douces Ondines; & en formant des unions avec ces Esprits élémentaires, ils ne craignent point de se rendre malheureux, l'avarice, la prodigalité, la luxure & la débauche n'étant point le partage de ces créatures innocentes. Lorsqu'elles examinent la conduite des femmes & la perversité des hommes qui les applaudissent, elles gémissent amérement de voir jusqu'à quel point le vice a ravalé la nature humaine. Imitons leurs exemples, mon cher ben Kiber, & déplorons l'aveuglement de tous les Peuples de l'Univers.

Depuis long-temps, la vertu semble être entiérement exilée de chez les mor-

tels. A quels excès les Anciens ne se sont-ils pas portés ? Nous venons de voir qu'ils ont construit des Temples à l'honneur des courtisannes. Aujourd'hui encore ne déïfie-t-on pas en quelque maniere les personnes les plus criminelles ? Quels honneurs n'a-t-on pas accordé à des femmes, qui ne méritoient que le mépris de tous les honnêtes gens ? Devant combien de maîtresses de Souverains les lâches & serviles courtisans ne sont-ils pas toujours prêts à fléchir les genoux ? Il est peu de siecles où dans toutes les Cours il ne se trouve quelques-unes de ces Idoles de l'impureté, qui, dispensatrices des faveurs du Souverain, sont servies & obéies avec plus de respect, que les Divinités des Anciens. Cependant durant leur regne, la débauche est autorisée par leurs exemples. Pourquoi craindrois-je d'avoir un amant, disent les femmes à la Cour & dans la Province ? Loin qu'il soit honteux de manquer de fidélité à son époux, celles qui sont les moins chastes, sont les plus respectées. Marchons donc sur leurs traces, & si nous ne pouvons point espérer de parvenir aux mêmes honneurs, nous

aurons du moins l'agrément de satisfaire notre goût & de contenter notre passion.

Rien n'est si pernicieux, mon cher ben Kiber, que les mauvais exemples, & rien n'est si utile que les bons. C'est à ces derniers qu'un fameux Pere de l'Eglise avoue qu'il devoit sa conversion. *Du côté, dit-il*, que j'avois tourné tous mes regards, je voyois la continence qui se présentoit à moi avec une majesté sans pareille, modeste, mais gaie, & qui, me montrant ses chastes attraits, m'encourageoit à venir à elle, & me tendoit les bras pour me recevoir & m'embrasser. Elle m'encourageoit même par de grands exemples d'une multitude innombrable de Saints qu'elle avoit autour d'elle, & où je voyois des personnes de tout âge, des enfants, des jeunes gens, des filles, des veuves vénérables par leur vertu, & des Vierges qui avoient vieilli dans la chasteté. Je voyois que dans toutes ces saintes Ames, la continence n'étoit pas demeurée stérile, & que le courage qu'elles avoient eu de vous choisir pour leur époux, ô, mon Dieu! leur avoit produit une

tels. A quels ... de délices toutes cé-
sont-ils ...
voir ...
à l' ... en *Jabamiah*, & par *Ja-*
d' ...

LETTRE XVI.

Astaroth, au sage Cabaliste Abukibak.

PARMI des Ames qui sont condamnées à rester dans l'infernal séjour, il en est une, sage & savant Abukibak, avec laquelle j'ai de fréquentes conversations. Elle animoit, lorsqu'elle étoit sur la terre, le corps d'un Théologien Jésuite. « Si les hommes, lui disois-je » il y a quelque temps, savoient com-

(1) *Aperiebatur enim ab eâ parte quâ intenderam faciem, & quò transire trepidabam, casta dignitas continentiæ, serena & non dissolutè hilaris, honestè blandiens, ut venirem neque dubitarem, & extendens ad me suscipiendum & amplectendum pias manus, plenas gregibus bonorum exemplorum. Ibi tot pueri & puellæ: ibi juventus multa, & omnis ætas, & graves viduæ & virgines anus, & in omnibus ipsa continentia nequaquam sterilis, sed fœcunda mater filiorum gaudiorum de marito te, Domine.* Augustini Confess. *Lib.* 8. *Cap.* 2.

„ bien eſt grand le nombre de vos Con-
„ freres condamnés à reſter parmi nous,
„ je crois que la Société trouveroit peu
„ de gens qui vouluſſent s'y engager.
„ Je ne comprends pas comment ceux
„ qui y entrent, ne font pas réflexion
„ au danger qu'ils courent en s'obli-
„ geant à ſuivre & à adopter toutes les
„ paſſions d'un corps ; qui n'agit & ne
„ ſe conduit que par la politique „.

Les hommes, répondit le Jéſuite, n'ont garde de croire qu'ils courent autant de riſque. Nos Peres ont eu le ſoin de pourvoir à cet inconvénient. Si vous connoiſſez un Livre intitulé : *Image du premier ſiecle de la Société des Jéſuites*, vous verriez que de fort habiles Théologiens ont ſoutenu que les Jéſuites ne pouvoient pas être damnés. Cela leur a été communiqué par un Saint à qui Dieu l'avoit appris en révélation. “ Sachez,
„ mon frere Marc, dit ce Théologien,
„ en rapportant les paroles de *François*
„ *Borgia*, que Dieu qui aime extrême-
„ ment la Société, lui a accordé le privi-
„ lege qu'il accorda autrefois à l'Ordre
„ de Saint Benoît : ſavoir, que les trois
„ cents premieres années, aucun de

» ceux qui persévéreront dans la Société
» jusqu'à la fin, ne sera damné (1). »
Vous voyez bien que nos Peres ont pris une excellente précaution pour empêcher qu'on n'appréhendât le terrible Jugement de Dieu, en devenant l'esclave de la politique de la Société. Ils ont plus fait que d'assurer qu'aucun Jésuite ne seroit damné : car comme les autres Ordres auroient fort bien pu être tentés de s'approprier les mêmes privileges, étant fort commode d'être reçu dans un corps où l'on peut faire impunément tout ce qu'on veut, le même Théologien a déclaré qu'on pouvoit se damner bel & bien chez tous les autres Religieux : en sorte qu'un de ces derniers prit sagement le parti, à l'heure de la mort, de prier un Jésuite de lui céder douze années qu'il avoit passées dans sa Religion. Il dit au P. Makres (2) : » O
» mon Pere, que vous êtes heureux
» d'être d'un Ordre dans lequel quicon-
» que meurt, jouit de la félicité éter-
» nelle ! Dieu vient de me montrer

(1) Image du premier Siecle de la Société, &c. *pag.* 646. *apud* Morale Pratiq. *Tom.* I. *pag.* 120.
(2) *Id. ibid. pag.* 200.

„ cela, & m'a ordonné de le déclarer
„ publiquement devant tout le monde.
„ Le Jésuite tout confus d'admiration
„ & de modestie, lui ayant demandé si
„ ceux de son Ordre ne seroient pas
„ aussi sauvés ? Le mourant lui répondit
„ avec gémissement, que plusieurs le
„ seroient, mais non pas tous : au lieu
„ que tous ceux de la Société de Jésus,
„ tant en général qu'en particulier, sans
„ en excepter aucun, qui parsévére-
„ roient dans l'Ordre jusqu'à la mort,
„ seroient tous sauvés „.

Il n'est pas étonnant que ceux, sur qui de pareilles fables font de fortes impressions, cherchent avec avidité d'entrer au nombre des disciples d'Ignace. Mais je ne vous ai appris jusqu'ici que ce que nos Peres débitent sur la terre, du salut général de tous leurs Confreres : je crois que vous serez curieux de savoir quel est le cérémonial qu'on observe dans le Ciel, lorsqu'un Jésuite y arrive. La Divinité n'est pas contente de les y recevoir purement & simplement comme les autres ames, elle envoie au-devant d'eux un Ambassadeur céleste.

„ Je soupçonne, *répondis-je*, que „ les Jésuites, qui ne sont pas trop mo„ destes, ont choisi pour introducteur „ de leurs Peres, quelque Chérubin, „ ou l'ame de quelqu'Apôtre „. Vous vous trompez, repliqua-t-il, cet Introducteur est Jesus-Christ lui-même, & Dieu a cru devoir accorder cet honneur non-seulement aux Peres, mais même aux Freres-lais. „ Est-il permis, *m'écriai-je*, que vos Confreres osent pu„ blier sur la terre de semblables impié„ tés ? Ne craignent-ils pas d'exciter le „ courroux & l'indignation de tous les „ honnêtes gens ? „ Bon, répondit-il, leurs partisans sont si aveuglés sur leur compte, qu'ils sont sûrs de leur faire recevoir, comme articles de foi, les impertinences les plus criminelles. Il est vrai qu'ils ont soin de les autoriser toujours de la révélation de quelque Saint : celle du cérémonial céleste est certifiée par Sainte Thérese. " C'est un des privi„ leges de ceux de la Société de Jesus, „ dit l'Auteur dont je vous ai déja cité „ plusieurs passages, Jesus vient au-de„ vant de chaque Jésuite mort, pour le „ recevoir. Heureuse l'ame, qui, sor-

„ tant

„ tant de la prison du corps mortel, est
„ assurée de s'aller jetter dans le sein
„ immortel, & dans le bienheureux
„ Esprit de Notre-Seigneur Jesus! Cette
„ proposition que je viens d'avancer si
„ librement, comme si c'étoit un Ora-
„ cle, n'est pas de moi, mais vient de
„ l'Oracle. Nous avons appris de la
„ Relation du P. Croisel Jésuite, de
„ l'année 1616. que dans une vision de
„ Sainte Thérese une Ame bienheureu-
„ se, allant dans le Ciel avec d'autres,
„ dit à cette Sainte: „Un Frere de la
Société de Jesus est notre Conducteur. Nous nous réjouissons d'avoir un tel Chef, à la vertu & aux prieres duquel nous sommes redevables de ce que nous sommes aujourd'hui délivrées du Purgatoire. Ne soyez pas surprise de ce que le Tout-Puissant vient au-devant de nous, il n'y a rien de nouveau en cela. Les Freres de la Société de Jesus, ont le privilege, que lorsqu'un d'eux est mort, Jesus vient au-devant de lui pour le recevoir (1).

“ Je ne m'étonne pas, dis-je au
„ Jésuite, si vos Peres ont institué un
„ Cérémonial aussi beau, lorsque quel-

(1) Id. *ibid.* *Liv. V. Chap.* 8. *p.* 648.

„ qu'un d'eux arrive dans le Ciel.
„ Cela se voit si rarement, que quel-
„ que pénible qu'il soit, il ne doit pas
„ être fort à charge à la Cour célest-
„ te. Quant à nous, nous vous trai-
„ tons beaucoup plus ca valiérement,
„ lorsque vous descendez aux Enfers,
„ & s'il falloit que les Diables vous
„ y conduisissent cérémonialement,
„ toutes les Légions infernales ne se-
„ roient occupées qu'à recevoir les
„ Jésuites qui arrivent ici de toutes
„ les parties du Monde. Vous vous
„ êtes apperçu par vous-même, lors-
„ que vous vîntes choisir votre séjour
„ parmi nous, qu'on vous regarda
„ sans façon, & comme une Ame
„ qui nous étoit, pour ainsi dire,
„ destinée dès que vous aviez endossé
„ l'habit de la Société.

Je conviens de ce que vous dites, répondit le Jésuite : & j'en fus d'autant plus surpris, que j'avois souvent entendu dire à nos Peres que leur Compagnie " étoit ce Chariot de feu d'Is-
„ raël qui faisoit pleurer autrefois
„ Elisée de ce qu'il avoit été enlevé;
„ & que maintenant par une grace

„ particuliere de Dieu, l'un & l'au-
„ tre Monde se réjouissoient de le voir
„ ramener du Ciel dans la nécessité
„ de l'Eglise. . . . . . Si dans la Société
„ l'on cherche les armées des soldats
„ qui multiplient tous les jours leurs
„ triomphes par de nouvelles victoires,
„ on trouvera une troupe d'Anges
„ choisis. . . . . Ces Anges sont sem-
„ blables à Saint Michel dans leurs
„ combats contre les Hérétiques : sem-
„ blables à Saint Gabriel dans la con-
„ version des Infideles : semblables à
„ Saint Raphaël dans la consolation
„ des ames & la conversion des pé-
„ cheurs, par les sermons & les con-
„ fessions. Ils se portent tous avec au-
„ tant de promptitude & d'ardeur à
„ confesser & à catéchiser les pauves &
„ les enfans, qu'à gouverner les con-
„ sciences des Grands & des Princes,
„ & ne sont pas moins célebres, tous
„ par leur doctrine & par leur sagesse,
„ que ceux qui gouvernent ces Prin-
„ ces : de sorte que l'on peut dire de
„ la Société ce que dit Seneque dans
„ l'Epître XXXIII „. qu'il y a de l'iné-
galité, où les choses éminentes sont

remarquables ; mais qu'on n'admire point un arbre quand tous les autres de la Forêt sont également hauts. " Certes, de quel côté que vous jettiez „ les yeux, vous ne trouverez rien „ qui ne pût être éminent par-dessus „ les autres, s'il n'étoit parmi d'au„ tres qui ont la même éminence (1). „ Vous voyez bien à présent que j'avois raison de paroître étonné de me voir tout-à-coup métamorphosé en compagnon d'Astaroth & de Belzebut, moi qui me regardois sur la terre comme semblable à Saint Michel, à Saint Gabriel & à Saint Raphaël.

„ Vous dûtes donc bien être surpris, „ demandai-je à ce Jésuite, lorsque vous „ entendites prononcer votre arrêt de „ condamnation par la Divinité ? „ On ne sauroit l'être davantage, repliqua-t-il : & quand l'Ange accusateur me reprocha d'avoir adopté aveuglément toutes les opinions relâchées des Casuistes de la Société ; d'avoir suivi les pernicieux conseils de mes Supérieurs, qui sous des prétextes frivoles, me dispensoient de dire la vérité ; d'avoir em-

[1] *Id. ibid. Lib.* III. *Orat.* I. *pag.* 402.

brassé sans examen toutes les haines & les cabales de la Société ; d'avoir persécuté tous ceux qui s'opposoient à son aggrandissement ou à ses desseins ; d'avoir regardé la bienséance & la charité chrétienne comme des vertus inutiles ; ce fut en vain que j'eus recours à l'autorité de tous nos Casuistes. Je citai le Pere Boni, Sanchez, Vasquez, tout cela fut inutile. Je crus que l'autorité de Villalobos, Conink, Liamans, Achokier, Dealkoker, Della Crux, Vera Crux, Ugolin, Tambourin, Fernandès, Martinès, Suarès, Henriquès, Vasquès, Lopès, Gomès, Sanchès, de Vechis, de Gassis, de Grassalis, de Pitigianis, de Graphæis, Squilanti, Bizozeris, Barcola, de Bobadilla, Simancha, Perez de Lara, Aldreta Lorea, de Scarcia, Quaranta, Scophra, Pedrezza, Cabrezza, Bisbe, Dias, de Clavasio, Villagut, Adam a Mauden, Iribane, Binsfeld, Volfangi a Vorberg, Vostery, Streversdorf (1). Je crus, dis-je, que l'autorité de tous ces gens pourroit m'être utile & me servir à quelque

[1] Ces noms sont extraits des *Lettres Provinciales*.

chose. Mais l'Ange accusateur me répondit : " Vous allez être rangé bientôt au nombre de tous ces Casuistes:
„ & puisque vous avez adopté leur
„ sentiments pendant que vous étiez
„ dans le monde, il est bien juste que
„ vous restiez avec eux dans l'autre. „
Je voulus repliquer, mais la Divinité prononça mon arrêt, & je descendis dans ces lieux, en m'écriant:
" Ah! Sanchez, Ponce, Boni, vous
„ êtes cause de ma perte ; & vous
„ sur-tout Filiucius, qui m'avez appris
„ qu'il étoit permis de suivre l'opinion
„ la moins probable, quoiqu'elle fût
„ la moins sure! „ Je ne vois que trop à présent qu'il n'y a d'opinions certaines, & qu'on n'en doit suivre d'autres que celles qui sont fondées sur l'Evangile.

„ Il falloit, dis-je au Jésuite, que
„ vous fussiez bien crédule, ou que vous
„ cherchassiez à vous aveugler vous-mê-
„ me lorsque vous viviez ? Comment
„ pouviez-vous croire, en examinant la
„ conduite de vos Confreres, que vous
„ viviez avec des Anges & des intelligen-
„ ces célestes? Vous deviez du moins leur

» demander de faire quelques miracles,
» pour prouver les choses extraordinai-
» res qu'ils vous disoient. Ils auroient été
» b n embarrassés de vous contenter, &
» vous auriez dû vous appercevoir que
» Ribadeneira avoue qu'Ignace même
» n'en avoit jamais fait.

Je n'avois garde, repliqua le Jésuite, de demander à mes Confreres d'opérer quelques miracles. J'étois trop instruit de leur doctrine, & je savois qu'ils tenoient, comme une chose certaine, que la Société étant un grand miracle comme le Monde, elle n'avoit pas besoin pour être crue d'en faire d'autres.
» Le premier & le plus grand miracle de
» la Société, dit l'Auteur dont je vous ai
» déja parlé, est la Société même. Il
» n'y a point de plus grand miracle
» que le Monde : on peut dire la même
» chose de la Compagnie de Jesus, qui
» est comme un véritable Monde. Ce
» grand Corps de la Société tourne &
» roule par la volonté d'un seul homme.
» Il est aisé à remuer, mais difficile à
» troubler. Tant d'hommes fleurissants
» en âge, excellents en esprit, & émi-
» nents par la force de leur génie, sont

„ conduits & gouvernés depuis tant de
„ temps dans la carriere de la vertu &
„ de la Doctrine, pour le service & le
„ bien des autres, sans que leur course
„ soit jamais interrompue. Celui, qui
„ voyant cela & le considérant, ne ju-
„ ge pas que c'est le premier & le plus
„ grand miracle, qu'il n'attende point
„ d'autre miracle de la Société. Pour
„ moi, j'estime que comme il n'y a
„ point de plus grand miracle dans le
„ monde, ni d'autre miracle que le
„ Monde même: ainsi, qu'il ne se trou-
„ ve point de plus grand ni d'autre mi-
„ racle que la Société même (1).

Vous voyez à présent que je n'a-
vois garde d'exiger que mes Confreres
me prouvassent qu'ils étoient réelle-
ment des intelligences célestes. Ils n'eus-
sent pas manqué de me dire : " Vous
„ êtes un profane, un incrédule, indigne
„ d'être agrégé dans la société. Ne sen-
„ tez-vous pas qu'elle est elle-même le
„ miracle le plus visible que vous puis-
„ siez demander? Il faut que votre cœur
„ soit plus endurci que celui des Juifs,

[1] *Image du premier siecle de la Société, &c. pag. 132. apud Morale Pratique, Tom. I. pag. 120.*

„ puisque

„ puisque vous n'êtes point touché d'un „ prodige, dont les merveilles sont aussi „ surprenantes, que celles qu'on apper- „ çoit dans l'arrangement du monde. „ Je croyois donc ce qu'on me disoit, & ma vanité me persuadoit aisément que j'étois *un Saint Michel dans les combats*, *un Saint Gabriel dans la conversion*, *& un Saint Raphaël dans la consolation*. Je trouvois un plaisir à me tromper moi-même: & la vanité inséparable de l'habit Jésuitique, avoit un beau champ. Pensez-vous qu'il ne soit pas bien flatteur à un petit Régent de College de se regarder au-dessus des autres hommes? " Votre orgueil, répondis-je au „ Jésuite, devoit cependant recevoir de „ temps en temps quelque mortification „ bien sensible; car enfin il est im- „ possible que vous ne vous apper- „ çussiez quelquefois que vous n'étiez „ qu'un petit Préfet, relégué dans une „ chambre une partie de la journée, „ & passant l'autre, entouré d'une fou- „ le de jeunes écoliers. „ Au milieu de ces écoliers, reprit le Jésuite, j'étois occupé du soin de leur inspirer des sentiments de respect & de vénération pour

la société. Ainsi, je partageois une partie de la gloire du Corps dont je faisois l'éloge; & lorsque j'étois seul dans ma chambre, je me livrois à d'agréables visions. Je pensois qu'il n'étoit point impossible que je fusse réellement un de ces diamants qui étoient sur le pectoral du Grand-Prêtre. « Je ne vous „ entends point, répondis-je. Tantôt „ vous croyiez être un Ange, & peu „ après vous pensiez être métamorpho„ sé en diamant; cela me paroît assez „ extraordinaire. Vous étiez donc un „ peu fanatique pendant que vous vi„ viez, & ressembliez beaucoup à vo„ tre Patriarche?„ Je vais éclaircir vos doutes, repliqua-t-il. La Société selon nos Peres, est le Rational du jugement, que les Grecs ont nommé Λογιον c'est-à-dire, l'Oracle. Quand ils considerent la forme quarée qu'il avoit, ils y découvrent la Société marquée comme en figure, à cause qu'elle est répandue dans toutes les quatre parties du Monde. Quand ils font attention à ces trois rangs de quatre pierres précieuses, ils se représentent les divers Ouvrages de plusieurs Jésuites. Lors-

qu'ils regardent que cet ornement étoit porté sur la poitrine du Grand - Prêtre Juif, il leur semble voir la Société attachée sur la poitrine d'un plus saint Pontife ; c'est-à-dire le Pape. Or, vous jugez bien que ce n'étoit pas sans raison que je croyois être une des pierres précieuses du pectoral, étant membre de la Société.

“ Je ne m'étonne plus, répondis-„ je au Jésuite, de votre prétendue „ métamorphose en diamant ; mais je „ suis à présent encore moins surpris des „ iniquités dont les cœurs de plusieurs „ Papes ont été remplis. Si j'avois su „ plutôt qu'ils portoient dessus leur poi-„ trine la Société entiere, j'en aurois ai-„ sément deviné la cause. Ils appro-„ chent de leur sein le plus funeste des „ poisons ; & je ne doute pas qu'ils „ n'en ressentent les mortelles atteintes. „ Il faut qu'ils soient bien aveugles „ pour agir de la sorte. Au lieu de la „ Société des Jésuites, pourquoi ne „ mettent-ils pas l'Evangile sur leur „ estomac ? Est-ce que Jesus-Christ & „ ses Apôtres ne valent pas Ignace & „ les douze Vieillards ? Les Ecrits des

„ Disciples du Fils de Dieu sont-ils
„ d'un moindre prix que ceux des
„ Théologiens Jésuites ? En vérité,
„ nous serions bien fâchés que la So-
„ ciété ne fût pas établie, & tous les
„ Diables doivent la chérir tendrement.
„ Si vous pouviez retourner dans le
„ monde, je me garderois bien de vous
„ tenir ce discours, vous pourriez en
„ profiter, & désabuser plusieurs hom-
„ mes. „

Je te salue, sage & savant Abukibak, en *Belsebut*, & par *Belsebut*.

LETTRE XVII.

Le Cabaliste Abukibak, *au Sylphe* Oromasis.

J'AI vu avec plaisir, aimable Oromasis, la Lettre dans laquelle tu m'instruis de la conversation que tu as eue avec l'ame de Thésée & celle d'Hercule. Je te sais bon gré d'avoir montré à ces prétendus Héros combien ils étoient au-dessous de la gloire à laquelle ils prétendoient avoir atteint.

Rien n'est si rare qu'un véritable

Héros ; & j'ose dire que l'antiquité en a moins produit de véritables, que ces derniers siecles. Si nous examinons les principaux de ceux que les Anciens ont placés au rang des demi-Dieux, nous trouverons qu'il en est peu de dignes d'avoir reçu un pareil honneur.

Le Fondateur des Romains, quelques louanges que lui ayent données les Historiens, ne fut qu'un célebre scélérat, qui sut se rendre le chef d'une troupe de bandits qu'il rassembla. Ce même Romulus se signala par la mort de son frere, qu'il tua, non pas en homme de courage, mais en traître. Jusqu'ici voilà le fondateur de Rome, chef de brigands & fratricide ; suivons-le, & nous verrons croître ses crimes à chaque pas. Après qu'il eut donné quelque forme à sa ville, « il ouvrit, *dit un Historien* (1), un refuge à tous venants : » Il l'appella le temple du Dieu d'Asyle. Tout le monde y étoit bien reçu ; » on ne rendoit ni l'Esclave à son Maître, ni le Débiteur à son Créancier, » ni le Meurtrier à son Juge ; & l'on

(1) Plutarque. *Vie de Romulus. Vie des Hommes Illustres*, Tom. I. de la Traduction de Dacier.

» soutenoit qu'Apollon lui-même avoit
» autorisé ce lieu de franchise par un
» Oracle formel.

Voilà actuellement Romulus, non-seulement chef des brigands qu'il avoit rassemblés; mais encore protecteur de tous les scélérats de l'Univers. Dans quelque pays qu'un homme eût fait un crime, quelque énorme qu'il fût, il étoit assûré de son impunité, en se refugiant auprès de Romulus, qui avoit l'audace d'autoriser sa conduite par le prétexte de la volonté d'Apollon. Il joignoit l'irréligion à la scélératesse, & pour sauver ce que ses actions avoient d'horrible, il faisoit parler la Divinité d'une maniere entiérement contraire à la vertu & à la tranquillité publique.

Il manquoit encore aux éminentes qualités de ce Fondateur d'acquérir le titre de ravisseur; il ne tarda pas de s'en rendre digne. Les Peuples voisins des Romains étoient fort peu tentés de contracter des alliances avec eux: la chose étoit assez naturelle. Si aujourd'hui tous les bandits, répandus dans les montagnes des Pyrenées, ou dans les campagnes d'Italie, s'assembloient

d'un commun accord & formoient une ville, je ne crois pas que les bourgeois des autres villes prochaines s'empressassent fort de choisir des gendres parmi ces bandits. Comme le crime ne coûtoit rien à Romulus, il trouva aisément un expédient pour réparer les maux que le défaut de femmes pouvoit causer à la ville de Rome. Il pria les Sabins d'assister à un Sacrifice solemnel, qui seroit suivi d'une grande fête où l'on célébreroit des Jeux. Ces peuples, se confiant dans la foi publique, & au respect que l'on devoit aux Dieux, y amenerent leurs filles & leurs épouses. Romulus avoit prévenu ses soldats ; & à un signal qu'il leur fit, ils s'élancerent sur les filles & les femmes des Sabins, & forcerent les hommes de prendre la fuite.

Il n'est rien de si plaisant & de si puérile, que la façon dont les Historiens ont voulu excuser ce manque de foi, & cette action inique de Romulus. « Quelques-» uns assûrent, *dit Plutarque* (1), » qu'il n'y a eu que trente Sabines d'en-» levées ; mais Valerius Anthia dit qu'il

(1) *La même.*

„ y en eut cinq cents, & Juba six cents
„ quatre-vingt-trois, & toutes filles;
„ ce qui étoit très-considérable pour
„ justifier Romulus, & pour faire voir
„ sa bonne intention. Car on ne trouva
„ dans ce grand nombre qu'une seule
„ femme nommée Hersilie, qu'ils pri-
„ rent par mégarde, & qui ensuite
„ servit utilement à faire leur paix, en
„ persuadant aux Sabins que ce n'étoit
„ ni par débauche, ni par insolence
„ qu'ils s'étoient portés à cet excès;
„ mais par un violent desir de s'unir
„ avec eux par les liens les plus forts
„ & les plus indissolubles.

Ne trouves-tu pas extraordinaire, aimable Oromasis, qu'un Ecrivain aussi sage que Plutarque veuille prouver sérieusement que l'action de Romulus n'a rien de blâmable, & que le grand nombre de filles qui furent ravies, fait voir sa bonne intention, comme s'il étoit jamais permis, sous quelque prétexte que ce fût, de s'approprier le bien d'autrui, & un bien aussi cher que l'est une fille à son pere. Je demande si l'on mettroit aujourd'hui au nombre des Héros un homme, qui, Souverain

d'une petite Principauté, après avoir tué son frere, feroit de ses États une retraite de brigands & de bandits, & enleveroit les filles de ses voisins après les avoir attirées dans une Eglise, sous le prétexte de participer aux honneurs qu'on y rend à Dieu ? Je demande, dis-je, si l'on ne regarderoit pas cet homme comme le plus grand scélérat du monde ? En vérité, mon cher Oromasis, il est heureux pour Romulus d'être venu au monde, il y a environ deux mille cinq cents ans. Ses crimes ont été non-seulement justifiés, mais encore approuvés ; suite funeste de l'aveuglement des hommes. . . . . .

Il semble que ce soit un bonheur attaché à tous les Fondateurs des Etats, (j'aurois presque envie de dire à tous les Fondateurs des Ordres & des Religions, quelques fourbes, ou quelques extravagants qu'ils soient), d'être déifié par leurs Peuples ou par leurs Disciples. Si Romulus fut un grand criminel, François d'Assise fut un fameux visionnaire. Les Franciscains ont fait pour lui ce que les Romains ont exécuté en faveur de Romulus. Ils ont trouvé le se-

cret de placer leur Patriarche au rang des demi-Dieux modernes, quoique dans le fond il soit aussi ridicule de mettre un homme au nombre des Saints pour s'être fait une femme & des enfants de neige & s'être roulé sur la glace, que de placer un meurtrier, un assassin, un ravisseur, un chef de bandits, au nombre des plus grands Héros.

Si nous examinons plusieurs autres grands-hommes de l'antiquité avec le même désintéressement que nous avons parcouru la conduite de Romulus, nous trouverons qu'ils n'étoient pas plus dignes que lui des honneurs que la postérité leur a rendus. Ce fameux Brutus, dont tous les Romains ont si fort exalté le courage, la grandeur d'ame, & l'amour pour sa patrie, étoit un homme emporté, vain, violent, ambitieux, & qui sacrifia ses enfants à la haine qu'il avoit contre Tarquin, plutôt qu'à la Justice & au bien de la République. Loin qu'il eût l'ame grande & noble, il pensoit bien souvent d'une façon basse & indigne de la générosité Romaine. Lorsque Tarquin en-

voya demander au Sénat son argent, son bien, & celui de ses amis & de ses parents, afin qu'ils eussent au moins de quoi subsister dans leur exil, la plupart des Sénateurs furent d'avis de lui accorder sa demande; & le Consul Collatin appuya ce sentiment. Mais Brutus opina qu'il falloit retenir les biens du Tyran : sa haine & son tempérament emporté ne lui laissoient pas le moyen de réfléchir à l'indignité de son opinion. Collatin s'y opposa généreusement : il représenta qu'on en vouloit aux Tyrans, & non pas à leurs richesses; qu'il seroit honteux pour le Peuple Romain, qu'on pût croire dans les autres Etats qu'on avoit chassé les Tarquins pour avoir sujet de s'emparer de leurs biens; & qu'en les retenant, c'étoit fournir aux Tyrans un juste prétexte de faire la guerre. La droite raison, la vertu, l'équité, tout concouroit à favoriser le sentiment de Collatin; mais Brutus, toujours inflexible & toujours aveuglé par sa haine, ne voulut jamais changer de sentiment. Il fallut que le Peuple Romain décidât le différend des deux Consuls: sa décision couvrit Bru-

tus de confusion; & dans une affaire jugée par une populace ordinairement aveugle, l'équité eut cependant le dessus. Il fut ordonné qu'on rendroit à Tarquin ses biens & ses richesses.

Il n'est pas surprenant qu'un homme qui dans les actions les plus simples & dans les choses les plus claires se laissoit aveugler par sa haine & par son ambition, ait sacrifié ses deux enfants à ces mêmes passions. Il eut dépendu de lui de conserver leur vie, sans blesser ce qu'il devoit à la République, à son emploi & à son honneur. Ce fut lui seul qui leur donna la mort; & par la façon dont il les fit exécuter, par la conduite qu'il tint durant leurs supplices, il est aisé de sentir qu'il punissoit dans ses fils, non pas les ennemis de la République, mais les amis de Tarquin, qu'il haïssoit mortellement. On n'a qu'à consulter les meilleurs Historiens, pour être entiérement convaincu de cette vérité. Après que les Consuls, dit un des plus fameux (1), eurent imposé silence, que Valerius eut produit Vindex,

[1] Plutarq. Vie de Publicola, &c. Je me sers toujours de la Traduction de Dacier.

& que l'accusation fut intentée, on lut les Lettres. " Aucun des conjurés
" n'eut la hardiesse de répondre : tou-
" te l'assemblée tenoit les yeux baiss-
" sés & personne n'osoit ouvrir la
" bouche. Il y en eut seulement quel-
" ques-uns, qui pour faire plaisir à Bru-
" tus, ouvrirent l'avis de l'exil. Les
" larmes de Collatin & le silence de
" Valerius donnoient encore quelque
" espérance ; lorsque Brutus appellant
" ses enfants par leurs noms: *vous Titus*,
" dit-il, *& vous Valerius, pourquoi ne*
" *répondez-vous pas à cette accu-*
" *sation* ? Par trois fois il les somme
" de répondre ; & voyant qu'ils se tai-
" soient toujours, il se tourne vers
" les Licteurs, & leur dit : *c'est à vous*
" *maintenant. Faites votre charge.* Cet
" arrêt prononcé, les Licteurs se saisis-
" sent de ces deux jeunes hommes,
" leur arrachent leur habit, leur lient
" les mains derriere le dos, leur dé-
" chirent le corps à coups de verges,
" & font ruisseler le sang de tous cô-
" tés. Personne n'avoit la force de
" soutenir un spectacle si cruel. Le
" pere seul n'en détourna jamais la

„ vue; la compassion n'adoucit pas un „ seul moment la colere & la sévé- „ rité qui étoient peintes sur son vi- „ sage. Il regarde d'un œil ferme & „ farouche le supplice de ses enfants, „ jusqu'à ce que les Licteurs, après „ les avoir étendus par terre, leur eu- „ rent séparé la tête du corps. Alors il „ laissa à son compagnon la punition „ des autres & se retira. „

Que les Historiens Romains, aimable Oromasis, louent tant qu'ils voudront cette action barbare, je n'approuverai jamais qu'un pere, qui peut assurer la tranquillité d'un Etat par l'exil de ses enfants, les fasse périr à ses yeux, sans détourner la vue, sans que sa colere & sa sévérité puissent être diminuées par leurs supplices. Plutarque n'a point voulu décider touchant la conduite de Brutus. Comme il n'étoit pas né Romain, & qu'il sentoit toute l'horreur qu'inspire un pere qui regarde d'un œil ferme & farouche le supplice de ses enfants, il s'est contenté de dire que l'action de Brutus ne peut être ni assez louée, ni assez blâmée. " Car ce fut, ou l'ex-

„ cès de la vertu (1) qui éleva son
„ ame au-dessus des passions, ou l'ex-
„ cès de la passion qui lui produisit
„ l'insensibilité; & ni l'une ni l'autre,
„ *ajoute-t-il*, n'est proportionnée aux
„ forces de l'homme, mais est, ou
„ d'une bête, ou d'un Dieu. „ Il est
aisé d'appercevoir, si l'on vient à faire
réflexion sur le *tempérament* de Brutus;
ardent, inflexible, vindicatif, que la
fureur, la rage & le désespoir de voir
ses enfants s'unir avec Tarquin, furent
les seules passions qui le rendirent
insensible à leurs supplices. C'est
en vérité vouloir abuser de la croyance
des gens, que de faire un Dieu
d'un homme, qui dans les choses où
ses passions avoient quelques rapports,
méconnoissoit même les bienséances
les plus communes & les plus sensibles,
& oublioit le nom & le devoir
de pere.

Si aujourd'hui un Doge de Venise
soutenoit que la République n'est point
obligée de rendre un bien dont elle
s'est saisie injustement, uniquement
fondée dans son sentiment parce qu'il

(1) Plutarque, *la même*.

n'aime point les gens à qui ces biens appartiendroient, comment appelleroit-on ce Doge? On l'accuseroit dans toute l'Europe d'être un homme livré à sa passion, qui sacrifie à sa haine les vertus les plus nécessaires à un Magistrat chargé de rendre la justice. Je demande pourquoi Brutus passera pour un Héros, pour avoir fait, il y a vingt siecles, la même injustice qui déshonoreroit aujourd'hui celui qui la commettroit? Mais que ne diroit-on pas encore si ce même Doge faisoit conduire ses enfants, que le Sénat voudroit simplement exiler en Dalmatie, au milieu de la place de S. Marc; & que là d'un œil sec & farouche il leur fît enfoncer un poignard dans le sein, non pas tant pour les punir d'avoir cabalé contre la République, que pour avoir eu quelques liaisons avec un Prince qu'il n'aimoit pas? L'on regarderoit ce Doge comme un monstre, chacun en parleroit avec horreur, on détesteroit son action, & on le haïroit encore davantage, si l'on savoit que le plaisir de dominer est entré pour beaucoup

coup dans les motifs qui l'ont déterminé à faire une action aussi cruelle. Un Philosophe, qui veut juger sainement de Brutus, met ce Romain à la place du Vénitien, & prononce ensuite sans passion.

On doit tenir la même conduite lorsqu'on veut décider sur le différent mérite des Héros modernes. Il faut qu'un François regarde les grands hommes de sa Patrie comme s'il étoit né en Angleterre; & qu'un Anglois suppose d'être né François, en prononçant sur le mérite de ses illustres Concitoyens. L'amour de sa Patrie ne l'aveugle point alors: il juge d'une maniere impartiale, & il fait aussi sagement que celui, qui, voulant décider du mérite de Brutus, le suppose un simple Doge de Venise, pour ne se point laisser éblouir par le respect outré de l'antiquité: *à longinquo Reverentia.*

Je te salue, aimable Oromasis, en *Jahamiah*, & par *Jahamiah.*

LETTRE XVIII.

Le Gnome Salamankar, *au sage Cabaliste* Abukibak.

IL seroit à souhaiter que les hommes, sage & savant Abukibak, eussent pendant leur vie autant de sincérité qu'ils en ont après leur mort. La façon dont ils se tourneroient en ridicule, & la liberté avec laquelle ils se reprocheroient leurs défauts, les empêcheroient de se livrer à leur caprice à leur ambition, & à leur vanité. Mais l'on ne doit point espérer qu'une coutume aussi salutaire puisse s'établir parmi les gens d'un certain état.

Un Courtisan n'a garde de blâmer les défauts qu'il apperçoit dans un autre Courtisan. En condamnant sa ridicule ambition, il feroit son procès à lui-même.

Un Magistrat respecte les vices & l'ignorance d'un imbécille Collegue, qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir pu donner vingt mille écus d'une charge. Il n'a lui-même que celui-là, comment donc se résoudroit-il de blâmer

en autrui ce qui fait toute sa gloire ?

Un Théologien qui abuse de la Religion, qui se joue des Ecritures, qui fait servir les Livres Divins à son ambition & à sa haine, est bien éloigné de condamner ses crimes dans un autre Théologien. Il les respecte par-tout où il les apperçoit, & se garde d'ôter le voile qui les couvre, de peur que le Public, les appercevant dans un Théologien, ne les reconnût dans un autre.

On peut dire que les hommes en général taisent mutuellement leurs défauts, ou du moins ne les font sentir que médiocrement, parce qu'en épargnant les autres, ils s'épargnent eux-mêmes. Ce n'est qu'après la mort que l'ame dégagée des liens du corps, ne craint plus d'exposer ces vérités mâles, qui luisent si rarement parmi les vivants.

Je fus le témoin, il y a quelques jours, d'une conversation entre le Moine *Bernard* & le Ministre *Jurieu*, où la sincérité brilloit. Tu sais, sage & savant Abukibak, que ces deux Théologiens sont condamnés à rester dans nos demeures souterreines, pour avoir fait un abus étonnant des Prophéties.

Il faut avouer, disoit le Ministre *Jurieu* au Moine *Bernard*, que les hommes qui vivoient de votre tems, devoient être de grands imbécilles d'ajouter foi à vos prétendues révélations. Ce qui m'étonne le plus, c'est que ceux qui revinrent de cette malheureuse expédition où vous les aviez engagés, ne prirent pas le parti de vous mettre en pieces pour venger leurs confreres, morts dans une guerre entreprise uniquement sur vos fausses promesses. Il falloit en vérité qu'ils fussent bien bons, pour se payer des raisons que vous apportâtes, afin d'excuser vos mensonges. Y a-t-il rien de si ridicule que de prétendre comme vous fîtes que les crimes des Croisés avoient empêché les effets de vos Prophéties ? Il n'est personne qui ne pût passer pour Prophete, à l'abri d'une pareille excuse. Elle est si mauvaise, que je ne crois pas que les anciens Prêtres, qui desservoient le Temple de Delphes, eussent voulu s'en servir. Les Payens n'auroient pas trouvé à propos qu'on les eût bercés de pareils contes. Ils n'auroient pas manqué de dire qu'un homme, qui prévoyoit l'avenir, au-

roit dû prévoir les péchés des Croisés, & ne point leur promettre des victoires imaginaires. La façon d'annoncer des choses qui ne doivent jamais arriver, est une assez comique façon de révéler l'avenir.

» Je conviens, répondit le Moine Bernard au Ministre Jurieu, que
» j'ai eu tort d'abuser les Peuples, &
» de les conduire à la boucherie, en
» jouant le rolle d'un habile fanatique
» (1). Je pensois que les affaires tour-
» neroient autrement, & j'espérois ac-
» quérir une gloire éternelle. Je me
» regardois comme un second Moïse,
» qui conduisoit en Judée le Peuple
» choisi de Dieu. Malheureusement mes
» projets eurent un mauvais succès : je
» vis en aller toutes mes espérances en
» fumée. Il falloit bien alors, pour-

(1) Dans la Lettre que S. Bernard écrivit aux Allemands pour les animer à se croiser, il les assure que la terre a tremblé & frémi au moment que Dieu a perdu son pays : *Commota est & tremuit terra, quia cœpit Deus perdere terram suam.* Ces expressions fanatiques sont presque un juste équivalent de la folie de certains Rabbins, qui disent que Dieu rugit trois fois par jour, pour avoir abandonné son Temple.

„ excuser mes démarches, trouver „ quelques raisons bonnes ou mauvaises, je saisis celle que je croyois la plus „ passable. Quoique vous disiez, elle ne „ doit pas être si impertinente, puisqu'elle a eu assez de force pour faire „ oublier mes fourberies & mes sotises, „ & qu'après ma mort j'ai été bien „ duement canonisé & placé entre les „ plus grands Saints. Mais vous qui „ parlez de Prophéties, à quoi pensiez-vous lorsque vous allâtes publier „ ce Livre rempli de visions cornues (1) „ dans lequel vous prétendiez prouver „ que le Papisme est l'Empire Anti-Chrétien ; que cet Empire n'est pas éloigné de sa ruine ; que la persécution présente peut finir dans trois ans & demi, après quoi commencera la destruction de l'Ante-Christ, laquelle s'achevera dans le commencement du siecle prochain & enfin le regne de Jesus-Christ viendra sur la terre ? " Si vous viviez encore „ aujourd'hui, vous seriez bien hon-

[1] L'Accomplissement des Prophéties, ou la Délivrance de l'Eglise, &c. corrigé & augmenté de près d'un tiers, & de l'Explication de toutes les Visions de l'Apocalypse, &c.

„ teux de voir que vos Prophéties ont
„ été aussi fausses que les miennes.
„ Du moins ai-je eu le bon sens de ne
„ point les insérer dans deux assez gros
„ Volumes, afin de ne pas transmettre
„ à la Postérité les extravagances de
„ mon imagination échauffée. Com-
„ ment pouviez-vous vous empêcher
„ de rire, lorsqu'après avoir écrit tou-
„ tes les chimeres qui vous venoient
„ dans la tête, vous les lisiez ensuite de
„ sang froid? Vous deviez dire en vous-
„ même : „ Il faut que les hommes
soient de grands sots, puisqu'ils reçoi-
vent comme des choses respectables les
contes les plus absurdes. " Est-il rien en
„ effet de plus fou & de plus comique en
„ même temps, que tous les commen-
„ taires que vous avez faits sur l'Apo-
„ calypse? Vous étiez fort heureux que
„ les Princes qui vivoient de votre
„ temps, ne s'embarrassassent guere
„ des injures des Théologiens. Sans
„ cela, la moitié des Souverains de
„ l'Europe auroit demandé aux Etats
„ de Hollande qu'ils vous obligeassent
„ à leur faire une réparation authenti-
„ que, & à avouer qu'ils n'étoient

„ point les suppots de l'Ante-Christ,
„ & qu'ils n'avoient rien de commun
„ avec les prédictions de l'Apocalypse.
„ Il falloit que vous fussiez aussi bi-
„ lieux que mauvais Prophete. Je n'au-
„ rois osé dire du Sultan d'Egypte ce
„ que vous avez écrit de l'Empereur,
„ des Rois d'Espagne, de France, &c.
„ Souffrez que je vous rappelle un pas-
„ sage de votre Accomplissement des
„ Prophéties, où vous dites, en parlant
„ d'un endroit de l'Apocalypse (1) : „
comment accorder avec Rome Payen
ne ces paroles, *ceux-ci*, c'est-à-dire,
ces dix Rois, *ont un même Conseil, & bailleront leur puissance & leur autorité à la bête* ? Les Rois, dont les Royaumes ont été conquis par l'Empire Romain Payen, ont-ils volontairement donné leur puissance à la bête ? Rome Payenne n'a-t-elle pas ravi, par une pure violence, ces grands Etats dont elle a formé son Empire ? Peut-on dire que les Rois subjugués avoient un même Conseil ? Ont-ils régné avec Rome

(1) Accomplissement des Prophéties, ou la délivrance prochaine de l'Eglise, *Tom. I. pag.* 198. & 199.

Payenne ?

Payenne ? N'ont-ils pas été réduits, & leurs Royaumes, en Provinces Romaines ? Cela ne peut donc convenir en façon du monde au période Payen de Rome, mais très-bien au période Anti-Chrétien & Papal. Car il est vrai que les dix Rois composent cet Empire Ecclésiastique, & lui sont soumis. Il est vrai qu'ils ont un même Conseil, & qu'ils ont donné leur pouvoir à la bête ; car ce n'a pas été par les armes que Rome s'est acquis ce second Empire, c'est par la persuasion, par l'union, par la fausse Religion, par la Communion de l'Idolâtrie, & par la chimere d'un Empire de Jesus-Christ sur la terre.

„ Je ne m'étonne plus, continua le
„ Moine Bernard, qu'après avoir parlé
„ des plus grands Princes d'une manie-
„ re aussi méprisante, tous les gens
„ sensés de votre religion aient désap-
„ prouvé hautement vos prétendus
„ Ecrits Prophétiques (1). Vous au-

(1) J'ai vu au sujet de l'*Accomplissement des Prophéties* de M. Jurieu, une piece curieuse & qui est devenue assez rare ; c'est un Livre intitulé *Lettres des Rabbins des deux Synagogues d'Amsterdam, à M. Jurieu*, traduite de l'*Espagnol*. On

„ riez pu également combattre le Pa„ pisme, sans avoir recours à des mo„ yens aussi criminels.

y trouve une Critique vive, fine & savante de la plupart des folies que ce Ministre avoit mises dans son Ouvrage. Entre les autres droits qu'on releve, celui, où l'Auteur croit que les Juifs seront encore rétablis dans Jérusalem ; me paroît singulier. *Nous ne saurions assez admirer ces paroles,* s'écrient les Rabbins, *où vous dites en forme de conclusion de tout votre raisonnement*, il y a donc selon moi un regne de Dieu à attendre, & ce regne c'est celui du Messie qui n'est point encore venu. *Heureuse conformité qui se rencontre entre vous & entre nous ! Ne changeons rien dans votre proposition que ces mots* selon moi *en ces autres-ci* selon nous. *En effet, c'est le sentiment de tous les Juifs que vous avez exprimé dans leur sens & dans leur propre parole.*

Nous prions l'Adonaï, Dieu de nos Peres, qu'il vous comble de ses bénédictions, & qu'il vous fasse entonner dans tous vos Ouvrages la prochaine arrivée de son Messie dans la Sainte Cité. Vous avez montré comme au doigt le rétablissement de Sion par la révélation d'Ezéchias que vous produisez au même lieu. Nos Rabbins conviennent avec vous que cette grande campagne d'os que le Prophete voit, sont les Israélites qui sont répandus dans le monde : ces os qui se rejoignent & se rassemblent, sont les Juifs que Dieu rejoindra & rassemblera par son Messie ; il leur redonnera la vie, en faisant vivre la Loi de Moïse au milieu d'Israël.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que vous dites qu'Ezéchiel, dans les derniers Chapitres de son Livre, fait une description figurée du regne des Juifs & du

Je coviens, répondit le Ministre Jurien, que j'ai poussé les choses à l'excès; mais j'avois pour mentir des excuses plus légitimes que les vôtres. Je voulois encourager les Protestants qu'on persécutoit injustement en France, &

Messie : & vous faites paroître une grande pénétration d'esprit & un jugement solide, en ce que vous reprenez les interprétations de ceux de votre secte, qui ont trouvé, dites-vous, dans ce chapitre d'Ezéchiel un abŷsme impénétrable, parce qu'ils ont supposé le regne du Messie arrivé, au lieu que le Prophete parle du regne du Messie à venir. Nous avons résolu dans nos Synagogues de députer par devers vous deux Parnassins *, pour vous remercier de la défense que vous avez prise de la Nation Juive contre ceux que vous appellez Papistes & Ante-Christs, à cause qu'ils persécutent les Juifs. En effet il n'y a rien de mieux sensé que la remarque que vous faites à la fin de ce Chapître*, que le véritable regne de l'Ante-Christ consiste dans la persécution cruelle qu'on fait aux Juifs. *Et pour nous servir de vos termes*, ce mystere d'iniquité ne comprend rien au mysteres de piété, & il ne voit pas que Dieu se réserve cette Nation pour faire en elle ses plus grands miracles. *Nous espérons que vous serez un des témoins de la gloire d'Israël, & que notre Messie, de l'esprit duquel vous êtes animé, vous élévera aux plus hautes dignités de son Royaume, comme un des héros de son parti.* Lettre des Rabbins des deux Synagogues d'Amsterdam, à M. Jurieu, *traduites de l'Espagnol, suivant la copie imprimée à Amsterdam*, chez Joseph Athias. A Bruxelles, 1446.

leur donner quelqu'efpoir qui pût les aider à soutenir les maux dont on les accabloit. Je pensois qu'il n'étoit pour cela aucun meilleur expédient que d'avoir recours à des Prophéties flatteuses. La face des affaires de l'Europe sembloit m'en promettre l'heureux succès. Toute l'Europe étoit presque liguée contre la France, comment aurois-je pu prévoir qu'elle viendroit à bout de faire une paix avantageuse, & que les Protestants exilés continueroient de l'être? Si j'ai été aussi mauvais Prophete que vous, il faut cependant avouer que j'avois plus de raison de prétendre de passer pour un homme inspiré du Ciel. Vous ne fondiez l'authenticité de vos révélation que sur la chimérique espérance de la valeur de quelques gens ramassés, mal disciplinés, & conduits par des Généraux peu habiles. Mais quant à moi, je me flattois sur la bravoure & le nombre des troupes ennemie de la France, & sur l'expérience des Chefs qui les conduisoient. J'étois même fondé dans les invectives que je répandois dans mes Ouvrages contre certains Souverains. Elles disposoient les esprits à la révolte,

& c'étoit-là à quoi je tendois. Lorsqu'on veut nuire à un ennemi, qu'importe la façon dont on s'y prend pour en venir à bout (1)? Je m'étonne que vous, qui avez si souvent fait servir la Religion de prétexte à votre haine, & qui, malgré votre prétendue sainteté persécutâtes Abellard, Arnaud de Bresse, Pierre de Bruïs, Gilbert Pauretan, affectiez tant de délicatesse sur les moyens dont on doit se servir pour nuire à ses ennemis. Les Catholiques Romains, qui ne manquent jamais de déifier les actions les plus criminelles de ceux que la superstition du peuple & l'avarice de la Cour de Rome canonisent, vous ont comparé à un chien qui aboie fortement contre les ennemis de la Maison de Dieu (2). Mais les Philosophes, qui jugent de tout sans passion, disent que le nom de chien ne

[1] *O Socii, qua prima, inquit, fortuna salutis.*
Monstrat iter, qua ostendit se dextra, sequamur.
Mutemus clipeos, Danaûmque insignia nobis
Aptemus: dolus, an virtus, quis in hoste requirat?
Virgil. Æneïd. *Lib.* II.

[2] *Optimi catuli mater eris, qui Domûs Dei custos futurus, validos pro ea contra inimicos Fidei editurus es latratus.* Fr. Amboesius in Præfat. Operib. Abælar.

vous convient que comme à ces Philosophes Cyniques qui déchiroient les gens les plus respectables, & à qui une fausse Philosophie fournissoit le même prétexte que vous donnoit l'hypocrisie couverte du voile de la Religion. C'est ce qui a fait dire plaisamment à un Auteur de mes contemporains, que ce n'étoit point atteindre à votre mérite, que de vous appeller simplement *chien de meute*, *chien au grand collier* : mais qu'il falloit en certain sens vous comparer à Nimrod, & dire que vous étiez *un grand Veneur devant l'Eternel*.

„ Je connois, repliqua le Moine „ Bernard, l'Auteur dont vous voulez „ parler. J'ai vu ici plusieurs de ses Ouvrages entre les mains de quelques „ Gnomes. Il me paroît qu'il vous a „ dépeint aussi vivement que moi. Non „ content de dire que lorsque vous prêchiez sur les affaires générales, vous „ sonniez du Cornet Prophétique avec „ emphase, & sur le ton affirmatif; il „ parle de vous en des termes qui font „ connoître clairement que si vous étiez „ aussi mauvais Prophete que moi, vous „ n'étiez pas moins bilieux ni moins

„ acariâtre, & saviez vous servir aussi
„ avantageusement des Synodes & des
„ Assemblées Ecclésiastiques. Vous fîtes
„ essuyer à plus d'un Ministre le triste
„ sort dont j'accablois Abellard „.
Nous avons, dit l'Auteur, dont vous avez fait mention, été extrêmement mortifiés de ce que la Cabale pressante qu'il a eue dans le dernier Synode, lui a fait avoir le plaisir de voir suspendre M. Huet.... Si ceci dure, il n'y eut jamais d'Inquisition plus incommode. Les François vont devenir le scadale & le jouet de la Hollande; & tout cela, *Unius ob noxam & furias*, par l'humeur chagrine & fanatique de M. Jurieu (1). " Trou-
„ vez-vous que votre portrait soit
„ moins ressemblant que le mien? Je
„ pense que si nous avions vécu dans le
„ même temps, on nous eût pu pren-
„ dre pour deux freres jumeaux „.

Je souhaite, sage & savant Abukibak, que les discours de ces deux Théologiens puissent t'amuser & te distraire quelque temps de tes sérieuses occupations.

[1] Lettres de Bayle, *Tom. I. pag.* 324.

Je te ſalue, & te ſouhaite beaucoup de bonheur dans tes recherches philoſophiques.

LETTRE XIX.

Ben Kiber, *à ſon maître le ſage Cabaliſte* Abukibak.

DÈs le premier inſtant, ſage & ſavant Abukibak, que tu commenças à m'inſtruire des ſciences ſecrettes, je formai le deſſein de m'appliquer ardemment à la recherche de la pierre Philoſophale. Je n'ai rien oublié du depuis pour parvenir à la perfection. J'ai lu avec attention tous les Auteurs les plus fameux qui traitent de l'Art, j'ai mis en pratique les préceptes du Roi Geber (1), j'ai fais *dans un vaſe bien clos la ſéparation de l'humide & du ſec*, j'ai obſervé exactement, ainſi que l'ordonne Raimond Lule (2), que *les eſprits les plus ſubtils*

[1] *Modus calcinationis ſpirituum fit in vaſe undique clauſo, ne aer ſubintrans inflammationem praſtet*. Geber, *apud* de Planis, Phil. Tranſ. *pag*. 20.

[2] *Et ſi ſpiritus diſpergantur per aera, quod quaritur non fieret*. Raimond. Lul. Oper. Phil. p. 12.

ne s'évaporassent pas, j'ai choisi pour la base de ma matiere le mercure, le même Raimond Lule (1) m'ayant appris " que le sel n'est que le feu, que le feu " n'est que le souphre, & que le souphre n'est que l'argent-vif, autrement " le mercure qui se réduit & se change " en cette précieuse pierre que les Al" chymistes cherchent avec soin ". Cependant, sage & savant Abukibak, malgré les peines que je me suis données, je m'apperçois que je suis aussi éloigné d'atteindre à la perfection de l'art, qu'avant que d'avoir commencé mes recherches Chymiques. Peu s'en faut que le peu d'espoir de réussir dans mes projets ne me fasse abandonner entiérement une étude qui me paroît aussi infructueuse. Tout semble même m'affermir dans ce dessein.

Si je m'arrête aux discours ordinaires des gens qui passent pour avoir le plus de bon sens, je dois appréhender le sort

[1] *Sal non est nisi ignis; nec ignis nisi sulphur, nec sulphur nisi argentum vivum reductum in pretiosam illam substantiam cœlestem incorruptibilem; quam nos vocamus lapidem nostrum*, Raimond Lull. in ult. Testament. *pag*. 9.

du monde le plus triste. Ce qui peut m'arriver de moins malheureux, c'est d'être entiérement ruiné en peu d'années ; on prétend qu'il en est des Chymistes ainsi que des Joueurs, qui commencent par être dupes, & finissent par être fripons. Si d'un autre côté je fais attention aux faits rapportés dans les histoires des différentes Nations, je trouve dans toutes les parties du monde des personnes entêtées de la Philosophie transmutatoire, & qu'on regarde comme des gens qui courent également après une chimere. Les Siamois aiment autant la Chymie que les Allemands : ils ont parmi eux une espece de Société, qui ressemble assez à celle des Freres de la Rose-Croix. Les Philosophes Indiens se vantent, ainsi que les Européens, de posséder tous les secrets de l'Art : cependant tous les voyageurs assurent que Siam est plein de Chymistes dupes, ou imposteurs. Ils disent que le feu Roi consuma deux millions à chercher la pierre Philosophale, aussi inutilement que le Duc d'Orléans employa des sommes considérables pour parvenir au même but.

Les ennemis des Chymistes ne manquent pas de se prévaloir de ces faits historiques, dont l'authenticité n'est point mise en doute. Ils disent que tous ceux qui ont prétendu avoir le secret de faire de l'or, étoient des fourbes & des imposteurs, qu'on doit d'autant moins croire sur leur parole, que l'on voit évidemment, pour peu qu'on veuille approfondir les choses, que tout ce qu'on a débité sur le sujet de ceux qu'on prétendoit avoir fait de l'or, est absolument faux. Ils ajoutent que pour être convaincu de la ridicule vanité des Chymistes, il n'y a qu'à faire réflexion à la déclaration des Freres de la Rose-Croix, qui en 1615. promettoient plus d'or aux Puissances, que le Roi d'Espagne n'en pouvoit jamais recevoir des deux Indes, & qui se vantoient d'avoir des trésors inépuisables. Toutes ces belles espérances se sont en allées en fumée.

Les Adversaires de la Philosophie transmutatoire prétendent que l'avarice, qui de tout temps a régné dans l'esprit des hommes, & leur a fait entreprendre les choses les plus difficiles, a jetté les Chymistes dans un labyrinthe

dont ils ne sortiront jamais, & que leurs fatigues, leurs veilles, leurs chagrins, & sur-tout leurs dépenses les font tomber en une espece de mélancolie qui tient du fanatisme. Ils disent qu'ils sont si prévenus en faveur de leur opinion chimérique, qu'ils regardent les savants qui ne sont pas de leur sentiment, comme des profanes à qui Dieu a à peine accordé le sens commun, & qu'ils se donnent à eux-mêmes le nom de véritables Philosophes, ou de Philosophes par excellence, se couronnant par leurs propres mains, & s'accordant les louanges qu'on leur refuse avec juste raison.

Quelques Ecrivains, sage & savant Abukibak, sont encore plus outrés dans leurs reproches. Ils tranchent toutes les difficultés qu'on peut leur opposer, & disent hardiment que tous les Chymistes qui se vantent de savoir faire l'or, sont des fripons qui abusent de la croyance des gens qui sont assez imbécilles pour les écouter. Un fameux Physicien a découvert, ou du moins a cru découvrir les différentes manieres dont les vieux Chymistes abusent les nouveaux. Ces

Philosophes, dit-il (1), prétendent que leur poudre de projection est une semence de l'or, laquelle a la vertu de l'augmenter quand on y en mêle quelque petite quantité, & pour en faire l'épreuve, ils mettent de l'or en fusion par le feu, puis ils y jettent un peu de leur poudre, ils remuent la matiere avec un baguette de fer ou d'autre métal, puis ils jettent l'or dans une lingottiere, il se trouve augmenté considérablement. D'abord cette expérience surprend, & les assistants crient *Miracle* ! On leur demande à acheter de la poudre de projection : il ne faut pas demander s'ils la font bien payer. L'acheteur croit avoir trouvé la pie au nid, il court chez lui pour multiplier son or. Il en fait fondre, il y jette de la poudre, il remue la matiere, enfin il observe les mêmes circonstances qu'il avoit vu observer ; mais il trouve que son or n'a point augmenté de poids. Il croit avoir manqué à quelque chose, il recommence l'opération encore une fois, deux fois ; mais

(1) Cours de Chymie, contenant la maniere de faire les Opérations qui sont en usage dans la Médecine, &c. par Nicolas Lemeri, *pag.* 63.

en vain, il n'y a point d'augmentation pour lui, il reconnoît qu'il a été dupe. Voici de quelle maniere s'eſt faite la tromperie.

Celui qui remue la matiere, c'eſt pourvu de quelques petits morceaux d'or, pour jetter adroitement à diverſes fois dans le creuſet, ou dans la coupelle, ſans que perſonne des aſſiſtants en voie rien. Mais quand il eſt obſervé de près, & qu'il prévoit qu'il lui ſeroit difficile de faire entrer rien avec l'or fondu ſans qu'on s'en apperçût, il prend une verge de fer, ou de cuivre, dans le bout de laquelle il a enchaſſé de l'or; en ſorte que l'on ne le voit point. Il remue l'or avec cette baguette, le cuivre ou le fer ſe fond, & quitte l'or, qui ſe mêle avec l'autre & en fait l'augmentation. Si on lui demande où eſt allé le bout de ſa baguette, il répond, comme il eſt vrai en un ſens, qu'il s'eſt ſéparé en ſcories; car le cuivre ne ſe mêle point avec l'or. Si l'on examine enſuite la poudre de projection, on verra que ce n'eſt que du vif-argent en poudre, ou quelque autre choſe qui ſe conſume par le feu, ou qui ſe réduit en ſcories.

Cette premiere expérience, quelque trompeuse qu'elle soit, & quelque difficile qu'il soit de pouvoir en connoître la fourberie, est cependant beaucoup moins frappante qu'une autre, dont parle le même Auteur que je viens de citer, sage & savant Abukibak. Elle est si particuliere, qu'il est pour ainsi dire impossible qu'elle ne prévienne d'abord une personne en faveur de la probabilité de la priere philosophale. Les Chymistes, dit-il, réduisent encore des morceaux de cinabre en argent, & cette subtilité est très-curieuse. Voici comme ils s'y prennent. Ils stratifient dans un creuset du cinabre concassé, qu'ils appellent cloux de cinabre, avec de l'argent en grenaille. Ils mettent le creuset dans un grand feu, & après quelque temps de calcination, ils le retirent, ils renversent la matiere dans une bassine, & ils montrent les cloux de cinabre, qui ont été convertis en argent véritable, quoique les grenailles soient demeurées dans leur premiere forme. Ils concluent de là que la transmutation des métaux est possible, puisque le mercure du cinabre a

été réduit en argent quoique l'argent soit resté comme il étoit auparavant. Cette expérience est surprenante, l'on ne peut pas voir les mêmes morceaux de cinabre qu'on avoit vu mettre dans le creuset, changés de mercure en pur argent, qu'on ait bien de la peine à croire qu'il s'est fait une augmantation de ce dernier métal, & même plusieurs tiennent qu'on n'en peut douter. On demeure dans cette erreur, jusqu'à ce qu'on ait la curiosité d'examiner les grenailles d'argent, & alors on commence à se désabuser; car on les trouve fort légeres; & si on les presse entre les mains, elles sont écrasées presque aussi facilement que des pellicules. On cesse de croire l'augmentation, quand on pese les peaux des grenailles avec les cloux; car le tout ne pese pas plus que les grenailles d'argent pesoient avant qu'on les eût mises dans le creuset. Enfin il faut de nécessité que le mercure se soit amalgamé avec l'argent, qu'il ait charrié cet argent dans les morceaux de cinabre, & qu'ensuite s'étant dissipé par le feu, il ait laissé l'argent seul.

Si

Si je ne savois pas, sage & savant Abukibak, qu'il existe réellement des Artistes, à qui le talent de faire de l'or a été accordé par le Ciel, si même tu ne m'avois pas assuré plusieurs fois que rien n'étoit si facile aux véritables Philosophes, que de mettre en exécution les secrets de la pierre philosophale, je penserois que toutes les Histoires qu'on a écrites de ceux qu'on disoit faire de l'or, n'ont eu d'autre fondement que des fourberies, semblables à celles que rapporte l'Auteur dont je viens de parler. Car enfin, plus je m'applique à l'étude de l'Art, & plus je crains de ne pouvoir parvenir à son but. Je m'apperçois que nous avons si peu de connoissance de la composition naturelle des Mixtes, qu'il est presque impossible que nous puissions exécuter des secrets que la nature nous a voulu cacher. Les mines d'or & d'argent sont entourées d'eaux, & sans doute que les eaux entraînent des lieux d'où elles viennent, des particules salines, qui passant & coulant à travers des terres d'une composition particuliere, se congelent & se corporifient. Or il est impossible, ou du

moins on le doit regarder comme tel, de pouvoir imiter les différents pores de ces terres particulieres qui servent à la formation des métaux. Quel est l'homme, qui ose se flatter de connoître parfaitement la nature des sels qui sont entraînés & charriés par les eaux minérales, & qui puisse pénétrer la disposition des matrices, ou des terres dans lesquelles ces mêmes sels viennent à se congeler ?

Ce sont-là les secrets que la Divinité semble avoir voulu cacher aux foibles mortels ; & il paroît que ce n'est pas sans raison qu'on reproche aux Chymistes d'être bien prévenus, puisqu'ils prétendent par des feux artificiels venir à bout d'imiter parfaitement la nature ; & de cuire & convertir en or les matieres métalliques.

Je sais, sage & savant Abukibak, que les Sages prétendent que la semence de l'or est répendue par-tout, & que semblable à l'ame du monde, elle est dans tous les différents élements, & abonde pour ainsi dire dans cet esprit universel. Ainsi comme la rosée, la manne, le miel, sont empreints de cet

esprit qui nourrit, alimente, substente, fait croître tous les végétaux, on peut extraire de l'or de toutes ces différentes substances.

Lorsque tu me révelas ce mystere, sage & savant Abukibak, je crus qu'on ne pouvoit rien dire qui pût en détruire la vérité; mais j'ai trouvé du depuis qu'on opposoit des raisons très-fortes à cette *extraction de semence*. On soutient que quoiqu'il soit vrai que l'esprit universel contienne un acide qui sert à la production de l'or, les eaux acides & les sels qui les forment, provenant de cet esprit universel, on ne peut cependant nommer cet acide une semence. Car quelle preuve a-t-on qu'elle soit plus particuliérement celle de l'or, que de tous les autres métaux? Quelle est l'expérience, la connoissance, la science, la Divinité enfin, qui a révélé aux Alchymistes que l'esprit universel contient en lui beaucoup plus de semence d'or, que de semence des autres minéraux, des plantes, des animaux & de toutes les différentes choses qu'il vivifie.

Voilà, sage & savant Abukibak des objections qui me paroissent assez fortes.

Je te serois obligé de vouloir bien me communiquer le jugement, que tu en portes. Dissipe mes doutes, & raffermis-moi dans mes espérances. Il est des momens, où malgré la résolution que j'ai prise d'atteindre à la perfection de l'Art, je me sens entiérement découragé. Je crains d'éprouver la vérité de la définition de l'Alchymie, Les ennemis de cette Science disent que *c'est un Art sans Art, dont le commencement est de mentir, le milieu de travailler, & la fin de mendier*. Penote, dit un habile Physicien, mourut âgé de quatre-vingt-dix-huit ans à l'Hôpital d'Yverdun en Suisse, & il dit à la fin de sa vie, qu'il avoit passée à la recherche du prétendu grand-Œuvre, que s'il avoit quelque ennemi puissant qu'il n'osât attaquer ouvertement, il lui conseilleroit de s'adonner tout entier à l'étude & à la pratique de l'Alchymie. Cette Histoire est bien capable de faire faire de sérieuses réflexions.

Je te salue, sage & savant Abukibak. Rassures-moi, je te prie, & dissipe ma crainte.

LETTRE XX.

Le Sylphe Oromasis, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE voulus avoir, il y a quelques jours, sage & savant Abukibak, le plaisir d'examiner les différentes cérémonies que les hommes observent lorsqu'ils se marient. Je descendis sur la terre, je volai vers les Indes, & je m'arrêtai sur la Ville de Siam.

Je vis d'abord une troupe de gens, qui paroissoient fort intrigués de savoir quel seroit le sort d'un jeune garçon & d'une fille qu'on vouloit unir ensemble. Après avoir fait plusieurs grimaces ridicules pour obtenir les faveurs & les graces de la Divinité, ces mêmes gens allerent consulter un Devin, pour savoir de lui si le mariage seroit heureux, & si la paix & l'abondance régneroient dans le ménage. Le prétendu Prophete n'avoit garde d'annoncer des prédictions désagréables, elles auroient été beaucoup moins payées que des heureuses. Je

m'apperçus aisément que les Devins Indiens n'étoient ni moins fourbes, ni moins intéressés que les Européens.

Lorsque les parents des mariés scurent être certains des bontés du Ciel, le jeune homme fit présent à sa fiancée de quelques fruits & d'une petite boëte de Bethel. Il reçut ensuite la dot de son épouse, qu'on lui remit en présence des parents. Je ne vis dans cette assemblée ni Notaire, ni Moines, ni Prêtres, ni Juge, ni Magistrat. L'amour fut le Pontife qui forma le lien des jeunes époux, & la bonne-foi fut le contrat qui en assura la durée. J'étois charmé de voir la simplicité que ces peuples apportoient dans leur mariage. Je commençois à croire que je trouverois enfin des Nations, qui connoîtroient combien il seroit heureux pour le bien de la Société, qu'on bannît entiérement des actions civiles toutes les cérémonies bizarres qu'on a consacrées sous le voile de la Religion. J'applaudissois les Siamois avec d'autant plus de plaisir, que j'avois appris qu'il étoit défendu aux Talopoins (1) d'assister aux mariages,

(1) Prêtres Siamois.

sous quelque prétexte que ce fût. Cependant je m'apperçus bientôt que les hommes étoient à peu près les mêmes dans tous les pays, & que chez eux la superstition ne perd jamais entiérement ses droits.

Les Européens font plusieurs folies & plusieurs extravagances en se mariant, & les Siamois, après s'être mariés. C'est une coutume établie chez eux, que deux jours après la consommation du mariage, on va jetter de l'au bénite chez les nouveaux époux, & réciter des prieres en Langue *Bali*, qui chez les Indiens est l'équivalent du Latin chez les Catholiques-Romains. Lorsque je vis cette aspersion, & que j'ouis ces prieres, dites dans un langage inconnu à ceux qui les prononcoient, je m'écriai d'abord : „ Voilà la parfaite copie des mommeries Européennes. Il me semble de voir un Prêtre, „ après avoir mis un morceau de son habit sur deux personnes qui sont à genoux à ses pieds, balbutier quelques „ *Oremus* & faire une croix de la main „ sur leurs têtes.

Ayant trouvé chez les Siamois des

Cérémonies nuptiales aussi bizarres que celles des superstitieux Italiens, je passai chez les Chinois, & je voulus connoître si ce dernier Peuple, dont on vante tant la sagesse, seroit plus sage que les autres. Quel fut mon étonnement, lorsque je m'apperçus que les Nations qui passent pour les plus policées, sont ordinairement celles qui donnent dans les excès les plus ridicules!

Chez les Chinois, la célébration des noces est précédée de trois jours de tristesse, pendant lesquels on s'abstient de toutes sortes de plaisirs. Quel spectacle pour un Sage qui fait usage de la raison, que de voir des Nations entieres s'affliger pour le même sujet dont d'autres se réjouissent! Les unes & les autres fondent également sous des prétextes plausibles leur conduite, & les différents mouvements dont elles sont agitées.

Les Peuples qui se réjouissent à la veille du mariage de leurs enfants disent qu'il est bien juste, qu'ils prennent part au bonheur de ce qu'ils ont de plus cher, & qu'ils se ressentent du plaisir de l'espérance de se voir renaître une seconde

seconde fois en la personne de leurs petits-fils. Tous les Européens tiennent le même discours. L'on fait des fêtes chez eux avant & après le mariage. Il paroît qu'on ne peut désapprouver cet usage, & que celui des Chinois est aussi ridicule que déplacé. Cependant lorsqu'on examine leurs raisons, on trouve qu'elles sont beaucoup moins absurdes qu'on ne l'auroit cru. Ils disent qu'ils regardent le mariage des enfants comme une image de la mort de leurs parents, parce que dès ce moment les enfants semblent en quelque maniere leur succéder par avance. Le mariage d'un fils est un acte authentique que la nature signifie à un pere, pour le faire ressouvenir qu'une partie de ses jours se sont écoulés, & qu'on vient de nommer son successeur. Cela fait que les Chinois ne croyent pas être plus obligés à se réjouir à la célébration des noces de leurs enfants, qu'un vieux Prélat à la nomination d'un jeune Coadjuteur qu'on lui donne.

Je t'avouerai, sage & savant Abukibak, qu'entre la joie outrée des Européens, & la tristesse lugubre des Chi-

nois, je voudrois que les hommes prisſent un juste milieu; qu'en considérant la satisfaction qu'il y a de voir multiplier leur famille, ils donnassent des marques de contentement lors de l'établissement de leurs enfants; mais que leur gaieté fût modérée, non par la vaine crainte du souvenir d'une mort prochaine, mais par une juste appréhension des maux que le mariage entraîne quelquefois après lui, & dont leurs enfants seront peut-être un jour accablés.

Si les peres des familles faisoient en général d'aussi sages réflexions, je leur pardonnerois d'imiter l'usage des Chinois, & de s'affliger, non pas trois jours, mais trois mois avant la célébration des nôces de leur fils. L'Histoire nous apprend qu'il y a eu des Peuples qui se lamentoient à la naissance de leurs enfants, ils plaignoient les miseres où la vie les alloit exposer. Je suis bien assuré que celles, qu'entraîne quelquefois le mariage avec lui, avoient bonne part aux gémissements de ces Peuples. Je ne fais pas difficulté de dire, sage & savant Abukibak, que si les Chinois n'avoient aucun usage plus bizarre que ce-

lui de leur affliction, je n'hésiterois pas de le préférer à celui de la joie immodérée des Européens, la folie des premiers me paroît moins grande.

Mais les Indiens ont plusieurs autres coutumes si ridicules, que je suis étonné que des gens qui ont autant de génie que les Chinois, ayent pu les inventer, s'y soumettre, & les conserver (1). Les filles sont dotées par ceux qui les épousent. Une partie de la dot est payée par l'époux futur, après la signature du contract, & l'autre un peu avant la célébration du mariage. Outre cette dot, l'époux fait aux parents de l'épouse un présent d'étoffes de soie, de fruits, de vin, &c. Les deux époux ne se voyent que lorsque le mariage, qui ne se trame jamais que par des entremetteurs, est entiérement conclu de part & d'autre, & qu'il ne s'agit plus que de célébrer les noces. Alors l'époux, après plusieurs cérémonies particulieres, offre à son beau-pere un canard sauvage, que

(1) *Voyage autour du monde, par* le Gentil, cité par l'Auteur des Cérémonies & Coutumes Religieuses des Peuples Idolâtres, *Tom. II. pag* 2. *&* 4.

des domeſtiques du beau-pere portent ſur le champ à l'épouſe, comme un nouveau gage de l'amour de ſon époux. Enſuite les deux parties ſont conduites l'une à l'autre pour la premiere fois; néanmoins un long voile dérobe encore aux yeux de l'époux la beauté ou la laideur de l'épouſe. Ils ſe ſaluent l'un l'autre, & adorent à genoux le Ciel, la terre & les eſprits.... Puis ſe fait dans la maiſon du Pere de l'épouſe le repas nuptial. Elle leve alors ſon voile, & ſalue ſon mari, qui.... l'examine d'un regard curieux. Elle attend en tremblant le réſultat de cet examen, & cherche à lire dans les yeux de ſon mari ſi elle lui plaît ou non. Il la ſalue à ſon tour, puis ils ſe mettent à table tête-à-tête; mais auparavant l'épouſe fait quatre génuflexions devant ſon mari, lequel en fait deux enſuite devant ſon épouſe. Cependant le pere de l'époux donne dans un autre endroit de la maiſon un grand repas à ſes parents & à ſes amis. La mere de l'épouſe en donne un autre en même temps à ſes parentes & aux femmes des amis de ſon mari. Après ces repas, l'époux & l'épouſe ſont con-

duits le ſoir dans leur appartement, ſans que la mariée ait vu ce jour-là ni ſon beau-pere, ni ſa belle-mere. Mais le lendemain elle les va ſaluer en grande cérémonie; & ce jour-là ils donnent un repas, dont elle fait tous les honneurs. Elle ſert ſa belle-mere à table, & mange ſes reſtes, pour montrer qu'elle n'eſt point étrangere, mais fille de la maiſon. L'uſage ne ſouffre point qu'on donne des reſtes aux domeſtiques même des étrangers qu'on invite.

N'eſt-il pas ſurprenant que des Peuples, qui ont travaillé ſi long-temps à établir des coutumes qui fuſſent utiles à la Société, n'ayent pas réfléchi combien celles qu'ils obſervent dans les Cérémonies nuptiales, ſont préjudiciables à la Société! Quel eſt donc l'aveuglement des hommes! Il ſemble que plus ils veulent ſe rendre heureux, & plus ils inventent des uſages bizarres qui ne peuvent les rendre qu'infortunés. N'eſt-il pas ſurprenant que les éleves, & même ſi on veut, les diſciples de ce fameux Confucius, s'uniſſent pour toujours à des femmes dont ils ne connoiſſent point la figure, dont ils ignorent

les défauts, & du caractere desquelles ils n'ont aucune connoissance ! Lorsque je fais réflexion à la conduite d'un Chinois, qui, après avoir mené son épouse chez lui, attend l'instant où elle ôte son voile pour s'éclaircir de sa beauté ou de sa laideur, il me semble que je vois un jeune étourdi, qui après avoir troqué avec son camarade quelque bijou au jeu qu'on nomme *sans voir ni regret*, est fort surpris quelquefois qu'on lui ait donné un étuit de corne en échange d'une tabatiere d'or. Que diroit-on d'un Négociant qui acheteroit toutes ses marchadises, sans daigner les examiner ? on le regarderoit comme un fou avec juste raison. Hé quoi ! Est-il permis qu'il se trouve des hommes assez insensés, pour apporter plus de précautions dans l'examen d'un ballot de laine ou de soie, que dans celui du caractere & de la figure d'une personne avec qui ils doivent passer leurs jours, & des qualités de laquelle dépend tout le bonheur de leur vie ?

On ne pourroit jamais se persuader que les Chinois eussent autant d'esprit qu'ils en ont, suivant des coutu-

mes aussi absurdes, si l'on ne voyoit chez les Européens des usages qui approchent assez de ceux des Indiens, & si l'on ne trouvoit à Paris l'équivalent des extravagances qu'on apperçoit à Pekin. En France les maris ne reçoivent pas leurs femmes voilées : ils les voient le visage découvert lorsqu'ils vont à l'Eglise ; mais combien ne s'en trouve-t-il pas parmi eux, qui ne connoissoient non plus la physionomie & la figure de leurs futures épouses avant ce moment-là, que celle du Grand-Seigneur, ou du Sophi de Perse ? Les parents laissent leurs filles dans les Couvents, jusqu'à ce qu'ils trouvent le secret, moyennant une certaine somme, de s'en débarrasser. Quand ils rencontrent des acheteurs qui veulent bien s'en charger, ils les leur livrent aux pieds d'un Prêtre, ou plutôt aux pieds d'un Notaire Ecclésiastique, qui en prononçant trois ou quatre paroles, & en faisant trois ou quatre gestes de la main, contraint & force deux personnes à se faire enrager mutuellement pendant le reste de leur vie, si par

hazard ou par malheur, leurs humeurs ne sympatisent point.

N'ai-je pas raison de dire, sage & savant Abukibak, que l'on voit à Paris les mêmes extravagances qu'à Pekin ? Les cérémonies sont également bizarres : l'on y regarde de même les femmes, comme des marchandises qu'on prend sur la bonne foi du vendeur. En vérité, je ne puis revenir de mon étonnement, lorsque je fais réflexion à la conduite de la plus grande partie des hommes. Ils crient sans cesse contre leur sort, ils se plaignent de leur état, & ils font tout ce qu'ils peuvent pour se rendre malheureux. Il semble qu'ils prennent plaisir à s'aveugler eux-memes, & à augmenter tous leurs maux. La raison qu'ils ont reçue du Ciel, est un présent qui leur devient inutile, ils n'en font aucun usage, pas même dans les choses les plus essentielles. Et ce qu'il y a de plus surprenant, ainsi que je te l'ai déja dit, sage & savant Abukibak, c'est que les peuples les plus polis & les plus spirituels donnent dans les plus grands travers, & qu'on trouve dans toutes les parties du monde, chez les

nations les plus civilisées, des coutumes qui heurtent directement le bon sens, le bien de la Société, & la tranquillité des Particuliers.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE XXI.

Le Sylphe Oromasis, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE passai il y a quelque temps en Hollande, sage & savant Abukibak, & à peine y fus-je descendu dans ce beau chemin qui conduit de la Haye à la Mer, & qui forme en même temps une des plus magnifiques promenades du monde, que j'y vis arriver deux Aventuriers, trainés dans une chaise d'assez médiocre apparence, & suivis du Doyen de tous les valets de l'Univers. Les voyant parler avec beaucoup de feu & de vivacité, je fus curieux d'écouter leurs discours: je les suivis jusques dans un petit cabaret borgne de Scheveling, où ils rongerent quelques poissons secs, & burent

quelques verres de brandevin. Dès les premiers mots qu'ils lâcherent, je compris aisément que c'étoit deux de ces misérables Auteurs, faits par la misere & par la folie, beaucoup plus que par la nature & par les Muses, & que la liberté de la presse, aussi bien que l'avidité des Libraires, font si excessivement foisonner en Hollande.

Il faut avouer, dit l'un d'eux, que je suis bien malheureux. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que le Public goûtât mes Ouvrages, & je n'ai rien avancé. Mes Livres servent d'amusement dans les anti-chambres à tous les Laquais: leurs Maîtres ont été assez complaisants pour les acheter, mais non pas pour les lire. Il est vrai que je m'y étois pris de maniere à attraper les plus fins: car lorsqu'on exposa en vente mes *Anecdotes Littéraires & galantes*, on les débitoit comme si elles avoient été composées par l'Auteur des *Lettres Juives*. Cela leur donna de la vogue au commencement; mais elle ne dura que jusqu'à ce qu'un certain nombre de personnes, comme si elles se fussent donné le mot, dirent par-tout que mon Ouvra-

ge étoit pitoyable, & le traiterent de vraie rhapsodie. Les faiseurs de chansons, l'Auteur des *Lettres Juives* (1), les Journalistes (2), m'accablerent tout à la fois. Il faut que j'avoue que j'ai pensé devenir fou d'essuyer tant de n'azardes. Je ne crois pas que jamais Auteur ait été aussi rudement berné : & depuis feu Cottin, d'illustre mémoire ; on n'a pas vu qu'aucun Ecrivain ait essuyé rien de pareil à ce qui m'est arrivé. Ce qui me fâche le plus, ce n'est pas que mes ouvrages soient critiqués, c'est de ne pouvoir plus les

(1) Voyez l'*Epître Dédicatoire* & la *Préface*, du VI. Volume.

(2) La plupart de ces *Anecdotes* ne roulent que sur le compte des Moines & des Médecins, les premiers n'y entrant que pour des affaires de galanterie, & les autres, à l'exception d'un seul, n'y faisant qu'une assez sotte figure. Comme c'est le même Auteur qui a écrit les *Lettres* & les *Réponses*, qui sont toutes au nombre égal de dix-huit dans ce Volume, on y voit aussi le même esprit, le même goût & le même style ; & jamais homme, qui se répond à lui-même, n'a pris moins de peine pour dépayser le Lecteur. *C'est-là le jugement que les Auteurs de la* Bibliotheque Raisonnée *ont porté sur ce misérable Ouvrage, dans leur Journal pour les Mois de Juillet, Août & Septembre de l'Année 1737. Tom. XIX. part. I. pag. 201.*

vendre à l'avenir. Il faut dorénavant que je me resolve à mourir de faim, ou à me faire cocher d'un Fiacre: c'est l'unique espoir qui me reste.

Vous poussez les choses à l'extrême, répondit l'autre de ces hommes. Pourquoi vous abandonner au désespoir? N'avez-vous pas encore la ressource de votre part des *Critiques* des *Lettres Juives*? Elle va bientôt finir, repliqua le dolent Ecrivain. Le Public, le maudit Public, les méprise. Quoique le Libraire n'en tire que cent exemplaires, il seroit bientôt ruiné s'il continuoit. A peine en vend-il une vingtaine. Or, vous voyez bien que je ne dois pas espérer qu'il en poursuive encore long-temps l'impression; il se repent assez de l'avoir entreprise.

Ce que vous dites-là, reprit l'autre homme, me surprend. Vous croyez que nos *Critiques* vont bien-tôt finir? Vous pensez, Maître Nicolas, que le Libraire est las de nous faire vivre? Oui, mon pauvre Buscon, s'écria l'Auteur. Nous avons employé en vain tous nos talents & toute notre industrie. Il faudra bien-tôt que nous ne comptions

plus pour vivre sur nos Critiques. Quoi ! dit Buscon, les injures que nous avons dites dans nos derniers Lettres, ne leur ont point donné de nouvelles forces ? Point du tout, repartit Nicolas, elles ont au contraire révolté le public contre nous ; & ce maudit Auteur des *Lettres Juives* a si bien su mettre les rieurs de son côté, qu'il est impossible de pouvoir décrier ses Ouvrages.

Mais comment, reprit Buscon, est-il permis que les gens de goût ne sentent pas les beautés qui sont répandues dans nos *Critiques* ? Peuvent-ils n'être pas enchantés de cette histoire qui nous a donné tant de peine à inventer, & qui est si vraisemblable, où nous disons qu'un premier Président mena dans sa maison un homme qui avoit eu dispute avec un Régent de Colege des Jésuites : qu'il ne put cependant le garantir d'une Lettre-de-Cachet, & qu'ayant fait sauver l'Abbé à Londres, on l'y assassina quinze jours après ? Bon ! répondit Maître Nicolas, on a traité tout cela de sottise. On dit qu'il est absurde de supposer qu'un Régent de College est plutôt cru qu'un premier Président. On

se moque de ce prétendu Président, qui n'a point de nom. On dit que rien ne marque plus combien nous disons de choses ridicules & absurdes. L'on ajoute que nous accordons à un Jésuite assez de pouvoir pour rendre inutile le crédit du second Magistrat du Royaume, & pour faire assassiner un homme au milieu de Londres, tandis que dans dix de nos *Lettres* nous disons en termes exprès que *les Moines n'ont point de crédit, & qu'on peut se dispenser de l'examiner*. On se moque de ces contradictions; & l'on prétend que pourvu que nous barbouillons du papier, nous ne nous embarrassons pas d'écrire les choses les plus impertinentes, au nombre desquelles on met ce que nous avons dit de Guignard. L'éloge que nous avons fait de ce Jésuite, pendu par Arrêt du Parlement de Paris pour avoir conspiré contre la personne d'Henri IV. nous a fait grand tort. Il a révolté tout le Public, qui a été indigné de notre hardiesse, & l'a traitée d'audace, de folie & d'impertinence.

Vous êtes seul coupable, répondit Buscon, du mal que nous cause cet élo-

ge. Je voulois que nous gardassions le silence sur ce maudit Pendu. Hé! plût à Dieu que nous eussions laissé les morts en paix! Nous voilà bien avancés! Pour avoir eu le plaisir de louer un scélérat, nous serons obligés de mourir de faim. Je croyois, repartit Nicolas, que cet éloge feroit plaisir aux Révérends Peres Jésuites & à leurs partisans, sur-tout à ceux qui sont répandus en Hollande, & qu'ils ne manqueroient pas d'acheter nos *Chritiques*. J'espérois par-là en augmenter le débit.

Ne vous avois-je pas dit, repliqua Buscon, que vous seriez trompé dans votre attente; que les Jésuites seroient fâchés de vos louanges déplacées, & qu'il ne faut jamais parler de corde dans la maison d'un pendu? Morbleu! Pensiez-vous que les gens que vous vouliez flatter, fussent des imbécilles, & qu'ils ne comprissent pas bien qu'en louant leur Collegue le Révérendissime Pere Guignard, vous ne faisiez que renouveller l'indignation que tous les honnêtes gens ont pour sa mémoire. Vous avez voulu suivre votre tête, & votre ventre en souffrira plus d'une fois. Ce

qu'il y a de fâcheux en tout cela, c'est que le mien soit obligé d'essuyer le même sort, & que mon estomac soit plus ou moins débile, selon que vous faites plus ou moins de sottises. Ma foi, mon cher Buscon, reprit Maître Nicolas, si mes bevues ont décrédité & rendu ridicules nos *Critiques*, les vôtres ont bien produit le même effet. Croyez-vous que ces quarante potences que vous avez voulu faire dresser pour y pendre les Avocats, nous ayent fait grand bien? Détrompez-vous. Tout le monde a crié fortement contre un arrêt qui lui a paru blesser les loix de l'honneur, de la bienséance, de l'humanité, & de la liberté de toutes les Nations. Je sais, à n'en pas douter, que plusieurs personnes, en lisant la *Lettre* où vous aviez inséré cette impertinence, se sont récriées plusieurs fois: « Maudit Auteur de bibus, » maussade Barbouilleur de papier, tu » mériterois d'être où tu voudrois placer quarante honnêtes gens, qui » n'ont été malheureux que pour avoir » été trop attachés au bien de leur » patrie!

J'ai fait, répondit Buscon, la même faute

faute que vous. Je voulois, en insultant les Avocats, flatter les Jésuites. J'espérois que par leur crédit nos *Critiques* auroient plus de cours. Pouvois-je prévoir que tout s'accorderoit à nous nuire. Cette diable d'histoire que vous êtes allé fourrer dans la *Lettre* d'un Jésuite qui fit assassiner un homme à Londres, a rendu inutiles tous nos projets. Au lieu de louer Guignard, vous eussiez bien mieux fait de ne point aller inventer un fait aussi ridicule que celui de ce prétendu assassinat. Vous avez voulu plaire à tout le monde, & tout le monde vous a regardé comme un extravagant : les honnêtes gens, parce que vous louyiez un criminel de Leze-Majesté divine & humaine ; & les Jésuites, parce qu'après les avoir insultés de la maniere du monde la plus grieve, en les comparant au vieil de la Montagne, & en les traitant d'assassins, d'imposteurs, d'ennemis irréconciliables, vous avez cru qu'ils oublieroient aisément des injures aussi fortes, en leur donnant des louanges ridicules. Par ma foi, mon cher Maître Nicolas, vous avez fait d'étranges bevues. Si nos *Critiques*

font huées, fifflées, méprifées, baffouées, n'en accufez que vous. La faute que j'ai faite, en condamnant quarante honnêtes gens à être pendus, n'étoit point irréparable, fi vous euffiez ménagé les Moliniftes outrés. Ils penfent ainfi que moi, & je ne doute pas qu'ils n'euffent approuvé ma décifion, s'ils n'avoient point été piqués contre nos *Critiques*. Mais comment voulez-vous qu'un Ouvrage ait du cours, lorfque tout le monde fe trouve intéreffé à le décrier?

Je conviens de ce que vous dites, repliqua Maître Nicolas, & je reconnois que j'ai tort. Mais par quel enchantement ce maudit Auteur des *Lettres Juives* a-t-il trouvé le fecret de donner tant de cours à fes Ouvrages? Il n'épargne perfonne: Janféniftes, Moliniftes, Jéfuites, Proteftants, Miniftres, Moines, Gens d'affaires, Petits-maîtros, Coquettes, Prélats, tout lui eft égal. Voulez-vous que je vous parle fincérement? répondit Bufcon. L'Auteur des *Lettres Juives* a fuivi une maxime toute différente de la nôtre. Il blâme le faux & le mauvais par-tout où

il l'apperçoit ; mais il loue aussi le bon & le beau par-tout où il le découvre. Une impartialité & une liberté hardie, qui regnent dans ses Ecrits, leur attire l'estime des honnêtes gens. D'ailleurs, son style, sa façon de s'énoncer est bien différente de la nôtre. Nous nous ressentons toujours, mon cher Maître Nicolas, de notre premier métier. Vous écrivez en Vendeur d'Orviétan. Vous faites sur des niaiseries un ramas de réflexions inutiles, & quelquefois puériles. Il semble que vous louyiez les vertus de votre beaume, & que vous soyez sur vos anciens trétaux. Ne croyez pas que je veuille vous faire de la peine, en vous parlant aussi sincérement. Je me rends à moi-même autant de justice. Je sens parfaitement bien que si vous écrivez en Charlatan, les Ouvages que je fais, paroissent composés par le fameux aventurier Buscon, mon illustre prédécesseur, dont j'ai mérité de porter le nom, par la ressemblance qu'il y a entre sa vie & la mienne. Je naquis, ainsi que lui, dans un petit village, fils d'un simple Messager. Après que le

Curé m'eut montré à lire, j'allai dans la ville la plus prochaine pour apprendre le Latin chez les Jésuites. Mon pere faisoit tout ce qu'il pouvoit pour me faire Prêtre, il dépensoit même plus qu'il ne devoit, pour me soutenir dans un état au-dessus de ma naissance. Bien loin de profiter utilement de ses bienfaits, je me livrai à la débauche, j'abandonnai mes Maîtres, & je suivis une troupe de Bohémiens. Je la quittai pour m'engager dans un Régiment d'Infanterie, duquel je désertai bientôt. Je courus ensuite dans les pays étrangers. Je pris un nom supposés Je me dis tantôt Baron, tantôt Comte, tantôt Marquis, suivant que la fantaisie m'en prenoit. Je vécus de ce que put me fournir mon industrie. J'eus le bonheur de faire connoissance avec vous. Une heureuse sympatie lia bientôt nos cœurs. Je devins Auteur dans le même temps que vous vous avisâtes de l'être. Vous publiâtes vos *Anecdotes*, que vous disiez être un ramas de vos aventures. Je donnai comme Baron (1), de prétendus

[1] Ce sont les Mémoires du Baron de Pol-

Mémoires de ma vie. Mes Ouvrages ont eu le même sort que les vôtres, la fortune sans doute veut que nous reprenions notre premier métier, que je redevienne Bohémien, & que vous vous refassiez Vendeur d'Orviétan.

J'aimerois mieux, mon cher Buscon, répondit Maître Nicolas, me jetter dans la riviere, que de remonter sur mes maudits trétaux. Quoi! Après m'être vu honoré du grade de Médecin, après avoir été regardé comme un Docteur d'importance, je serois obligé d'aller encore m'égosiller à crier : *Allons, Messieurs, encore un paquet. A cinq sols, à cinq sols. Ce n'est pas cher en vérité. Mon beaume est excellent. Son Altesse en a acheté, tout le Chapitre s'en est pourvu, toute la Ville s'en est fournie, & tous en sont contents, très-contents, plus que contents.* Comment je serois encore forcé de débiter gravement au coin de toutes les rues ces ridicules phrases? Ah! je frémis en les prononçant. Non, non : mourons, cher ami: Il vaut mieux mourir, & sauver ma gloire.

neuf, Ce prétendu Baron étoit le fils d'un Muletier.

Je trouve assez étrange, repliqua Buscon, que vous ayez pris une si mortelle aversion pour votre ancienne profession. Entre nous soit dit, elle étoit pour vous plus lucrative, que celle que vous exercez aujourd'hui : car, il y a bien peu de gens qui veuillent vous faire appeller lorsqu'ils sont malades. Vous êtes un vrai Médecin *ad honores*. Ma foi, si j'étois à votre place, j'aimerois mieux un peu moins de gloire, & un peu plus de profit. Mais vous auriez dû prévoir ce qui vous arrive, & puisque vous vouliez continuer votre profession de Médecin, vous ne deviez point vous aller fourrer dans la cervelle de composer des Livres. Je suis assuré que les *Journalistes* & l'Auteur des *Lettres Juives* vous auroient laissé tuer en paix autant de gens que vous auriez voulu. Ils ne vous avoient jamais fait aucun reproche sur ceux que vous avez expédiés assez promptement. Ah! s'écria douloureusement Maître Nicolas, si j'avois prévu ce qui est arrivé... Mais je me flatois .... La vanité d'être regardé comme un Ecrivain célebre .... J'entends, interrompit Buscon, & je

vois que le Chansonneur n'a pas tort lorsqu'il a dit que *vous vous croyez bon pour la Seringue & la plume*. Vous vous êtes trompé. Quel remede y a-t-il aux choses qui sont faites ? Il faut prendre patience. J'en reviens toujours à l'expédient de reprendre votre ancien métier. Vous avez eu le soin d'en conserver les habits qui vous sont nécessaires. Il sembloit que vous prévoyiez ce qui arriveroit. Vous n'avez jamais voulu faire la dépense d'un juste-au-corps modeste, tel qu'il convient à un Médecin d'en porter. Si c'est un *Jean-Farine* qui vous manque, vous n'avez qu'à parler. Je suis à votre service.

Allons, répondit Maître Nicolas, rêver ailleurs à ce que nous ferons ; & dans les *Critiques* (1) que nous donnerons encore, tâchons d'employer tout ce que nous pourrons, pour ramener à nous l'ingrat & injuste public.

A ces mots, sage & savant Abukibak, les deux aventuriers reprirent le chemin de la Haye ; & moi je revolai

[1] Elles ont été trouvées si pitoyables que le Libraire a été obligé de discontinuer avant la fin du troisieme Volume.

dans les airs, & continuai ma route.

Je te salue, sage & savant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE XXII.

Le Cabaliste Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

JE réponds exactement à la Lettre que tu m'as écrite, studieux ben Kiber, & je me flatte de dissiper entiérement tes doutes & tes soupçons sur la réalité de la pierre Philosophale. Je conviens ainsi que le dit l'Auteur que tu as cité, qu'il est un grand nombre d'aventuriers, qui, usurpant le nom de Philosophe, sâchent par mille fourberies de tromper ceux qui sont assez crédules pour ajouter foi à leurs discours. Mais parce qu'il se trouve des imposteurs qui abusent d'un titre qui ne leur convient point, il est ridicule de conclure que tous les Alchymistes sont des menteurs. Ceux-mêmes, qui paroissent les plus contraires à la recherche de la transmutation des métaux, n'osent nier, qu'il soit impossible d'y parvenir. Le Physicien, dont

tu m'as parlé dans ta derniere Lettre, convient: „ qu'on ne peut pas abso„ lument nier que quelque Artiste par „ une méthode particuliere ne soit ve„ nu à bout de faire de l'or, ou que „ quelqu'un ne trouve le moyen d'en „ faire dans la suite (1). Ces paroles auroient dû te faire appercevoir combien peu sont fondés dans leur sentiment ceux qui combattent la recherche de la pierre Philosophale, puisqu'ils nient la possibilité d'une chose, de l'existence de laquelle ils conviennent. Je ne pense pas qu'on puisse voir rien de plus absurde, ni de plus contraire à la justesse du raisonnement qu'une pareille conduite.

Continue donc, mon cher ben Kiber, des études aussi agréables qu'utiles, & sois assuré que je t'assisterai toujours de mes avis & de mes conseils. Jusques ici tu as agi très-prudemment en suivant les préceptes du Roi Geber, & du sage Raimond Lule, mais tu dois sur-tout

(1) Cours de Chymie, contenant la maniere de faire les Opérations qui sont en usage dans la Médecine, par une méthode facile, par Nicolas Lemery, *pag.* 66.

méditer sur ce passage d'Hermès, où tout le grand secret est entiérement contenu. ,, La terre ; dit-il, est sa nourrice, ,, & il aura une force parfaite, si l'on ,, peut venir à bout de le réduire lui-même en terre. Sépares donc la terre du ,, feu, & la matiere subtile de la crasse ,, & de l'épaisse ; car c'est avec plaisir ,, qu'elle s'éleve de la Sphere terrestre à ,, la céleste, & qu'elle redescend ensuite ,, de cette premiere, & reçoit ainsi une ,, force qui lui est communiquée par les ,, influences inférieures & supérieures (1). A ces utiles préceptes d'Hermès je joindrai ce que dit Raimond Lule dans son dernier Testament, en parlant de la matiere des Philosophes. *Dans le centre, écrit-il, de toutes les choses il est une certaine terre vierge* (2). Prends garde, studieux ben Kiber, que c'est cette espece

[1] *Nutrix ejus terra est, vis ejus integra est si versa fuerit in terram. Separabis terram ab igne, subtile à spisso. Suaviter cum magno ingenio ascendit à terra in cœlum, iterumque descendit in terram, & recipit vim superiorum & inferiorum.* Hermes in Tabul. *pag.* 107.

[2] *In centro omnium rerum inest quadam terra virgo* Raimond Lul. *apud* de Planis, Philos. Transm. *pag.* 45.

de terre vierge, de laquelle il faut extraire la divine poudre de projection, en séparant, comme le dit Hermès, *la matiere subtile de l'épaisse.* Lorsqu'on est venu à bout de cette premiere opération, on a bien-tôt conduit la grande oeuvre à sa fin : il ne reste plus qu'à *faire pénétrer ce métal parfait dans le sein de sa mere* (1), afin qu'il acquiere une entiere perfection, & qu'il la communique aux autres parties avec lesquelles il s'incorpore ; en sorte qu'il les régénere de nouveau.

Tâchez donc, studieux ben Kiber, d'extraire avec soin cette terre vierge, que vous trouverez dans le cinquieme élément, connu aux Alchymistes, & qui est composé des autres quatre éléments ; car sans elle ce seroit en vain que vous espéreriez de parvenir à votre but. Plusieurs, dit un savant Philosophe Alchymiste, ont tâché de réduire de l'or en

[1] *Oportet ut metallum intret in utero matris eo quâ factum fuit, ut ibi novam naturam priori perfectiorem accipiat, quod totum est secretum nostrum, & hoc Regeneratio vocatur.* Magni Philosophi Arcani Revelator, sive, prætiosissimi Arcani Artanorum & Philosophorum Magisterii verissima ac purissima Revelatio, *pag.* 32.

liqueur, & d'en extraire un esprit, non-seulement propre à guérir toutes les maladies humaines, mais encore à dissoudre & à changer les métaux, en le mettant en mouvement & en action par le moyen de l'eau forte, de l'eau régale, des esprits de sel, & des huiles de tartre. C'est en vain qu'ils ont travaillé, parce que toutes ces dissolutions ne sont point naturelles, & que les dissolvants de cette nature ne conviennent point aux métaux, mais au sel; en sorte que l'or & les autres minéraux se vitrifient, perdent leur forme & se détruisent entiérement. Ainsi, il est impossible que par des opérations aussi vicieuses on puisse jamais parvenir à la perfection de l'œuvre. Or, quoique les Philosophes disent qu'il faut donner une nouvelle forme aux métaux, ils n'entendent point cependant par les termes de destruction & de privation de la forme une destruction totale de l'essence de ces métaux, parce qu'alors il s'ensuit une ruine totale de l'espece, & que les vrais Alchymistes connoissent parfaitement qu'il seroit impossible, si la forme métallique étoit entiérement détruite, de pouvoir la rap-

peller. Il faut donc entendre par les termes de privation de forme, une espece de changement, ou plutôt d'ensevelissement de la premiere figure des métaux, qui leur en fait acquerir dans la suite une beaucoup plus parfaite ; & cette espece de résurrection ne peut être opérée que par le moyen de la putréfaction (1).

(1) *Multi conati sunt conficere aurum, & in spiritum reducere, tam ad humanam naturam curandam, quam ad metalla, mediantibus aquis fortibus communibus, aquis regiis, spiritibus salis, oleis tartareis, & aliis diversis modis, dissolvenda; sed frustra laboraverunt, quia hæ dissolutiones non sunt naturales, nec dissolventia hujus naturæ sunt de specie metallica, sed potius de speci e salium, in quibus aurum & alia metalla tandem totam formam amittunt & vivificantur, & tandem omnino destruuntur, qua forma salium vivificantium, natura metallica aliam formam sumit, & hoc fit secundum naturam dissolventium, & sic totum opus suum deperdunt: nam per hujusmodi operationes nunquam aurum & cætera metalla in spiritum ad opus Philosophicum idoneum reducuntur, nec in primam materiam suam vertuntur. Licet enim Philosophi dicant metalla suâ formâ esse privanda ad aliam formam introducendam, hanc tamen destructionem sive privationem formæ essentialis metallorum, quia hoc modo fieret ruina totalis speciei, neque mutationem formæ metallicæ in formam alterius speciei dicere voluerunt; sed solum per istam privationem*

Tu vois, studieux Ben Kiber, que c'est avec peu de raison que les ennemis des Alchymistes prétendent que tous les Livres qu'on a écrits sur les matieres qui concernent la Philosophie transmutatoire, sont obscurs, inintelligibles, & ne contiennent que des visions chimériques. Je ne pense pas qu'on puisse parler plus clairement & avec plus de justesse.

Après que ce même Auteur a prouvé clairement que ce n'est point dans la dissolution de l'or qu'il faut chercher la matiere des Philosophes, il apprend; ainsi que je t'ai déja dit qu'Hermès, ce grand homme l'a écrit, qu'elle se trouve dans le cinquieme élément. Il ordonna donc aux Alchymistes d'avoir toujours trois choses présentes dans l'esprit, la matiere, la forme, & la privation de cette même forme (1). Il prescrit ensuite les moyens de

formæ sepelitionem tantummodo formæ metallicæ intellexerunt imperfectæ, ad aliam perfectiorem acquirendam, ut supra diximus, & hæc sepelitio formæ fit in revolutione ad principia, quæ sine putrefactione nullo modo fieri potest. Id. *ibid. pag.* 30.

[1] *Tria apud te repete, scilicet materia ex qua*

parvenir à ce changement de figure & d'essence par le secours de la putréfaction. C'est par elle que se fait le renouvellement, & c'est ce qu'ont voulu dire les Philosophes, lorsqu'ils se sont servis des termes de *Résoudre* & *Coaguler* (1). C'est dans ces deux mots que sont contenus tous les mysteres de l'Art,

tuor Elementis compositam, formam hujus compositionis, & privationem hujus formæ, quæ est resolutio compositi ad sua principia, & hoc est nostræ Artis initium, quo ritè perpenso explicationem sententiæ Aristotelis invenies, & multorum aliorum cum ipso dicentium. Sciant Alchymistæ metalla transmutari non posse nisi in primam materiam reducantur. Id. *ibid. pag.* 21.

[1] *Cum ergo in* Solve & Coagula *contineatur quidquid est Arti nostræ necessarium, mihi videtur non esse extra rem sensum aperire horum præstantissimorum verborum, & altitudinem explorare, ad impediendum ne multi laborantes qui sunt in tempestate nostri Oceani metallici, periclitentur & ob ignorantiam istorum verborum perdantur. Philosophi operationem variis nominibus vocarunt, ut celaretur iis qui introitum non habent ad hoc divinum arcanum, & ut id suis propriis alumnis aperirent, se ad hæc duo verba à celeberrimis inventa restrinxerunt, sub quibus non solum significaverunt totam operationem necessariam, sed etiam materiam quâ utendum docent, quæ materia est ignis & aqua, scilicet sulphur & mercurius, fixum & volatile dissolvens & coagulans, solubile & coagulabile, agens & patiens:* Id. *ibid. pag.* 26.

les Philosophes ayant voulu les cacher sous plusieurs noms différents à ceux qu'ils regardoient comme des profanes. Car, non seulement sous les mots de *Résoudre* & *Coaguler* est compris toute l'opération de la putréfaction, mais encore la matiere dont il faut se servir. C'est le feu & l'eau, c'est-à-dire le le souphre & le Mercure du cinquieme élément, le fixe ou le volatil, le dissoluble ou le coagulable, l'agent ou le patient, toutes ces expressions étant synonimes & signifiant la même chose.

Eloigne donc, cher ben Kiber, de ton esprit tous les soupçons que tu pourrois avoir sur la réalité da la transmutation des métaux, sois certain qu'en suivant les préceptes des Sages, & en t'appliquant avec attention à l'étude de la *Science des Sciences*, tu parviendras enfin au but de tes desirs. Si tu veux connoître évidemment que tu ne cherches qu'à obtenir ce que Dieu a accordé à plusieurs personnes, écoute ce que dit le sage Cabaliste David de Planis-Campi (1) *Le Grand Hermès*,

(1) L'Ouverture de l'Ecole de Philosophie trans-

„ tant de fois appellé *trois fois Grand*
„ par ſes ſucceſſeurs, eût-il eu tant de
„ peine pour nous rendre poſſeſſeurs de
„ cet Art, s'il ne l'eût reconnu hon-
„ nête & vertueux ? Pithagore, ſur-
„ nommé de Plutarque *l'Enchanteur*,
„ l'eût-il enſeigné publiquement, s'il
„ n'eût été bien licite, honnête & ver-
„ tueux, les obſcures ſentences du-
„ quel, ou de ſes diſciples, nous avons
„ encore aujourd'hui, ſous le titre de
„ *Turbe des Philoſophes* ? D'ailleurs,
„ Ariſtote, par la Lettre qu'il écrit à
„ à Alexandre le Grand, nous fait voir
„ l'honnêteté de cet Art: puiſqu'il ſé-
„ mond un grand Roi, tel que celui-là
„ à la recherche d'icelui. Davantage,
„ qu'il ſoit licite, & honnête, David
„ Salomon & Eſdras en rendent témoi-
„ nage : „ *le premier au Pſeâume XI.*
Les paroles de Dieu ſont paroles nettes,
pures comme argent examiné par le
feu, & purgé de la terre ſept fois ; *le
ſecond en Eccléſiaſtiques, Chap. XXXVIII.*
Le Tout-Puiſſant a créé la Médecine
de la terre, & l'homme prudent ne la

mutatoire métallique, &c. par David de Planis Campi, *Pref. pag.* 2. & 3.

méprisera point, *& le troisieme*, *Liv. IV. Chap. VIII.* Interroge la terre, & elle répondra que Dieu donne beaucoup de terre pour faire des pots; mais il donnera un petit de poudre pour faire de l'or.

Après que des personnages d'une aussi grande sagesse que ces anciens Israélites, ont assuré la réalité de la Pierre Philosophale, n'est-il pas ridicule que certains esprits présomptueux qui se donnent le nom de *Physiciens* veuillent faire passer l'Art des Chymistes pour une Chimère, qui conduit ordinairement ceux qui la cherchent à l'Hôpital? Et n'est-il pas encore plaisant que des gens qui ne connoissent des opérations de la nature, que ce qu'ils en ont appris par quelques expériences, veuillent qu'on préfere leurs sentimens à ceux des Prophetes? David & Esdras nous assurent de la réalité de la pierre Philosophale. Locke, Descartes, Gassendi, Fontenelle en nieront la possibilité. Je demande pour lesquels de ces Auteurs un homme de bon sens doit opter. Il faut être fou, ou hérétique pour préférer l'opinion des hommes

ordinaires à celle des hommes éclairés de l'esprit de Dieu.

« Mais, dit-on, on voit plusieurs Al-
„ chymistes qui meurent misérables,
„ & qui reconnoissent trop tard pour
„ leur malheur, qu'ils ont été la dupe
„ de leur crédulité. Penote, qui avoit
„ cultivé la Chymie pendant toute sa
„ vie, mourut à l'Hôpital d'Yverdun
„ en Suisse. „ N'est-il pas absurde de vouloir juger de l'utilité d'une science par les actions de quelques personnes qui ont travaillé vainement pour l'acquérir? Cela est aussi ridicule que si l'on disoit que l'éloquence est un Art impertinent & qui conduit à l'Hôpital, parce que Cottin prêchoit d'une maniere risible, & que plus d'un mauvais Avocat est mort de misere. Ces gens-là n'étoient pas Orateurs: ils en avoient seulement emprunté le nom. Les Chymistes, qui sont dans le cas de Penote, sont des Cottins dans l'étude de la Philosophie transmutatoire.

Il n'est aucune chose, quelque utile qu'elle soit, dont on ne puisse mal user. La morale même, si nécessaire à former les moeurs des hommes, peut de-

venir nuisible à quelques personnes qui abusent des regles les plus sages, & poussent les choses à l'excès, soit par ignorance, soit par un tempérament trop ardent.

Un homme frappé des vertus des Philosophes anciens, résolut de les imiter, & de réunir dans lui toutes celles qu'ils avoient eues. Il abandonna sa maison, sa femme & ses enfants, pour aller habiter dans un tonneau, à l'exemple de Diogene. Il s'affligeoit de tous les malheurs publics & particuliers, ainsi qu'Héraclite. Il sermonoit les gens qu'il rencontroit sur les grands chemins ou ailleurs, comme Bias. Chacun le regardoit comme Bias. Chacun le regardoit comme un fou; mais sa conduite, quelque bizarre qu'elle fût, n'ayant rien qui blessât la tranquillité publique, on le laissoit faire en paix toutes ses extravagances. Par malheur pour lui, il voulut imiter Socrate, & même le surpasser. Il crut qu'il devoit faire aux Saints une guerre aussi cruelle, que celle que le Philosophe Grec avoit faite aux Dieux du Paganisme. Il commença par débiter des maximes, qui

en Italie eussent senti beaucoup le fagot. Des discours, il passa ensuite aux actions. Un jour il sauta sur un Prêtre qui promenoit dans les rues un petit Saint de bronze, très-joli, & fort bien doré. Il le lui arracha des mains, lui en donna un coup qui lui cassa deux dents, & fit des prouesses avec ce Saint, comparables à celles qu'exécuta Samson armé de la machoire d'un âne. Il mit en fuite la procession. Cependant les modernes Philistins, s'étant un peu rassurés, revinrent à la charge, saisirent le Philosophe, & le conduisirent en prison. Il n'en sortit que pour être conduit aux Petites-Maisons.

Je demande aux ennemis des Alchymistes ce qu'ils penseroient, si je tirois des raisons de cette histoire, pour en conclure que l'étude de la Philosophie & de la morale conduit aux Petites-Maisons ?

Je te salue, studieux ben Kiber, & t'exhorte à continuer tes recherches.

LETTRE XXIII.

Ben-Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

DEPUIS plusieurs jours, sage & savant Abukibak, je suis dans un état qui ne me laisse plus assez de tranquillité pour m'appliquer à la recherche de la pierre Philosophale. Mes fourneaux sont éteints, mes cornues, mes minéraux, mes récipients, tout est en désordre & pêle-mêle, à peine me connois-je moi-même. Je suis devenu amoureux, & amoureux d'une beauté qui traite de folies & d'imaginations creuses tous les mysteres de l'Art. Pendant quelque temps j'ai voulu résister à ma passion, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'étouffer, je me suis dit cent fois quelle gloire m'attendoit, si je pouvois parvenir au but des sages Philosophes! Je me suis représenté qu'après m'être perfectionné dans les sciences & dans l'étude de la sagesse, je pourrois un jour avoir le bonheur de m'unir avec quelque belle

Sylphide. Toutes mes réflexions ont été inutiles, & la beauté terrestre l'a emporté sur l'espérance d'être heureux avec une Aërienne. Lassé d'être sans cesse occupé à combattre les mouvements dont j'étois agité, j'ai suivi mon inclination, & je vais me marier dans peu à la belle Lucinde; c'est ainsi qu'on appelle l'aimable maîtresse qui m'a donné des fers. Mais quel que soit mon esclavage, il me paroît si doux, que je ne voudrois point recouvrer la liberté, quand on me l'offriroit.

Il faut d'ailleurs que je t'avoue, sage & savant Abukibak, que je ne saurois me persuader entiérement l'existence des peuples élémentaires. Dans ce doute je suis bien aise d'aller au plus certain, & de n'attendre pas davantage pour prendre une femme. Peut-être après avoir passé ma jeunesse à souffler & à attiser mes fourneaux, lorsque je penserois que je vais bientôt être uni à quelque Sylphide ou Salamandre, je reconnoîtrois trop tard que toutes ces belles dames n'ont jamais existé que dans les cerveaux échauffés de quelques Cabalistes. Ce qui me le persuaderoit, c'est que je

ne saurois comprendre pourquoi Dieu a inspiré à tous les hommes un amour naturel & inné pour les femmes, s'il est vrai qu'il ait prétendu qu'ils ne pussent les aimer légitimement, & qu'il ait réprouvé les unions qu'ils contractent avec elles.

Ne semble-t-il pas qu'il est absurde de penser que Dieu pousse & incite les hommes à une chose, & qu'il n'agit de la sorte que pour leur faire commettre des crimes? Prends garde, mon cher Abukibak, que les Cabalistes font Dieu auteur du péché, & qu'ils sont *archi-Jansénistes* sur l'article de leur défense d'épouser des femmes. Un grand homme, fameux Docteur, excellent Médecin; étoit bien éloigné d'adopter ce sentiment. « Dieu, *dit-il*, a inspiré „ aux hommes une ardeur & un em„ pressement violent pour la jouis„ sance des femmes. Il a attaché à „ cette action un plaisir vif & sédui„ sant, pour que l'indécence qui s'y „ rencontre, venant à les en dégoû„ ter, la génération humaine ne péri„ clitât pas (1) „.

(1) *Deus in animalibus in coïtu admirabilem ac*

C'est

C'est là, sage & savant Abukibak, un langage bien différent de celui des Cabalistes; mais une chose qui te surprendra, & que je m'étonne que tu ignores, c'est qu'il s'en est trouvé parmi eux qui ont parlé de la même maniere. Averroès, ce grand & illustre Cabaliste, ce Philosophe si éclairé, s'est expliqué d'une façon aussi précise. " La
" bonté Divine, *dit-il*, pour suppléer
" à la destruction des créatures, dont le
" même individu ne peut pas être tou-
" jours conservé, leur a accordé le
" moyen de se perpétuer, en multi-
" pliant leur espece. (1) "

Voilà, sage & savant Abukibak, une décision bien précise. Dira-t-on qu'Averroès ne regardoit pas les hommes & les femmes comme une même espece? Ce seroit-là une impertinence, qui ne

inseparabilem delectationem exhibuit: ne forte coïtûs abominatione destrueretur generatio; per vim namque generativam species divino & immortali esse participant in quantum possunt. Isaac, VI. Viatici, *fol.* XXX.

[1] *Sollicitudo divina, cum non potuerit facere secundum individuum animal permanere, miserta est, creando ei virtutem quâ posset permanere in specia.* Averroès, Tract. II. de Anima, *Comment.* XXXV.

mériteroit point de réponse, & qu'on réfuteroit aisément par l'autorité d'un autre Cabaliste, qui a pensé de la même façon qu'Averroès. C'est le savant Avicenne. " Les femmes, *dit-il*, sont plus " sensibles aux plaisirs de l'amour que " les hommes. Elles en ressentent plus " vivement les atteintes, parce que la " nature a voulu qu'outre leurs sensa- " tions particulieres, elles participas- " sent à celles des hommes (1) ". On peut les comparer à de belles fleurs que la rosée vivifie, nourrit & rafraîchit.

C'est de cette rosée que les Poëtes ont voulu parler, lorsqu'ils ont dit que Jupiter se métamorphosa en pluie d'or pour séduire Danaé. On déshonore le beau sexe, en expliquant le sens de cette fable du côté de l'avarice. On doit au contraire donner à l'amour de la rosée ce qu'on attribue à celui des richesses. Quelle apparence y a-t-il que Da-

[1] *Multiplicatur delectatio mulierum in coitu super delectationem virorum, propterea quòd ipsæ delectantur ex motu spermatis viri in ore matricis versus descendentis, & propter motum qui accidit matrici, & propter fricationem.* Avicenna, XXI. Fen. Cap. III.

naé, qui étoit renfermée dans une tour se fût laissé séduire par l'appas de l'or ? A quoi serviroient tous les trésors du Pérou à une personne qui n'en sauroit faire usage ? Cette pluie dont parlent les Poëtes, n'est appellée *pluie d'or* que par l'allusion qu'ils en ont faite avec la poudre de projection des Chymistes, dont quelques grains changent en métal précieux une masse considérable de cuivre ou de leton, & operent les mysteres de la pierre Philosophale. Tout de même, cette rosée, dite *pluie d'or* par les poëtes, vivifie, multiplie, conserve l'espece humaine. Deux ou trois gouttes suffisent pour produire les plus grands miracles, & font des effets aussi surprenants que les grains de la poudre de projection. Il y parut parce qu'il arriva à la belle Danaé, & je ne m'étonne pas, si lorsqu'elle eut connu toute la vertu de cette rosée, elle ouvrit les fenêtres de sa tour pour la laisser entrer en plus grande abondance.

Puisqu'il est évident, sage & savant Abukibak, que Dieu a inspiré aux hommes le penchant qu'ils ont pour les femmes; que les plus grands Philosophes,

que plusieurs Cabalistes même, conviennent que nous sommes portés au mariage par une force secrette qui nous entraîne comme malgré nous, pourquoi irois-je tenter de violenter la nature, & pourquoi sous la vaine espérance d'une union imaginaire avec quelque Sylphide, passerois-je mes jours à combattre sans cesse les mouvements de mon cœur? Je regarde les Cabalistes comme ces insensés qui se font Moines, & qui pensent qu'en s'habillant d'une maniere ridicule & en marmottant quelques Antiennes, ils trouveront le secret de se dépouiller de leurs passions. Que leur arrive-t-il? Ils sont toute leur vie la victime de leur folie, ils passent leurs jours dans une contrainte infinie, & il leur arrive ordinairement qu'après s'être bien tourmentés, ou qu'ils succombent à leur foiblesse, & perdent le fruit de tant de contraintes, ou qu'en mourant ils n'emportent que le frêle avantage d'avoir su supporter un esclavage, dont les peines surpassent celles des Forçats. La Divinité ne leur sait gré de leurs peines & de leurs soins. La plus petite vertu civile & utile au bien

public lui étoit plus agréable qu'une chasteté stérile, inutile à l'Etat, & pernicieuse au bien des Etats.

S'il étoit vrai, sage Abukibak, que Dieu eût voulu que les hommes, pour se rendre plus dignes de sa miséricorde, méprisassent les femmes & fuient le mariage, auroit-il soumis à tant de maladies ceux qui les évitent? Les maux auxquels ils sont sujets, ne sont-ils pas des preuves évidentes que dès ce monde il les punit de dédaigner les aimables compagnes qu'il leur a données? Je ne sais si tu as jamais fait attention aux incommodités qui procedent ordinairement d'une trop grande chasteté. Elles sont très-dangereuses & en fort grand nombre. Si une trop grande continence, écrit un fameux Médecin (1), empêche

[1] *Si superfluitas aggregata in corpore ex spermate non egreditur per coïtum, coarctatur in corpore, & generantur ex ea ægritudines. Male quidem est, quia coarctatione seminis generantur ex eo vapores mali, qui ascendunt ad cor, & cerebrum, & stomachum, & corrumpunt sanitatem illorum membrorum, & generant ægritudinem; & fortassis ex eo est aliquid simile veneno viperino, sicut accidit ei qui consuevit coïtum, & dimittit eum longo tempore, ex debilitate appetitus cibi.*

l'évacuation des humeurs, elles s'arrêtent dans le corps, & y causent plusieurs maladies. Elles donnent des vapeurs, elles occasionnent des maux de tête, des douleurs d'estomac, & des foiblesses de cœur. Elles affoiblissent tous les membres, jettent le corps dans une espece de langueur. Elles causent enfin autant de ravage qu'un venin subtil. Celui d'une vipere ne fait pas un plus grand mal; car il arrive quelquefois à plusieurs, & sur-tout aux veufs & aux veuves, qu'ils meurent subitement par une trop grande réplétion, &c.

En vérité, sage Abukibak, quelque respect que j'aie pour les sentimens des Cabalistes, je suis résolu de ne point me mettre dans le risque de mourir de mort subite. Je suis fort le serviteur des Sylphides & des Salamandres; mais en attendant qu'il plaise à ces Dames aëriennes de se rendre visibles, s'il est vrai qu'il y en ait, je ne veux point

& pigritiâ à motibus, à generatione humoris melancholici. Et fortasse corrumpitur & exsiccatur ex eo quod est simile virtuti veneni; sicut illud quod accidit viduis ex suffocatione matricis, & multis virorum qui moriuntur ex eo subitò. Hali Rodoam. Ratio Tegni, Commentar. XXXI.

atraper quelque mal d'estomac, quelque douleur de tête, ou quelque langueur dans mes membres. Il me semble toujours que je ne serai pas à temps d'arrêter les effets de ce venin aussi pernicieux que celui d'une vipere ; & si j'étois le maître, je finirois dès demain mon mariage avec la belle Lucinde. Lorsque j'aurai formé cet heureux lien, je croirai alors ma santé à l'abri de tous les maux, qu'il me semble voir fondre à chaque instant sur ma tête.

Ne te figures pas cependant, sage & savant Abukibak, qu'en prenant une femme, je tombe dans un autre excès, & que voulant éviter des maladies dangereuses, je m'en procure d'autres cent fois plus pernicieuses. Je n'ignore pas qu'il faut user de tous les biens avec modération, & que les plaisirs de l'hymen sont aussi nuisibles, lorsqu'ils sont poussés à l'extrême, qu'ils sont utiles & profitables, quand on les prend avec poids & mesure, Je suis bien éloigné de penser comme ce Moine, qui disoit que plus le jeu d'amour étoit réitéré, & plus il éclaircissoit la vue. Un pareil discours ne peut trouver croyance que

chez quelques Cordeliers à larges épaules. Mais un homme sage & retenu, profite de l'avis du grand Avicenne, qui dit en termes précis que l'ïvrognerie & les caresses des gens mariés, trop souvent réitérées, sont très-nuisibles aux yeux (1). Je suis du sentiment de cet illustre Savant, & j'ai vu plus d'un Allemand à qui le vin avoit troublé la vue, & plus d'un Turc qui ne se l'étoit pas éclaircie à badiner trop souvent dans son serrail. Il faut, sage Abukibak, de la modération dans toutes les choses; je le sais; & voulant éviter *Carribde*, je ne me jetterai point sur *Scilla*. Je suivrai donc exactement les maximes du grand Galien, qui nous apprend que les excès dans les plaisirs du mariage entraînent ordinairement après eux la goute, & quelquefois des maladies mortelles (2).

[1] *Multiplicatio coïtus est nocibilior res oculo, & similiter multiplicatio ebrietatis.* Avicenna III. Tertii, *Cap. V.*

[2] *Coïtus est fortis causa in generandâ podagrâ. Scimus itaque hac in re temperati, ne podagras, & alias supra dictas incurramus infirmitates, aut mortem ipsam, sicut aliqui (quos novimus) interiere.* Galenus, VI. Aphorismorum, *Commento* XXXI.

A ces

A ces premieres instructions ce grand Docteur en a joint d'autres aussi utiles, & qui sont sur-tout très-nécessaires aux gens de Lettres. *Après le travail*, dit-il, *il faut boire & manger. Après avoir bu & mangé, il faut dormir. Après avoir dormi, il faut remplir les fonctions du mariage* (1). Horace, sans être Médecin, avoit pensé à peu près la même chose avant Galien. Il croyoit que la bonne chere étoit essentielle à l'accomplissement des plaisirs de l'amour. Il faut pourtant que cette bonne chere ne soit point excessive, & qu'elle ne nous cause point une pesenteur & une réplétion capable de nous donner plusieurs maladies. Car selon un fameux Docteur, rien n'est si dangereux pour un homme marié, que de s'approcher de son épouse lorsqu'il est gris, ou qu'il a trop mangé. Cela est pour le moins aussi nuisible, que l'abstinence totale des plaisirs de l'hymen. Malheur, aux gens, qui après avoir bu outre mesure, voudront s'aviser de travailler à

(1) *Post labores sequi debent cibi & potus, deinde somni, postea verò venerea.* Galen. II. de Regimine Sanitatis.

faire des enfants! ils leur feront les oreilles larges & longues, le nez de travers, la bouche tortue, les yeux louches; ils fabriqueront enfin des figures, telles qu'en feroit un Sculpteur ivre, qui pourroit à peine soutenir son marteau, & diriger son compas. Mais ils seront eux-mêmes punis très-sévérement. Il leur viendra des douleurs dans les cuisses & dans les jambes, leur teint jaunira, ils seront opilés : l'asthme, l'hydropisie, un tremblement & une foiblesse dans les nerfs, & cent autres maux les accableront (1); & il vaudroit mieux pour eux qu'ils n'eussent jamais su qu'il y eût de femmes au monde.

On peut dire, sage Abukibak, que les Médecins ont fait à quiconque accompliroit les fonctions du mariage après avoir trop bu, les mêmes menaces que le Grand-Prêtre de Thebes fait à Œdipe.

[1] *Si cibo homo repletus, aut potu, coïtu utatur, debilitas fit corpori, enervatio nervis, dolor in genibus, aliarumque continuationem ac viscerum opilatio, generanturque exinde humores grossi, ... calor naturalis dissolvitur, tenebratur visus, oculi fiunt concavi.* Hali V. Theoricæ, *Cap.* XXXVI.

Aujourd'hui votre Arrêt vous sera prononcé,
Tremblez *Buveurs de Vin*, votre regne est passé;
Une invisible main suspend sur votre tête,
La *gravelle*, la *toux*, à fondre déja prete;
Bien-tôt, de tant de maux vous-même épouvanté,
Vous maudirez le lit où vous êtes monté (1).

Etant donc convaincu, sage Abukibak, des précautions qu'il faut prendre dans les caresses que je ferai à ma chere Lucinde, si je suis assez heureux pour pouvoir m'unir avec elle par des noeuds éternels, j'espere que je vivrai très-heureux; & que profitant des conseils des grands Philosophes qui nous ont laissé des préceptes si utiles pour le mariage & pour la santé des gens mariés, je jouirai d'une tranquillité parfaite.

Pardonne-moi, savant Abukibak, si je renonce entiérement à l'espoir d'épouser une Sylphide. Outre que je suis très-incertain de l'existence des Peuples élémentaires, depuis que j'ai lu les Livres de certains Philosophes modernes, qui traitent toutes ces Dames aëriennes comme des êtres chimériques, l'amour

[1] Oedipe, *Tragédie de* Voltaire, *Acte III. Scene IV.*

que j'ai pour Lucinde & la crainte des maux qui sont réservés à ceux qui méprisent les femmes, & qui les dédaignent, m'ont entiérement déterminé à me marier. Je m'étonne même comment tu n'as pas toi-même pris ce parti; car je ne doute point que la plupart des incommodités que tu as, ne soient les suites de ta trop grande chasteté. Le meilleur *Recipe*, que tu peux t'ordonner, seroit une prise de mariage avec quelque jeune beauté. Tu veux sans doute te conserver absolument pour quelque Sylphide; mais je crains bien qu'en attendant l'accomplissement de ce glorieux hymen, tes maladies n'augmentent considérablement.

Je te salue.

Fin du premier Volume.



